

SCIPION DUPLEIX

**LA LOGIQUE**

*ou art de discourir et raisonner*

Dupleix, Scipion  
La logique ou art de



\* 2 4 0 1 \*



CORPUS des ŒUVRES de PHILOSOPHIE  
en LANGUE FRANÇAISE

**Fayard**

LA LOGIQUE  
OU  
ART DE DISCOURIR ET RAISONNER

OUVRAGE PUBLIÉ avec le CONCOURS  
du CENTRE NATIONAL des LETTRES

SCIPION DUPLEIX

**LA LOGIQUE OU  
ART DE DISCOURIR  
ET RAISONNER**



CORPUS des ŒUVRES de PHILOSOPHIE  
en LANGUE FRANÇAISE

FAYARD

*Scipion Dupleix, 1569-1661*

Le texte est publié tel qu'il apparait dans la dernière édition revue par l'auteur, en 1607.  
Seule la graphie a été modernisée, l'orthographe et la ponctuation ont été conservées

Epistre

---

A LA ROINE MARGUERITE

MADAME,

*Les Lacedemoniens s'estudioient tant à la perfection en toutes choses qu'ils ne pouvoient pas mesmes supporter l'imperfection en leurs propres enfans : ains les precipitoient dans une fondriere pres le mont Taygete, s'ils leur sembloient laids, contrefaits ou flouets à leur naissance : imitans en cela la ferocité de l'Aigle, qui expose ceux de ses petis qui ne peuvent fixement regarder la brillante lumiere du Soleil. Mais c'est estre trop desnaturé, et degenerer de l'humanité pour ostenter vainement une generosité brutale. Pour moy, je n'en ay pas voulu ainsi user, ny estoufer mon part, en debiffant ou supprimant ce mien œuvre pour quelque defaut que les plus oculés y pouvoient remarquer : ains ay mieux aimé le parfaire en ce qu'il me sembloit imparfait, l'accomplir en ce qu'il estoit defectueux, et le reformer et embellir en ce qu'il estoit laid et difforme. Je sçay bien, Madame, que vous l'avez veu et leu ci-devant à sa naissance et premiere enfance lors que je le donnay au jour soubs la protection de Mars : mais à present qu'il est accru et qu'il a atteint à plus pres sa perfection, je le consacre et dedie à Minerve. C'est ainsi que je vous doy surnommer, Madame, ne pouvant exprimer que par le nom d'une divinité, la grandeur et la candeur de vostre auguste Majesté, laquelle s'estant distraite des choses mortelles*

## de la Logique

---

*a esté soudain atraite par les immortelles : si bien que desormais elle n'espere et n'aspire qu'aux choses divines et celestes. Joinct que Minerve estant appellée la Déesse des Sciences : ce tiltre vous est aussi tres-advenant de ce costé-là, veu qu'il semble que vous ayez faict du mont d'Usson un autre mont de Parnasse tres-celebre : où ce que vous presidez à tout le cœur des neuf Muses, et faites retentir le systeme de vostre harmonie philosophique si haut que le son s'entend par toute la France, et s'estend par toute l'Europe : c'est là vostre soulas, duquel vous ne vous pouvez saouler : c'est là vostre recreation vrayement royale, et digne d'une ame royale : qui dit royale, dit tout, ainsi que respondit Porus au grand Alexandre. Or puis que vous avez daigné voir ci-devant ce petit avorton, lors qu'il estoit encore fresle et tendre, je me promets tant de vostre debonnaireté que maintenant qu'il est refaict et fortifié par le soing, estude et industrie de son pere, il sera d'autant plus favorablement accueilli de vostre Majesté : attendu mesmes qu'il est accompagné d'un sien frere, lequel aussi pourra dans peu de temps accroistre et se perfectionner beaucoup, si vous favorisez de l'honneur de vos bonnes graces le pere, qui en rendra vœus et prieres au Ciel pour vostre prosperité et santé, et fera gloire tout le temps de sa vie de se pouvoir dire.*

*Vostre tres-humble serviteur et sujet.*  
SC. DU PLEIX

de la Logique

---

A L'AUTEUR

SONNET

*C'est merveille de voir que parmi tant d'alarmes,  
La rage de Bellonne, et l'orage de Mars.  
Sa terreur, son erreur, et horreur des hazards,  
Parmi tant de sanglots, et de sanglans vacarmes :  
Qu'en ce siècle de fer, d'enfer, d'armes, de larmes,  
A l'envi d'un trophée, et des hauts estendars  
Tu aies relevé la gloire de tes arts,  
Et ton los à l'envi des plus vaillans gens-d'armes.  
C'est debeller Bellone, et guerroyer la guerre,  
Estonner Mars tonnant et brave le braver,  
C'est forcer ses efforts, et grave l'agraver,  
Opposer à sa palme un laurier ou lierre :  
C'est avoir beaucoup plus (par la faveur des dieux)  
Pris, appris, entrepris que nos Gascons aieulx.  
SC. DU PLEIX son frere.*

de la Logique

---

AD EUNDEM

EPIGRAMMA.

*Qui volet antiquum malè nostro praeferat avum,  
Ingenii haec aetas maius acumen habet.  
Antè per ambages Logicam docuere priores,  
Corticibus tectus nucleus artis erat.  
Nunc illam reddit facilem, patriisque loquentem  
Vocibus : hinc duplici dignus honore Dupleix :  
Hinc illi plùs quàm priscis sua patria debet,  
Dum dat quas atas prisca negavit opes.*

ANT. DE COUS.

de la Logique

---

A L'AUTEUR.

SONNET.

*La Gascoigne a esté de tout temps ennoblie  
Des Heroïques faits de ses braves guerriers,  
Qu'elle de siecle en siecle a produit à milliers,  
Et feconde en enfans tousjours les multiplie.  
Ton pere en estoit un, dont la dextre aguerrie  
Les esquadrons ferrés a souvent entr'ouverts  
De l'armée ennemie : et par combats divers  
De son los immortel sa memoire enrichie,  
Et toy, d'autre costé par tes doctes escrits  
Fais voir combien gentils sont les Gascons esprits.  
Ainsi une province, un país, une ville  
Reçoit un double honneur d'une seule famille.  
La vaillance du pere a des lauriers de Mars,  
La science du fils des lauriers des bons Arts.*

DISTICHON.

*Nobilitatus honos cum Marte vel Arte paretur,  
Marte nites patrio, nobilis Arte tua.*

ROCH ALESME.

de la Logique

---

AD EUNDEM.

*Vasconia horrisoni studiis asperrima belli  
Non est Pierio nobilitata choro.  
Tu, quamuis soboles fata bellatore parente,  
Pallada, et Astream, Pieridasque colis.  
Sic jus eloquio, libris dum suggeris artes,  
Vasconici es Minos Mœonidésque soli.*

HUICTAIN

*Si tu as enrichi nostre langue François  
(Qui ne resonnoit rien qu'Amour, ses feus, ses dards)  
D'artificieux mots, et mesme des bons arts  
Surmontant la Latine, égalant la Gregeoise :  
C'est monstrier qu'un Gascon a sçeu en François rendre :  
La science estrangere en cét œuvre parfait :  
Ce qu'encore jamais nul François n'avoit fait,  
N'avoit encore fait ni osé entreprendre.*

NIC. LE SAGE

de la Logique

---

Πρὸς αὐτὸν

Πρὶν γὰρ μόνως δι' ὀπλῶν ἰερίδων βροτολοιοῖτο Ἀθήνη  
Αἰεὶ λαμπρῆ εἰς Κορυδαλλοῦ πόλιν  
Νῶσθε μὲν σοφία καὶ τέχνη λαμπροτέρ' ὄσθι  
Ὡς ἄλλη μέγαλο πάρος Ἀριστοτέλος

AD EUNDEM.

*Vasconia innumeris tellus celebrata trophaeis  
Prae Gallis reliquis Martis honore nitet :  
Haud dubiè hoc semper praecessit, cessit uno,  
Quod non Aonias est venerata deas.  
Nunc quoniam latices resèras Aganippidos undae,  
Vasconia haud cedit Marte nec Arte quidem.  
Per te Pegaseis certat victura triumphis :  
Hinc nova laus illi, laurus eritque tibi.*  
FR. DU PLEIX autoris frater.

In alteram Logicae editionem.

HEXASTICHON.

*Principio Logicam peperit, Gallisque reclusit  
Pleixius : at Logice mox peperit Physicam.  
Partaque jam Physice reliquas tibi proferet artes :  
Auctori parient ars sua quaeque decus.  
Quàm bene succrescunt Sophiae data semina sulcis,  
Nempe ut honore metat qui ratione ferit.*

*F.S. Germ. Agen.*

SIXAIN.

*Un'œuvre richement parfaite  
Reçoit elle correction ?  
Est il aucun qui se promette  
D'embellir la perfection ?  
Non : mais ce que du Pleix sçait faire,  
Le seul du Pleix le sçait refaire.*

*I. de Vienne Bordelois.*

Table

---

TABLE GENERALE DES CHOSES  
CONTENUES E'S HUICT LIVRES  
DE CET OEUVRE.

LIVRE I.

- Cha.I *De l'utilité de la Logique.*
- II. *Du nom de Logique et Dialectique, et s'il faut mettre difference entre les deux.*
- III. *De la division generale de toutes disciplines.*
- IV. *L'interprétation des noms des arts et sciences, puisés de la Langue Grecque.*
- V. *En combien de sortes se prend se mot, subject.*
- VI. *Quel est le subject et la fin de la Logique.*
- VII *Qu'est-ce que S. Thomas d'Aquin appelle Estant de raison.*
- IIX *Que la Logique n'est proprement Theoretique ni Practique, ni Science, ni Art.*
- IX. *Que la Logique n'est Sapience, Intelligence, ni Prudence.*
- X. *Comment est-ce que la Logique peut estre appelée Science.*
- XI. *Comment la Logique peut estre dite Art.*
- XII *De la définition et division de la Logique.*

LIVRE II

- Cha.I *Contenant la preface du livre.*
- II. *Du Genre*
- III *De l'Espece.*

de la Logique

---

- IV. *De l'Individu.*
- V. *De la Difference.*
- VI. *Du Propre.*
- VII *De l'Accident.*
- IIX *S'il y a plus de cinq sortes d'attribués.*
- IX. *Des choses universelles.*

LIVRE III.

- Cha.I *Que signifie ce mot Categorie.*
- II. *Des Homonymes, Synonymes, et Paronymes.*
- III *Division des choses, entant qu'elles sont sujets et attributs : et peuvent estre ou n'estre pas sans sujet.*
- IV. *Regles touchant les attributions.*
- V. *Division de toutes choses en dix predicamens ou categories.*
- VI. *De la substance.*
- VII *De la Quantité.*
- IIX *De la Qualité.*
- IX. *Des Relatifs.*
- X. *Des prédicamens Agir et Patir.*
- XI. *Des quatre derniers predicamens.*
- XII *Des opposés.*
- XIII *En combien de façons une chose est dicte premiere qu'une autre.*
- XIV *Quelles choses sont dictes estre ensemble.*
- XV. *En combien de sortes se prend ce mot de mouvement ou changement.*
- XVI *De l'homonymie de ce mot, Avoir.*

LIVRE IV.

- Cha.I *Contenant la preface du livre.*
- II. *Du Nom.*
- III *Du Verbe.*
- IV. *Des huit parties d'Oraison.*
- V. *De l'Oraison.*
- VI. *De l'Enonciation et de ses divers noms.*
- VII *Division de l'enonciation selon la signification.*
- IIX *Subdivision de l'enonciation une et simple.*
- IX. *Autres divisions de l'enonciation touchant la*

## Table

---

- X. *substance, quantité, qualité, matière et forme.*  
De l'opposition des énonciations.  
XI. *De la vérité ou fausseté des énonciations opposées : et subalternes.*  
XII. *Des énonciations contradictoires infinies et singulières, de leur vérité ou fausseté, et du libéral arbitre.*  
XIII. *Des énonciations modales.*  
XIV. *De leur entre-suite et correspondance.*  
XV. *Des énonciations hypothétiques.*

### LIVRE V.

- Cha.I. *Du Syllogisme.*  
II. *Des figures, de leurs modes, et des mots par lesquels elles sont signifiées.*  
III. *De la première figure.*  
IV. *De la seconde figure.*  
V. *De la troisième figure.*  
VI. *De la réduction de tous autres syllogismes à ceux de la première figure.*  
VII. *De la conversion et correspondance des propositions*  
IIX. *Comment il faut réduire les cinq modes imparfaits de la première figure aux quatre parfaits.*  
IX. *Comment il faut réduire les modes de la seconde figure aux parfaits de la première.*  
X. *Comment ceux de la troisième.*  
XI. *De la réduction à l'impossible ou absurde.*  
XII. *Comment il faut réduire à l'absurde les modes imparfaits de la 1. 2. et 3. figure.*  
XIII. *Règles et observations sur les figures.*  
XIV. *De la recherche du médium.*  
XV. *De la quatrième figure inventée par Galien.*  
XVI. *De l'Induction.*  
XVII. *De l'Exemple.*  
XIIIX. *De l'Enthymème.*  
XIX. *Du Sorites.*  
XX. *Des deux règles se dire de tout et se dire de nul.*

LIVRE VI.

- Cha.I *Contenant la preface du livre.*
- II. *Du mot Analysis ou Resolution.*
- III. *Des deux avant-cognoissances ou prenotions.*
- IV. *Qu'est-ce que Science ?*
- V. *Qu'est-ce que Demonstration ?*
- VI. *Quels doivent estre les principes de la Demonstration.*
- VII. *Quels principes sont appellés vrais, prochains ou immediés, premiers, plus cognus, et causes de la conclusion.*
- IIX. *Quelles choses sont les plus cogneuës les universelles ou les singulieres : et la cause ou l'effect.*
- IX. *De l'excellence de la demonstration.*
- X. *Que les Demonstrations affirmantes sont plus excellentes que les negantes et en quelle figure il faut Demonstrer.*
- XI. *Qu'est-ce que Principe, Axiome, Demande, These, Hypothese,*
- XII. *Si par la Definition on peut demonstrer, et en quoy elle est differente de la Demonstration.*

LIVRE VII.

- Cha.I *Du mot Dialectique, Topique, et Invention.*
- II. *Qu'est-ce que Lieu et Argument, et leur division.*
- III. *Du lieu de la definition.*
- IV. *Du lieu du denombrement des parties :*
- V. *Du lieu de l'Ethymologie.*
- VI. *Du lieu des Conjugués.*
- VII. *Des lieux du Genre et de l'Espece.*
- IIX. *Du lieu de la Similitude.*
- IX. *Du lieu de la Dissimilitude.*
- X. *Du lieu des Contraires.*
- XI. *Du lieu des Adjoints,*
- XII. *Du lieu des Antecedens.*
- XIII. *Du lieu des Consequens.*
- XIV. *Du lieu de Repugnans,*
- XV. *Du lieu des Causes.*
- XVI. *Du lieu des Effects.*
- XVII. *Du lieu de la comparaison des choses plus*

Table

---

- XIIX. *grandes, égales, et moindres.*  
*Des lieux empruntés hors de l'art.*

LIVRE IIX

- Cha.I *Preface sur le subject du livre.*  
II. *De la surprise qui vient de l'Homonymie.*  
III. *De celle qui vient de l'Amphibolie.*  
IV. *De celle qui vient de la Conjonction.*  
V. *De celle qui vient de la Disjonction.*  
VI. *De celle qui vient de la figure de la diction.*  
VII. *De celle qui vient de la diverse escriture.*  
IIX. *De celle qui vient de l'Accident.*  
IX. *De celle qui vient du dire, selon quelque chose  
à un simple dire.*  
X. *De celle qui eschoit à faute de sçavoir reprendre.*  
XI. *De celle qui vient de la demande du principe.*  
XII. *De celle qui vient des consequens non recipro-  
ques.*  
XIII. *De la surprise qui eschoit lors qu'on prend pour  
cause ce qui ne l'est pas.*  
XV. *De celle qui vient de plusieurs interrogations.*

Fin de la table.



LE PREMIER LIVRE DE LA  
LOGIQUE OU ART DE  
DISCOURIR ET RAISONNER.

*Préface.*

C'est une des plus riches remarques et affeurées preuves de la divinité des sciences, qu'elles n'apportent jamais aucune diminution de sçavoir à celui qui les enseigne et publie : au contraire d'autant plus il en est liberal, ces celestes thresors se confirment d'avantage, se conservent et accroissent en son ame, et comme disoit un Poëte.

*Qu'on en donne tousjours, rien ne s'en diminue.*

Des biens du corps, comme la santé, la force, la beauté, nul n'en peut estre liberal, ny avare, par ce qu'ils ne sont pas communicables. Des jöiets de fortune (que les hommes croupissans avec les choses basses appellent aussi Biens) comme l'or, l'argent, les amples et revenantes possessions, chacun en est autant eschars et tenant, que convoiteux : non toutefois sans quelque apparence de raison : Car les communiquant et distribuant, ils se diminuent et espuisent. Mais de ces vrayes richesses-là, je dy des sciences ornemens eternels de l'ame, nul n'en peut refuser la communication sans encourir publiquement les tiltres honteux d'ingrat, vain, malicieux, et enuieux : veu qu'il ne couste pas plus de monstrier ce qu'on sçait (j'useray d'une comparaison d'Ennius)

*Que de guider le passant volontiers*

*Au grand chemin par quelques droits sentiers :*

*Ou de permettre à ton voisin qu'il vienne  
A ta chandelle y r'alumer la sienne.*

*in Euterpe.*

C'est pourquoy on blame à bon droit les Poètes Grecs, et encore plus les Druides prebstres, docteurs, et magistrats des Gaulois nos ancestres : ceux-cy, par ce que desirant eterniser leur vaine gloire d'estre seuls estimés sçavans entre le peuple, ne communiquoyent leur sçavoir à autres qu'à ceux de leur compagnie, et ne publioient rien par escrit : ceux-là, parce qu'ayant aussi la cognoissance des sciences, ils l'ont enviée à la société humaine : imitant les Egyptiens (comme tesmoigne Herodote) en ce que la naïfve et nuë verité a esté par eux enveloppée comme dans un nuage espez et sombre, sous le voile tenebreux de certaines fictions et inventions fabuleuses : afin que plusieurs les admirassent, et peu les entendissent. Alexandre Roy de Macedoine estoit de ceste mesme humeur ambitieusement envieuse. Car il tançoit son precepteur Aristote, de ce qu'il avoit mis en lumiere des œuvres de la Philosophie, par le moien desquels plusieurs du vulgaire mesme pourroient se rendre esgaux et parangonner à luy en doctrine. Les François aussi sçavans que les Druides, aussi subtils et ingenieux que les Poètes Grecs, aussi courageux qu'Alexandre, sympathisent avec eux en cete vanité. Car on n'en void point, que bien rarement, qui soient studieux de traicter en leur langue les sciences philosophiques, comme s'ils les envioient au public : quoy que l'exemple de toutes les autres nations bien policées, et réglées, tant voisines que les plus estrangeres, les y exhorte. Il ne faut point s'excuser sur le defaut de nostre langue : car elle est aujourd'huy si bien cultivée, qu'elle ne cede en abondance, ny en elegance, ny en propriété de mots à nulle autre des langues vulgaires : et où il escherroit quelque defaut des mots propres à l'art, il sera tousjours loisible d'en emprunter des Grecs ou Latins : desquels nous avons emprunté les arts et les sciences mesmes, les loix, et les plus beaux reglemens

de nostre police. Car comme dit le Poëte en sa divine  
Sepmaine.

*...Il n'y a point danger  
De naturaliser quelque mot estranger,  
Et mesme en ces discours où la Gauloise  
phrase  
N'en a point de son creu qui soient de telle  
emphase.*

Nous imitons en France ceux qui faisoient la cour aux servantes de Penelopé, n'osans accoster leur belle et accomplie maistresse. Car aussi nous estudions tous à l'elegance des langues qui ne sont que truchemens et comme servantes des sciences, et ne profitons point aux sciences mesmes : et ceux qui y ont profité les envient aux autres.

Pour moy je ne me promets pas faire ce que je sçay estre fort aisé à plusieurs autres : si ay je toutesfois delibéré de produire quelque effect de ma bonne volonté, reduisant en ce petit ceuvre la Logique instrument necessaire à toutes sciences, en brefs preceptes, avec telle facilité que toutes personnes studieuses en puissent retirer du fruict. Car voyant que plusieurs, ou pour ostenter vainement quelque subtilité et pointe esmoussée de leur esprit, ou pour y estaler confusément le peu de cabal qu'ils avoient acquis és autres disciplines, l'ont tellement embrouillée de questions inutiles, qu'elle semble plustost un Dedale de tours et detours, et surprises Sophistiques, que l'art et la methode de les dissoudre et s'en demesler : que d'autres au contraire l'ont traictée si eschagement et avec un discours Laconique et si concis, pour sembler avoir fait avec peu ce que d'autres ne se promettent avec beaucoup, qu'ils la nous ont laissée defectueuse et imparfaicte : Il me seroit mal-seant de froisser ma nef contre les mesmes escueils où j'ay remarqué le naufrage des autres. C'est pourquoy je suivray la rade de ceux lesquels, comme navigeant entre Scylla et Charybdis fuyant tous les deux, et suivant l'entredeux, sont parvenus heureusement au bord et au port désiré : et ne m'arrestant, outre ce qui

*Ce sont deux  
tres-dangereux  
escueils en la  
mer Sicilienne.*





est de l'art, qu'aux questions qui me sembleront servir à l'intelligence d'iceluy, je feray renaistre la Logique et reprendre sa source à la vive fontaine d'Aristote premier illustre d'icelle, et d'aucuns siens celebres interpretes. Sur tous lesquels je prise M. Robert Balfor gentilhomme escossois, tant pour sa rare et profonde doctrine aux sciences et aux langues, que pour l'integrité de ses mœurs. Aussi luy doy je le peu de sçavoir que j'ay acquis, ayant eu l'honneur de jôûir familierement de sa douce et vraiment philosophique conversation : sortant des mains de M. François Roier Bourguignon, qui par son meur jugement richement orné de vertu et science, a si accortement manié et industrieusement cultivé plusieurs esprits Gascons mesme entre les tumultueux et sanglants vacarmes de Mars, que s'estant arrêté parmy-eux (ainsi qu'un bon pere de famille qui a replanté des sauvageaux, entez en leur saison, esmondez, appuyez, et bien entretenuz) il a le contentement, et l'honneur de leur voir produire de beaux et agreables fruits. Je suis obligé de rendre publiquement ce tesmoignage d'une ame non ingrate à l'endroit de ces deux Chirons et Phœnix : desquels (comme disoit Aristote d'un Juif avec lequel il avoit conferé) j'ay beaucoup plus receu, que je ne sçaurois jamais leur rendre.

*C'estoient deux excellens precepteurs d'Achille.*

*Le sujet de ce premier Livre.*

Or pour n'aborder abruptement et trop brusquement le precepte de nostre Logique, il m'a semblé bon, apres avoir discouru de l'utilité d'icelle, de rechercher en quel rang nous la devons placer parmy les bonnes disciplines. Car cete question est encore agitée et controversée entre les Philosophes. Pour l'entiere decision de laquelle il faut preallablement entendre quel est le sujet, et la fin de tous Arts et Sciences : afin que selon iceux nous l'establissons en son rang et place legitime. Et par mesme moien sans aucune confusion nous jetterons aussi comme les fondemens de toutes disciplines (lesquels un bon Logicien ne doit ignorer) en faveur de ceux qui ne les peuvent voir par ordre ailleurs dans les auteurs François, et ne sont versés qu'en nostre langue.

chapitre 1

*de l'utilité de la logique*

Il y a naturellement en nous quelques semences de toutes bonnes disciplines, lesquelles estant cultivées par le precepte de l'art, raportent de bons et merueilleux fruicts. Car la nature de soy mesme, sans l'industrie de l'art, est sterile, et non assez fertile pour conduire les fruicts de ses actions à une meure perfection, et parfaite maturité. Tellement que ceux qui se promettent par le moyen de leur jugement naturel, sans aucune aide de l'art, de retirer la verité des profondes tenebres des choses abstruses et douteuses, où elle est cachée : au lieu de l'esclaircir et produire en beau jour, s'envelopent eux mesmes de plus en plus és sombres nuages de leurs doubtes. Et d'autant qu'ils ont la vivacité d'esprit plus grande, d'autant plus ils se confondent et tombent en opinions plus erronnées. Car tout ainsi que les corps les plus graves et solides, qui sont destituez de la faculté de voir, d'autant plus impetueusement ils sont eslançés et meus, d'autant plus lourdement ils vont choir et heurter tendant à leur centre : De mesme les esprits les plus prompts et relevés, s'ils ne sont guidés et guindés par l'ayde de l'art, et esclarcis de la lumiere d'iceluy, chopent aussi plus imprudemment, et s'efforçant s'enfoncent et enfondrent plus avant dans le borbier d'erreur, confusion, et ignorance par ce que la Nature sans l'œil de l'art (ainsi que dit tres bien Plutarque) est

*Combien l'art  
est necessaire  
pour aider la  
nature.*

*La nature sans  
l'art est aveugle  
& conduit à des  
plus grands  
erreurs.*

*Au livre de  
l'institution des  
enfans.*

comme aveugle. Si bien que comme les Andabates qui souloient combattre les yeux bandez, frapoint plus souvent en l'air, ou sur leurs compagnons, que sur leurs ennemis : ainsi ceux qui se meslent de discourir sans les preceptes de Logique s'enserrent bien souvent en leurs propres raisons, et s'enferment de leur propre glaive n'allans qu'à tastons à la recherche de la vérité.

*principes des sciences particuliers à chacune.*

*Les principes communs sont les preceptes de Logique*

Il y a en chasque discipline quelques principes propres et particuliers, sur lesquels, comme sur des fermes colonnes et assurez pivots sont appuyés tous les preceptes d'icelle.

*Fait en raisonnant, aportant des raisons ou argumens*

*in Bruto*

D'autres qui sont généralement communs et également approuvés en toutes, par le moyen desquels elles prouvent la vérité de ces particuliers-là, et comme par une pierre de touche en reconnoissent la vérité et fausseté. Et ne peuvent estre conjointes les sciences les unes aux autres si ce n'est par le lien de ces principes, regles, et maximes à toutes également communes : qui ne sont autre chose que les preceptes de Logique : desquels il faut que la matiere et subject de tout discours prenne sa façon et sa forme. Ce qui evidemment apert de ce que nul discours\* ratiocinatif, nulle preuve faite en quelque sujet ou argument que ce soit, ne contient vérité de soy-mesme, si elle n'est conforme aux preceptes de Logique. Car veu que toute discipline contient definitions, divisions, partitions, discours, il n'y en a pas un qui se puisse passer de la Logique qui seule (comme dit tres-bien Ciceron) enseigne à bien diviser la chose universelle en ses parties, à expliquer la chose obscure par sa definition, qui descouvre l'homonymie et ambiguité par une claire distinction, et en fin monstre à tenir certaine regle, par le moyen de laquelle on juge et discerne le vray du faux, et qu'est-ce qui est conséquent à quelque chose proposée, et qu'est ce qui ne l'est pas. Mais tout ainsi qu'il n'y a que les bons peintres qui puissent juger des traits mignards d'un Apelles ou d'un Parrhasius : aussi n'y a-il que ceux qui sont bien versés en la Logique qui puissent juger

de l'utilité des preceptes d'icelle. Et comme il y a plusieurs sortes de simples de merveilleuse vertu, qui sont foulés aux pieds par ceux qui n'en cognoissent pas les facultés naturelles, desquels toutesfois un bon Physicien ou Medecin feroit grand'estime : de mesme il n'y a que ceux qui ignorent les preceptes de la Logique, qui n'en tiennent compte, ne pouvant non plus que les aveugles des couleurs, juger du profit qu'elle peut apporter à la cognoissance des bonnes lettres. C'est pourquoy il nous sera plus seant d'en juger lors que nous y serons aucunement versés. Car (ainsi que nous admoneste tres bien Aule Gelle)\* *ceste discipline au commencement semble estre fascheuse, rabouteuse, mesprisable, et mesme incivile et desagreable : mais apres qu'on y a fait quelque progrès, outre le profit qu'elle nous fait cognoistre en nostre ame, elle nous y laisse ensemble un insatiable desir de continuer et apprendre, lequel si on restreint et modere, il y a danger de vieillir comme aux escueils Sireniens entre les plis et replis d'une infinité de difficultés et subtilités que se fantaste nostre esprit par le moyen de preceptes d'icelle.*

*lib. 8. cap. 18.*

La fin et but de la Logique est de monster la maniere de bien discourir et raisonner, c'est à dire user de raison, dit Platon en son Alcibiade, qui est le propre de l'homme privativement à tous autres animaux : de la brutalité desquels il s'esloigne d'avantage et s'aproche plus pres de sa perfection, d'autant mieux il raisonne.

*La fin de la Logique.*

*Le propre de l'homme est de raisonner.*

Pour conclure encore avec plus d'autorité, j'adjousteray le dire de saint Augustin : qui dit *que la logique n'est point une legere et frivole invention de l'esprit humain, mais a esté puisée en la raison des choses : que c'est l'art des arts, la science des sciences.* Aussi fit-il un temps profession de l'enseigner, et par le moyen d'icelle se rendre si admirable qu'il vole par dessus les autres docteurs de l'Eglise comme l'Aigle sur les autres oyseaux. Il nous suffira d'avoir touché ceci en passant de l'utilité

*lib. 2 de Ordine*

## de la Logique

---

de la Logique, attendant que l'effet s'en ensuive au contentement des studieux François. Or d'autant qu'il y a quelque difficulté en la diverse signification du mot de Logique et Dialectique, il la nous faut esclaircir avant que passer outre.

chapitre 2

***du nom de Logique, et  
Dialectique, et s'il faut mettre  
différence entre les deux.***

Le mot de Logique vient du mot grec *Logizesthai*, et Dialectique de *Dialegesthai*, qui tous deux signifient raisonner, compter, disputer, discourir par raison. Aucuns disent que Logique vient plustost de *Logos* qui signifie quelquefois raison, quelquefois argumentation, et discours ratiocinatif ; laquelle etymologie n'est guere differente de la precedente.

Λογιζεσθαι  
Διαλεγεσθαι

Λογος

Quoy que s'en soit Aristote a esté le premier qui a reduit la Logique en certains et methodiques preceptes. Car avant luy les Sophistes n'avoient garde de la monstrier : ains s'en servoient pour surprendre les moins habiles, acquerans, par ce moien reputation de gens fort subtils.

Or l'Auteur mesme et les Peripateticiens\* qui luy ont succédé, (ainsi que tesmoignent Alexandre Aphrodisien, et Laërce)\* prenoient le nom de Logique generalement pour toute la discipline, et celuy de Dialectique seulement pour une partie d'icelle, qui est autrement appellée Topique.

*promeneurs,  
parce  
qu'Aristote  
ensegnoit  
ordinairement  
en se  
promenant.  
En la vie  
d'Aristote.*

Platon a quelquefois usurpé le nom de Dialectique en une signification bien diverse de celle-là, pour la Metaphisique et Philosophie surnaturelle. En fin l'usage a obtenu, mesmement entre les Latins, qu'on use indifferemment du mot de Logique ou Dialectique pour toute cete discipline.

de la Logique

---

Qui est ce qu'il faut remarquer pour ce regard.  
Venons maintenant à ce que nous avons proposé cy  
dessus.

chapitre 3

*de la division generale de toutes  
disciplines*

Ciceron nous enseigne que toute dispute et discours bien tissu, doit prendre son commencement par la definition de la chose proposée. Mais d'autant que la premiere piece de la definition est le Genre, et qu'il est mis en controverse sous quel genre on doit ranger la Logique, il faut preallablement vuidier ce chef pour de la venir plus aisément à la definition d'icelle.

Les disciplines (comme enseigne le Philosophe) reçoivent mesme division que les choses. Or les choses sont ou necessaires, ou advenantes, que les Latins appellent *contingentes*. Les choses necessaires sont celles qui ne peuvent estre autrement qu'elles sont, selon le dire du Philosophe : et se subdivisent en deux especes. L'une est de celles qui sont perpetuelles, comme les choses universelles, ainsi que dit le mesme Philosophe : comme sont aussi le monde, le Ciel, et les Estoiles, qu'il a estimé, ou pour le moins monstré\* par raisons naturelles, estre choses eternelles. L'autre espece est de celles qui (ores qu'elles ne soient eternelles) dependent neantmoins si necessairement de leurs causes, qu'icelles posées, incontinent elles s'ensuivent : comme l'eclipse de la Lune. Car aussi tost que la terre se rencontre entre le Soleil et la Lune incontinent la Lune (qui est

1. *Officiorum.*

*Aristote. lib.3  
de Anima  
cap.8. Division  
des choses.*

*Choses  
necessaires.  
cap.5. li.4.  
Metaphysi.*

*Cap.15. lib.I.  
Priorum  
Analyt.  
in li. de Cælo.*

sombre de soy-mesme) ne pouvant estre esclairée des rais Solaires, de necessité s'obscurcit.

*Choses advenantes ou contingentes.*

*La science est des choses necessaires, l'art des advenantes.*

*cap.1. & 4. lib.6. Ethic. & cap. ult lib.2 poster. Analy. c.lib. Metaphys.*

*La Metaphysique Et son subject.*

*La Physique & son subject.*

*Astrologie. Geometrie. Arithmetique. Musique. Toute discipline Theoretique est Science.*

*ca.35. L.I. magnorum Moral.*

*lib.4. quest. Academicarum.*

*Faire.*

Les choses advenantes sont celles qui prenent leur estre des hommes, c'est à dire, que les hommes font si bon leur semble, comme une maison, un lict, une serreure, une robe. Or des choses necessaires il y a Science, des advenantes Art, suivant le discours du Philosophe.\*

Il y a encore une autre division des disciplines plus spécifiée par le Philosophe\*, et convient toutes-fois avec la première. Toute discipline (dit-il) est ou Theoretique ou Pratique. La Theoretique se divise en trois, en la Metaphysique ou Theologie, la Physique et Mathematiques. La Metaphysique considere toutes choses en tant qu'elles sont, mais principalement le souverain Dieu auteur et conservateur d'icelles et les Esprits, Anges, et Intelligences, que Platon appelle petits Dieux. La Physique a pour sujet\* tous les corps naturels du Monde, tant simples comme les Elemens et les Cieux, que mixtes comme les animaux et les plantes. Les Mathematiques se divisent en quatre sciences, en l'Astrologie, qui traicte des Astres : la Geometrie des lignes : l'Arithmetique des nombres : la Musique des sons. Et toutes ces disciplines Theoretiques sont vraiment sciences, parce qu'elles enseignent la cognoissance des choses par leur propre cause : excepté les Mathematiques qui ont merité le nom de science (comme dit le Philosophe)\* pour la grande certitude de leurs demonstrations, qui est du tout infallible, et aussi assurée que la science acquise par la cognoissance de la propre cause. C'est pourquoy Ciceron dit aussi,\* que les Geometres font profession non de persuader, mais de contraindre à croire par leurs indubitables et infallibles demonstrations.

Pour le regard de la Pratique elle consiste ou à faire, ou à agir : et se divise en la Morale, et és arts illiberaux, sordides, et mechaniques. *Faire* est besoigner et ouvrer en sorte qu'il reste quelque œuvre visible apres le travail : comme bastir, coudre, faire

une statue, une maison ou autre chose semblable. *Agir* est ouvrir ou travailler sans qu'il reste aucun œuvre apres le travail ou action. Et l'action se divise en deux especes, en Arrestée et Passagere, que les Latins disent *Permanens* et *Transiens*. L'Arrestée demeure et s'arreste en l'agent, s'esvanouyssant et consumant soy-mesme, comme sauter, courir, danser, picquer un cheval, deviser. L'action Passagere passe de l'agent au patient, et luy communique quelque effect de ses qualités : comme le feu agissant contre l'eau ou le bois, il l'eschauffe et consume. Et tout ainsi que d'Agir vient le mot d'Action, il n'y a point de danger de deriver de Faire, Faction ou Façon. Or tant les Actions que les façons sont le subject de la Morale, en tant qu'elle enseigne à les moderer et regler au niveau et compas de la raison. Et la Morale se divise en la Monastique l'Oeconomique et Politique. La Monastique regarde le reglement des mœurs d'un chacun de nous en particulier. L'Oeconomique enseigne l'administration et gouvernement d'une famille : la Politique d'une communauté, comme d'un Empire d'un Royaume, ou Republique. Et les mesmes actions et façons sont aussi le subject des arts illiberaux et mechaniques, en tant toutesfois qu'il est question d'agir ou faire quelque chose suivant le precepte d'iceux, non pas pour les regler, comme fait la Moralité à la raison et modestie. La Medecine est comme subalterne à la Physique : car elle considere le plus excellent corps naturel, à sçavoir l'homme, qui est l'ornement et comme l'abregé du Monde, voire mesme un petit Monde comme disent les Grecs. La Poësie, l'Histoire, la Rhetorique, et la Grammaire ne sont pas proprement sciences, ny arts, parce qu'elles n'enseignent à cognoistre les choses par leur cause, comme les vrayes sciences : ny à faire quelque chose, comme les arts : mais sont seulement disciplines sermocinales, c'est à dire parlieres et qui consistent en nuës paroles et langage. La Poësie pour rendre son discours plus agreable adjouste la fable, la mesure (qu'on appelle pieds) et aux langues

*Agir.*

*Action arrestée.*

*Action  
passagere.*

*La Morale, &  
son subject.*

*Sa division.*

*L'Oecono-  
mique.*

*La Politique.*

*Subject des arts  
mechaniques.*

*Disciplines  
sermocinales ou  
parlieres.*

*La pœsie.*

vulgaires une certaine cadence et consonance de syllabes (que les Grecs appellent *Rithme*) au lieu de la quantité des syllabes qui faict és autres langues, les unes longues les autres breves.

*L'histoire.*

L'Histoire raporte et recite les choses vrayement passées.

*La Rhetorique.*

La Rhetorique n'enseigne pas simplement à discourir, mais bien, amplement, elegamment et avec une exacte recherche et triage non seulement de sentences et raisons, mais aussi de mots choisis, et artificieusement disposés.

*La Grammaire.*

La Grammaire se contente de la seule congruité du langage, c'est à dire, qu'on parle proprement, quoy que ce ne soit pas avec elegance. Que si on m'objecte que les Poëtes ont escrit des sciences, voyre qu'ils ont esté des premiers Philosophes, et que les Druides mesmes reduisoient toutes les sciences en certain nombre de vers : et que plusieurs histoires enseignent la Physique et choses naturelles. Je respons que ce n'est pas des-ja une nuë Poësie, ny une nuë Histoire, mais vrayement Philosophie. Car la vraye Poësie est fabuleuse et (comme dit le Philosophe) l'ame de la Poësie c'est la fable : et l'Histoire de la nature (comme celle de Pline) n'est qu'une espece de Philosophie naturelle. C'est assez parlé de la division des disciplines. Maintenant il est besoing pour satisfaire à ceux qui n'entendent que nostre langue vulgaire, d'expliquer l'energie des noms des sciences et arts puisés de la langue Grecque.

*Arist. de arte  
Poëtica.*

chapitre 4

*L'interpretation des noms des  
Arts et Sciences puisés de la  
langue Grecque.*

Plutarqueau traité d'Isis et Osiris remonstre bien à propos que ceux qui errent aux noms des choses, errent aussi le plus souvent és choses mesmes : parce que les noms ayant esté imposés aux choses pour les signifier, icelles n'estant pas proprement nommées, ne sont pas aussi bien signifiées : et celuy qui n'entend pas le nom, n'entend gueres souvent la chose nommée. Pour obvier donc à tel erreur il nous faut entendre l'energie et la force des noms des sciences, et des honnestes arts puisés de la langue Grecque, qui exprime plus proprement et heureusement les choses que nulle autre : car, ainsi que dit Horace

*Les Muses ont donné un bel entendement.*

*Aux Grecs, et le bien dire et parler proprement.\**

Pour commencer donc par le Genre, ce mot *Philosophie* signifie amour ou desir de sagesse, et *Philosophe* amateur de sagesse. Lequel nom Pythagoras, et à son exemple les autres professeurs des sciences retindrent, laissant le nom de leurs predecesseurs comme trop arrogant, qui se faisoient appeller *Sophes*, c'est à dire, sages. *Theoretique* signifie contemplative ou considerative, et qui s'arreste à la cognoissance de la chose. *Practique* veut autant à

*L'erreur des  
noms nous fait  
errer aux choses.*

*l. de arte  
Poetica.*

*au Latin il y a  
rondelement, ore  
rotundo.*

*φιλοσοφια.  
φιλοσοφισ*

*σοφοι.  
θεωρητικη  
πρακτικη*

μεταφυσικη Θεολογια.	dire que factive et enseignant à faire et ouvrir. <i>Metaphysique</i> , c'est à dire, Philosophie surnaturelle, autrement <i>Theologie</i> , qui signifie discours de Dieu : parce qu'elle traicte principalement de Dieu, et des choses qui sont par dessus la nature : quoy qu'entre les Philosophes elle s'estende à toutes choses entant qu'elles ont estre. C'est pourquoy Moyse aussi traictant la Theologie, a commencé par la creation de toutes choses. <i>Physique</i> , c'est à dire Science naturelle, traictant de tous les corps naturels du monde. A laquelle est subalterne, la Medecine : qui a des arts instrumentaires soubz soy, comme la <i>Pharmacie</i> , c'est à dire, art de faire ou composer medicamens, venant du mot Grec <i>Pharmacon</i> qui signifie medicament, et quelquefois poison : d'où est derivé le nom de <i>Pharmaceutrie</i> , c'est à dire, sorcellerie, ou empoisonnement. De la Pharmacie est compagne la <i>Chirurgie</i> , qui vient de <i>Cheir</i> , c.main, et <i>Ergazesthai</i> c.ouvrir : comme qui diroit l'art de besoigner et ouvrir de la main. Car combien que plusieurs autres arts enseignent aussi à travailler de la main : si est-ce que comme quand nous disons le Poëte, nous entendons par excellence et prerogative entre les Grecs Homere, entre les Latins Virgile : de mesme quand nous disons simplement la Chirurgie nous entendons par excellence l'art qui consiste à travailler de la main pour la guarison et santé de la chose la plus excellente du monde, qui est l'un petit Monde, l'homme.
φυσικη	
φαρμακαευ- τρια	
φαρμακον	
φαρμακαευ- τρια. Χειρουργια. Χειρ Εργαζεσθαι.	
μαθηματικη, μαθησις. μαθημα	<i>Mathematique</i> vient du mot Grec <i>Mathesis</i> ou <i>Mathema</i> , c.apprentissage : d'autant qu'il n'y a aucune sorte de discipline qui s'apprenne avec telle certitude de demonstrations que la Mathematique : laquelle contient quatre sciences soubz soy. La premiere c'est l' <i>Astrologie</i> , comme qui diroit, discours des astres. La seconde <i>Geometrie</i> , c. mesure ou dimension de la terre : à laquelle sont subalternes la <i>Geodesie</i> , c. division de la terre : la <i>Geographie</i> , c. description de la terre : la <i>Cosmographie</i> , c. description du monde : la <i>Hydrographie</i> , c. description des eaux. D'avantage la <i>Chiromance</i> , c. divination par
αστρολογια. γεωμετρια.	
γεωδησια γεωγραφια κοσμογραφια υδρογραφια χιρομαντια φυσιογνωμονια	

la main : et la *Physiognomonie*, (que le vulgaire dit par corruption *physiognomie*) c. connoissance du naturel par les marques delinéemens ou proportion du corps, sont aussi subalternes à la Geometrie, entant qu'elles consistent en dimensions, lignes, et figures : si mieux on ne les aime referer à la Physique. Mais la *Necromance*, c. divination par les morts, est Diabolique et Superstitieuse. La troisieme science Mathematique est l'*Arithmetique*, c. science des nombres : car en grec *Arithmos* veut dire Nombre. La quatrieme et derniere c'est la *Musique* qui seule de tous les arts liberaux a pris son nom des Muses : car *Musa* en Grec signifie chant. *Ethique*, c'est à dire, Morale, concernant les mœurs, du mot *Ethos* qui signifie mœurs. Ses parties font *La Monastique*, l'*Oeconomique*, et la *Politique*, la *Monastique* vient de *Monos*, c. seul : par ce qu'elle enseigne de regler les mœurs de chascun en particulier. L'*Oeconomique*, vient du mot *œcos* c. maison ou famille, et *nomos*, c. regle, ou loy : comme qui diroit, la discipline concernant le reglement d'une famille. *Politique*, vient de *Politia* dont est derivé aussi le mot François *Police*, ou gouvernement et administration publique : qui est principalement de trois sortes. La premiere est la *Monarchie*, qui vient de *Monos*, c. seul, et *Arché*, c. commandement, comme qui diroit, le gouvernement ou commandement d'un seul souverain. La seconde est l'*Aristocratie*, c. le gouvernement ou puissance des gens de bien : Car *Kratos* veut dire puissance, et *Aristoi*, les meilleurs de tous, tres-bons. À laquelle sorte de gouvernement se peut rapporter l'*Oligarchie*, c. le commandement ou puissance de peu de gens : car *Oligos*, signifie peu, et *Arché*, commandement. La *Democratie* est la troisieme et derniere, venant de *Kratos*, c. puissance et *Demos* c. peuple, comme qui diroit puissance ou gouvernement populaire. *Poësie* c. faction, ou fiction. *Grammaire* c'est la methode d'enseigner les lettres : parce qu'elle ne consiste qu'à monstret les lettres, les syllabes, et les mots, et la conjonction de tout cela, qui ne resulte

νεκρομαντια

αριθμητικη

αριθμος

μυσικη

μυσα

εθικη εθος

μοναστικη

μονως

οικονομικη

οικος λομος

πολιτικη

πολιτεια

μοναρχια

μονος

αρχη

αριστοκρατια

κρατος

αριστοι

ολιγαρχια

ολιγος αρχη

δημοκρατια

κρατος

δημος

ποιησις

γραμματικη

## de la Logique

---

γραμμα  
ρητορικη, ab  
εξεν, et in  
pass. ει ρηται  
ιστορια

en fin que des seules lettres : et *Gramma* signifie lettre *Rhetorique*, c. l'art de parler, qui est dit ainsi par excellence pour l'art de bien et elegamment parler. *Histoire*, c. narration : par ce qu'elle fait la narration et recit des choses passées.

C'est assés arresté à l'etymologie de ces mots. Passons maintenant outre. Et d'autant que jusques icy, nous avons dit quelles choses sont le sujet de chasque discipline : il est besoing de monstrier consequemment en combien de sortes ce mot de sujet se prend entre les Philosophes.

chapitre 5

***en combien de sortes se prend  
ce mot, Subjet.***

Subjet est un mot homonyme, et ayant plusieurs et diverses significations.

La premiere pour ce qui est inferieur à un autre en l'ordre de la Catégorie, comme les individus aux especes, les especes à leur genre : et s'appelle *subjet de predication ou attribution* : parce qu'en l'ordre de la Catégorie le superieur (que les Latins appellent *Praedicatum* est attribué à son inferieur et sujet : comme quand on dit ainsi, *l'homme est animal, le poirier est arbre, l'or est metal* : esquels exemples il est aisé à voir que, *homme, poirier, et or* sont sujets, inferieurs, et s'estendent à moins de choses que *animal, arbre, metal*, qui sont leurs attribués, et se peuvent encore estendre à d'autres sujets, parce qu'ils sont plus hauts estayez en l'ordre des Catégories comme il sera monstré plus amplement au livre suivant.

*Subject de  
predication.*

La seconde, pource à quoy un autre est attribué en quelque proposition, et à ceste cause est appelé *Subject de proposition* comme quand je dy, *Caesar est vainqueur*. *Caesar* est le sujet de cete proposition, et *vainqueur* est l'attribué.

*Subject de  
proposition.*

La troisieme, pour toute substance, et s'appelle *subjet d'inhesion, attachement, ou liaison* : parce que la substance est le seul sujet de toutes les autres choses, qui ne sont qu'accidens, lesquels ne

*Subject  
d'inhesion et  
attachement.*

pourroient subsister en la nature, si non estant inherans et attachés aux substances. Par exemple les Quantitez, comme *longueur, largeur, espaisseur* : les Qualités, comme *science, vertu, couleur* : et ainsi des autres accidens, ne se peuvent trouver en la nature hors de quelque sujet, qui n'est autre chose que ce que nous appellons *Substance*.

*Subjet pour  
objet ou  
matiere  
subjette.  
Matiere est mot  
homonyme.*

La quatriesme et derniere signification de sujet, est qu'il se prend pour l'object et matiere subjette de quelque discipline que ce soit. Mais d'autant que ce mot, *Matiere*, est aussi homonyme, il en faut particulariser les diverses significations.

*Matiere apte à  
recevoir  
successivement  
plusieurs  
formes.*

En premier lieu donc *Matiere* signifie un des trois principes naturels, *Matiere*, *Forme*, et *privation* : qui sont comme trois pieces requises à la generation de tous les corps naturels du monde. La matiere est apte à recevoir plusieurs formes successivement, l'une par la privation de l'autre. Ainsi le corps humain est la matiere : l'ame est la forme. Mais par la privation de l'ame il prend la forme de charoigne et puis encore de cendres et de poudre, la matiere demeurant toujours. Ce qui sera discouru plus à propos en ma Physique.

*livre 2. Seconde  
signification.*

*Matiere* signifie aussi ce dont est faicte quelque chose, comme du fer une clef : du bois, une claire : de la pierre, une muraille, une statuë.

*Quel doit estre  
le sujet de  
toutes  
disciplines.*

La troisieme et derniere signification de ce mot *Matiere* est pource que nous avons appellé cy-dessus objet ou sujet de quelque discipline : lequel doit estre tel que tout ce qui se traicte en icelle soit le sujet mesme, ou se raporte à iceluy.

Or le sujet des disciplines Theoretiques est beaucoup disferent de celuy des Practiques : parce que celles-cy ne se proposent leur sujet que pour y travailler et besoigner : et celles-là pour le cognoistre. Et combien que les arts et disciplines pratiques doivent aussi cognoistre aucunement leur sujet, elles n'en recherchent pas pourtant la cognoissance par la cause, comme les Theoretiques : ains seulement en tant qu'il est expedient pour leur ouvrage. Par

exemple, un menuisier ou un sculpteur ne recherche pas les causes de la generation et corruption, ny les propriétés et accidens du bois duquel il veut faire son ouvrage, si exactement que feroit un Physicien : ains seulement autant qu'il luy est requis pour la perfection de ses ouvrages.

Il faut remarquer qu'en toutes disciplines (mais plus souvent és Practiques) le sujet se confond avec la fin interne. Car il y a en toutes disciplines deux fins : l'une interne et proche, l'autre externe et esloignée. L'interne est celle à laquelle se rapportent tous les preceptes de la discipline, comme de l'architecture la fin interne c'est la maison. L'externe est double : l'une qui depend de la fin interne : Ainsi l'habitation est la fin externe de l'architecture dependante de la fin interne, que nous avons dit estre la maison : car on ne bastit les maisons que pour y habiter. L'autre fin externe depend de la volonté de celui qui travaille ou fait travailler, et n'est pas si proprement cause finale que l'autre. Comme si on faisoit bastir une maison pour faire la guerre plus que pour y habiter, ou apprenoit la Rhetorique pour persuader choses injustes, ou la Logique pour impugner la verité par captions Sophistiques.

*Fins internes et  
externes.*

*Fin interne.*

*Fin externe.*



chapitre 6

*quel est le sujet et la fin de la  
Logique.*

Estant donc certain que par le sujet et la fin, il est aisé à juger et discerner si une discipline est Theoretique, ou Pratique : il faut veoir quel est le sujet, et quelle la fin interne et externe de la Logique, pour sçavoir certainement soubz quel genre de disciplines nous la pouvons placer. Les interpretes Grecs d'Aristote disent que le sujet de la Logique c'est la Demonstration. Scot le subtil tient que c'est plustot le syllogisme, que les Latins appellent *Ratiocination*, comme qui diroit *Raisonnement*. Les Arabes generalisent encore davantage ce sujet, disant que c'est l'argumentation. Lesquelles trois opinions peuvent estre rapportées commodément l'une à l'autre. Car l'argumentation contient soubz soy le syllogisme et la demonstration : et le syllogisme contient aussi soubz soy la demonstration. Ainsi l'un depend de l'autre comme l'espece du genre. Et n'y a difference qu'en ce que les uns ont voulu establir un plus noble et parfait sujet, le particularisant et restreignant. Car le syllogisme est la plus excellente et parfaite espece d'argumentation : et la demonstration la plus accomplie espece de syllogisme. Mais pour parler encore plus hardiment et clairement j'aime mieux dire que *toutes choses* sont le sujet de la Logique, non pas en tant qu'elles sont (car en cete façon elles sont le sujet de la Metaphysique)

*L'opinion des Grecs touchant le sujet de la Logique.*

*L'opinion de Scot.*

*L'opinion des Arabes.*

*Ces trois opinions ne sont gueres differentes.*

*Quatriesme opinion.*

*Toutes choses sont le sujet de la Logique.*

## de la Logique

---

mais en tant que d'icelles se peuvent dresser et composer des argumens, soit syllogismes, demonstrations, ou autres. Laquelle opinion j'embrasse d'autant plus volontiers qu'elle plait à M. Robert Balfor le premier Philosophe de nostre memoire : et qu'elle est fondée sur la raison d'Aristote qui a commencé son œuvre de Logique par les Categories, ou toutes les choses qui sont en la nature sont rengées et distinguées en dix genres.

*Fin interne de  
la Logique.*

Quant à la fin de la Logique, l'interne et proche n'est autre que le sujet mesme, soit l'argumentation, soit le syllogisme, ou la demonstration, ou mesme toutes choses en tant qu'elles servent à bastir des argumens.

*La premiere fin  
externe de la  
Logique.*

La fin externe dependante de la susdite interne, c'est la distinction du vray d'avec le faux : qui se fait en bien raisonnant suivant les preceptes de Logique. L'autre fin externe est bonne ou mauvaise suivant la volonté de celui qui estude. Or d'autant que plusieurs interpretes Latins d'Aristote, et mesme les Scholastiques, pensant imiter S. Thomas d'Aquin establissent un autre sujet de Logique, il faut (malgré moy) que j'en dise un mot en passant.

*La seconde fin  
externe.*

chapitre 7

*de l'opinion de Saint Thomas  
d'Aquin, touchant le sujet de  
la Logique, et qu'est-ce qu'il  
apelle, Estant de raison.*

Saint Thomas d'Aquin homme de tres-grand et subtil jugement, de tres-rare doctrine, et tres-saincte vie, en ce qui concerne la religion, a si doctement escrit, assisté de la grace du saint Esprit (aussi dit-il qu'il a plus appris en priant Dieu qu'en estudiant) qu'à grand'peine peut-il estre repris de ce costé-là. Mais en ce qui est de la Philosophie, quoy qu'il soit admirable, si est-ce que la subtilité de son esprit l'a quelquefois transporté trop avant : comme en ce qu'il s'est allé feindre un sujet de la Logique, duquel ny Aristote, ny aucun de ses anciens interpretes n'a donné aucune cognoissance, à sçavoir ce qu'il appelle *Estant de raison*, que j'aymerois mieux dire en François *l'Estre intellectuel ou conceptif* : en tant (dit-il) qu'il regle et guide le discours de nostre entendement : combien qu'à la verité ce ne soit rien qu'une chose imaginaire. Car qu'est-ce autre chose un estre par la seule raison et discours humain, qu'un non estre en effect, ains seulement une imagination et fiction, comme une Hydre, ou Chimere ? Je ne puis donc establir un sujet feint en une discipline si necessaire : toutesfois parce que les escholes des Philosophes de ce temps ne retentissent que du bruit de cet, *Estant de raison*, et

4. *Metaphysiq.*  
lec. 4.

*Estant de  
raison.*

qu'il est ordinairement en la bouche d'un chascun, expliquons encore de plus près qu'est-cecy qui n'est point, et que plusieurs estiment fort difficile et important ; croyant que ce soit quelque grand point, et si est moins qu'un point, et sans difficulté.

*Les choses se  
considerent en  
deux façons.*

Nous confiderons les choses en deux façons : l'une en tant qu'elles sont, l'autre en tant que nous les concevons par nostre entendement. Si nous les considerons en tant qu'elles sont, nous y trouvons plusieurs propriétés et accidens tant separables qu'inseparables : comme par exemple en l'homme, qu'il est risible, docile, grand ou petit, chaud ou froid, sçavant ou ignorant, blanc, ou noir, etc. Si nous les considerons en tant que nous les concevons par nostre entendement et discours de raison, nous leur attribuons d'autres accidens et propriétés, qui toutesfois ne sont en elles, et n'y peuvent estre. Comme quand je considere la substance, non en tant qu'elle est, mais que je la conçois, je dy que c'est un predicament et genre supreme, par ce qu'il n'y a aucun autre genre par dessus elle. De mesme que l'animal est un genre, parce qu'il contient soubz soy plusieurs especes. Que l'homme est une vraye espece, d'autant qu'il n'y a point d'autres especes soubz iceluy. Que Socrate est un individu parce qu'il ne se peut dire que de soy-mesme. Et par ainsi *predicament, genre, espece, individu*, sont des estants de raison des choses seulement intellectuelles et conceptibles. Ce qui se peut encore esclarcir par une comparaison bien propre. Tout ainsi que celuy qui se promene dans un beau palais relevé sur des colonnes ou arceaux enrichis de beaux ouvrages avec des niches remplies de statuës bien elabourées et taillées : ou bien dans une allée complantée d'arbres avec toutes ses proportions Geometriques : jettant sa veuë sur ces colonnes, statuës ou arbres, il y remarque plusieurs choses lesquelles il y apperçoit vrayement estre, comme leur matiere, leur forme, leurs proportions, leurs couleurs, et plusieurs autres telles choses. Et d'ailleurs aussi il void que de ces colonnes,

*Exemple de  
l'Estant de  
raison.*

arceaux, statuës, ou arbres, les uns sont du costé du Levant, d'autres du Couchant : aucuns luy sont à main droite, d'autres à fenestre : et neantmoins ces dernieres choses ne sont aucunement en ces objects-là : ains cela vient de la disposition en laquelle il les considere ; car selon qu'il changera de place, la consideration se trouvera diverse et changeante. Ainsi est-il de la conception des choses : car si nous les contemplons en tant quelles sont, nous leur attribuons aussi ce qui est vrayement en elles : et si après avoir remarque leur estre, nous bandons derechef nostre esprit pour recognoistre la maniere en laquelle nous les concevons, nous leur approprions de nom beaucoup de qualités qui n'y sont point en effect.

Or d'autant que l'ordre de nature est tel qu'il faut de necessité plustost sçavoir que la chose est que de la concevoir, et que nostre entendement soit rendu à la cognoissance et conception de l'estre des choses, qu'à la maniere en laquelle il les considere et conçoit, S. Thomas et ses sectateurs appellent les choses qui sont vrayement, *Estant de la chose, ou premieres intentions et notions* : et les propriétés qui leur sont attribuées par les discours de la raison et de l'entendement, *Estant de la raison ou secondes intentions et notions* : lesquelles (disent-ils) sont le subject de la Logique en tant qu'elles guident les discours ou operations de nostre entendement, qui sont trois, comme le Philosophe l'enseigne.\* La premiere operation est celle par laquelle nous concevons nuëment et simplement l'estre de la chose sans luy rien attribuer comme l'homme, le loup, l'arbre, le feu. La seconde, par laquelle nous attribuons quelque chose à cete premiere, de laquelle l'estre nous estoit desja cogneu, comme que l'homme est animal, que le feu est un element. La troisieme par laquelle nous raisonnons et discourons argumentant pour conclurre et colliger quelque chose d'une autre : comme s'il falloit prouver cete seconde operation de nostre entendement *que l'homme est animal*, il se feroit par cete troisieme, raisonnant ainsi,

*Premieres intentions & notions.*

*Secondes intentions & notions*

*Il y a trois operations de nostre entendement. lib. 3. de anima.*

*Tout corps sensible est animal,  
L'homme est corps sensible,  
L'homme donc est animal.*

*Comment tous  
les preceptes de  
Logique se  
rapportent à ces  
trois opérations  
de nostre  
entendement.*

A ces trois sortes d'operations de l'entendement S. Thomas rapporte subtilement tous les preceptes de Logique. Car à la premiere respondent (dit-il) les Categories, où il n'est traicté des choses que nüement et en tant qu'elles sont genres, especes, ou individus les uns rangés et contenus soubz les autres. A la seconde respond le livre de l'interpretation, où il est traicté des Enonciations et Propositions. A la troisieme se rapportent les preceptes de l'argumentation : desquelles trois pieces toute la Logique resulte. Mais ces subtilités sont trop subtiles, deliées et fresles : car en fin tout cela s'esvanouit en rien. Et quoy que le Logicien considere toutes ces secondes intentions, il ne le fait pas pourtant comme estant fictions et chimeres phantasiées, mais comme representant et signifiant les choses qui ont un vray estre comme font pareillement toutes disciplines. Je laisseray donc esmousser les esprits trop aigus à ces subtilités. Ce-pendant passons outre, et voyons s'il est possible de ranger la Logique soubz quelque espece des disciplines dont a esté cy-dessus parlé, qui est-ce que nous cherchons encore.

chapitre 8

***que la Logique n'est  
proprement Theoretique ny  
Practique, ny Science, ni Art.***

Quel sujet et quelle fin que nous établissons en la Logique, il est aisé à juger qu'elle ne peut estre placée ni entre les disciplines Theoretiques, ni entre les Practiques. Entre celles-cy, par ce que toute discipline Practique se propose de faire quelque ouvrage visible besoignant de quelque matiere, ou en quelque matiere, selon la doctrine du Philosophe :\* dont il s'ensuit qu'elle ne peut estre Art : par ce que le Philosophe\* definit l'Art une habitude de faire avec certaine regle : et *Faire*, n'est autre chose que travailler et besoigner, en sorte que la besogne et l'ouvrage apparaisse apres l'œuvre. Elle ne peut aussi estre Theoretique dautant que toutes les Sciences Theoretiques traitent des choses necessaires, et enseignent à congnoistre la chose par sa cause, ainsi que monstre le Philosophe, Ce que ne fait point la Logique. C'est pourquoy le Philosophe ne l'a point aussi mise au nombre d'icelles, lors qu'il en fait la division et denombrement.\* N'estant donc point proprement Art, ny Science, ny Theoretique, ny Practique, il faut veoir si elle pourroit trouver place entre les autres habitudes\* de l'entendement.

*Que la Logique  
ne peut estre  
Practique, ny  
Art.*

*cap.1. lib.2.  
Metaphys.*

*Ca.4. lib.6.  
Ethic.*

*Qu'est-ce que  
Faire.*

*Que la Logique  
ne peut estre  
dicte Theoreti.  
ny Science.*

*cap.2. lib.1.  
priorum  
Analys.*

*cap.1. lib.6.  
Metaphysic.*

*habitude, mot  
Latin, comme  
qui diroit  
ayance,  
d'Avoir.*



chapitre 9

***que la Logique n'est Sapience,  
ny Intelligence, ny Prudence.***

Le Philosophe discourant des habitudes de l'entendement\* dit qu'elles sont cinq en nombre : La Sapience (ou Sagesse) l'Intelligence, Science, Prudence, et Art. Or estant verifié cy-devant que la Logique n'est point Science, il est aisé à monstrier qu'elle n'est point aussi Intelligence, ni Sapience. Intelligence, parce que c'est plus que Science : car la Science n'est que la cognoissance de la chose par la cause : et l'intelligence est la cognoissance de la cause mesme, ainsi que dit tres-bien le Philosophe\*. Or puis que la Logique ne monstre pas seulement à cognoistre la chose par la cause (comme il a esté dict au chapitre precedent) moins monstre elle à cognoistre la cause mesme. Dont il resulte et s'ensuit qu'elle n'est point aussi Sapience : d'autant que, selon le Philosophe, \*la Sapience n'est autre chose que l'Intelligence conjointe à la Science, c'est à dire, la cognoissance de la chose par la cause, et de la cause mesme. Ciceron\* toutesfois definit plus generalement et confusément la Sapience, disant que c'est la Science des choses divines et humaines. Pour le regard de la Prudence, elle ne peut aucunement convenir à la Logique, d'autant que c'est une vertu, non une discipline, suivant le discours du Philosophe.

\*Tournons maintenant le feuillet et donnons place à

*cap. 3. lib. 6.  
Ethico.*

*Il y a cinq  
habitudes  
Intellectuelles.*

*Que la Logique  
n'est point  
Intelligence ny  
Sapience.*

*Qu'est-ce  
qu'Intelligence.*

*cap. 7. lib. 6.  
Ethic.*

*Au lieu  
preallegué.*

*Qu'est-ce que  
Sapience.  
in officiis.*

*Que la Logique  
n'est point  
Prudence.*

*cap. 5. lib. 6.  
Ethic.*

## de la Logique

---

la Logique en quelque façon que ce soit et parmi les arts, et parmi les sciences, dont nous l'avions dechassée.

chapitre 10

***comment est-ce que la Logique  
peut estre appelée Science.***

Ce seroit une chose trop absurde de rejeter du nombre des sciences et des arts cete discipline, de laquelle nulle science et nul art ne se peut passer. C'est pourquoy il faut rechercher quelque moien de luy attribuer l'un et l'autre nom. Il est donc à noter que Science se prend en deux manieres. La premiere proprement pour une certaine et asseurée cognoissance de la chose par sa cause : et se subdivise en deux especes. L'une desquelles est appelée *actuelle*, c'est à dire, une particuliere science, comme la cognoissance du Tonnerre, de l'Eclipse du Soleil, ou de la Lune, l'autre *Habituelle* ou universelle, laquelle est composée de plusieurs sciences actuelles, et demonstrations, comme la Physique, et les autres Theoretiques.

En second lieu, le nom de Science se prend pour toute cognoissance certaine et indubitable, ores qu'elles ne soit par la propre cause. Or il ne faut doubter qu'en cete derniere signification la Logique ne puisse estre dicte Science, et non seulement la Logique, mais aussi toutes autres disciplines les preceptes desquelles sont asseurés et bien réglés : en laquelle signification le Philosophe \*appelle Science mesme la grammaire. Encore y a-il un autre moien pour monstrier que la Logique est Science : la divisant en *instruisante ou enseignante, et usitée ou mise en*

*Science se prend  
en deux  
manieres.*

*Science  
Actuelle.*

*Science  
Habituelle.*

*La signification  
de Science.*

*Comment la  
Logique peut  
estre appelée  
Science.*

*In Categoriis.  
cap. I.*

## de la Logique

---

*Logique  
instruisante &  
usitée. La  
Logique  
instruisante  
n'est pas  
science, mais  
bien usitée.*

*Erreur des  
Scolastiques. 4.  
Metaph. Sect. 4.*

*usage.* La Logique instruisante ne peut estre dite Science, parce que c'est celle qui ne contient que les seuls et nuds preceptes : mais l'usitée est vraiment Science, parce qu'elle accommode et lie ses preceptes avec les choses dont il y a Science : comme par exemple, avec les choses naturelles en la Physique, ou avec les sur-naturelles en la Metaphysique. Car les Sciences fournissent la matiere, et la Logique la maniere et la forme pour en discourir. Je sçay que le vulgaire des Scholastiques tient la contraire opinion après S. Thomas d'Aquin, sçavoir que la Logique Instruisante est Science, l'Usitée non. Ce qui est notoirement absurde : car ce ne sont pas les nuds preceptes, mais bien les choses monstrées par leur cause qui font les Sciences. Ceux qui tiennent donc cete opinion de S. Thomas se voyans convaincus par la raison pour prevenir à la surprise disent que la Logique a des demonstrations aussi certaines que les Sciences vraiment Theoretiques ; mais la preuve leur défaut. Car à la verité les preceptes de la Logique sont certains et infallibles : mais pourtant il n'y a pas une seule demonstration de la chose par la cause, de laquelle toutesfois resulte la vraye science, comme nous l'enseignerons au livre septiesme. Et si pour avoir des preceptes certains et assurés la Logique estoit Science, il en faudroit dire tout autant de la Rhétorique, et de la Grammaire, voire mesmes des arts mechaniques et sordides. Joinct que ces opinia-stres estans ceux-là mesmes lesquels ne considerent rien en la Logique que leur *estant de raison*, qui est chose imaginaire, comment est-ce qu'és choses feintes ils trouvent des demonstrations, au bastiment des-quelles est en premier lieu requis le vray estre des principes et pieces dont elles sont composées ? C'est possible trop arrester à refuter des opinions qui ne le valent pas. Retournons à nostre propos, et voyons comment la Logique se peut dire *Art*.

chapitre 11

*comment la Logique peut estre  
dicte Art.*

Il y a trois raisons pour soustenir que la Logique est Art. La premiere qu'ores que les disciplines soient ou Theoretiques ou Practiques, et que la Logique ne puisse estre rangée sous l'une ni l'autre espece : il ne s'ensuit pourtant qu'elle ne soit et Art et Science. Car cete division-là s'estend seulement aux disciplines qui ont leur sujet determiné et defini, non à celles qui l'ont vague et discourant par tous les arts et sciences, ainsi que la Logique et Rhetorique suivant le dire du Philosophe, \*lesquelles à cete cause sont appellées *Arts instrumentaires* mesmement la Logique, de laquelle nulle honneste discipline ne se peut passer pour les raisons que nous avons cy-devant\* deduites.

En second lieu c'est une opinion receuë de tout temps que la Logique est un des sept arts liberaux, qui ont esté ainsi apellés par ce qu'ils sont dignes des liberaux, nobles, et gentils esprits. Vray est qu'en cete signification le nom d'art est pris improprement pour *Discipline* : comme il apert de ce qu'on y a meslé les quatre parties de Mathematique, combien qu'à la verité elles soient Sciences et nullement arts, ainsi qu'enseigne le philosophe. \*Encore par un troisiéme moien la Logique peut estre dite Art : si le nom d'art est pris comme dans Lucian\*, et Quintilian\*, pour un ramas de preceptes tendans

*Premiere raison  
pour monstret  
que la Logique  
est Art.*

*cap.1.lib.1.  
Rhet. & cap.8.  
lib.1. Poste  
Analyt. Arts  
instrumentaires.*

*au chap.1.  
Seconde raison.*

*Arts liberaux.*

*ca.1. lib.6.  
Metaph.*

*in Parasito.*

*ca.7. lib.1.  
Instit. orator.*

## de la Logique

---

à quelque but et fin utile à la vie humaine. Car en ceste signification il ne faut doubter que la Logique ne merite d'estre appellée Art ; veu que tous les preceptes d'icelle tendent à discerner et distinguer le vray du faux en toute sorte de discours, qui est la chose la plus utile au cours de la vie humaine.

chapitre 12

*de la definition et division de  
Logique.*

Or maintenant le genre de la Logique estant assez cogneu, il sera aisé de la definir ou science, ou art, ou maniere et methode de bien et brevement disputer, discourir et raisonner. J'adjouste ce mot, *brevement*, pour la distinguer de la Rhetorique, qui discourr, dispute, et raisonne bien, mais non pas concisement, et brevement comme la Logique : ains beaucoup plus amplement, et avec une exacte recherche et triage de belles paroles et riches sentences. C'est pourquoy Zenon ancien Philosophe disoit que la Logique estoit semblable au poing serré, et la Rhetorique à la main estenduë et ouverte.

Pour le regard de la division je n'en voy point de meilleure que celle des Peripateticiens mesmes, lesquels (selon Laërce)\* vouloient diviser la Logique en deux parties : l'une qu'ils appellent Analytique, l'autre Dialectique ou Topique, lesquels mots nous expliquerons en leur lieu\* ci-après. L'Analytique enseigne que c'est que demonstration, c'est à dire, à discourir et raisonner par principes necessaires, desquels se collige et conclud la science et cognoissance de la chose par sa cause. La Dialectique ou Topique monstre à discourir et raisonner par principes seulement probables et vray-semblables : desquels on peut bien conclure une opinion, et mesme quelque certitude, mais non pas la science, qui est cognoissance

*Qu'est-ce que  
Logique.*

*Difference de la  
Logique &  
Rhetorique  
selon Zenon.*

*lib. 5. de vita  
philosophor.*

*L'un au  
commencement  
du 6. livre,  
l'autre au  
commencement  
du 7.*

*Quel est le  
sujet de la  
partie  
Analytique.*

*Quel celuy de la  
Dialectique ou  
Topique.*

certaine de la chose par sa cause. Et à toutes ces deux parties se rapportent les cinq voix, les Categories, les Enonciations, et preceptes du syllogisme, dont sera preallablement traicté parce que sans la cognoissance de ces quatre choses on ne sçauroit bien raisonner et argumenter.

*La partie  
Sophistique &  
en quelle  
qualité est elle  
traictée en la  
Logique.*

*Division de la  
Logique selon  
S. Thomas  
d'Aquin.*

*Division de la  
Logique selon  
Ciceron.*

Pour le regard de la Sophistique, encore qu'il en soit traicté en la Logique, elle ne doit pourtant tenir place comme partie d'icelle : aussi n'estant qu'une Topique corrompue et trompeuse, elle n'est traictée en la Logique que par maniere de correction et pour nous garder d'estre surpris par les captions des Sophistes. Je sçay bien que beaucoup de gens suivent la division de S. Thomas d'Aquin, qui distingue la Logique en trois parties respondantes aux trois sortes de discours ou operation de l'entendement : laquelle qui voudra veoir, la peut colliger et repeter de ce que nous avons dit ci-dessus au chap. 7. Ciceron divise la Logique en deux parties, l'Invention, et Jugement. L'Invention respond entierement à la partie que nous avons appelée un peu devant Dialectique ou Topique. Et le Jugement respond aussi à l'Analytique comprenant ce qui se rapporte à icelle, à sçavoir les cinq voix, les Categories ou Predicamens, les Enonciations, et preceptes du syllogisme. C'est assez arresté en ces petites prefaces, lesquelles ne seront point inutiles aux personnes studieuses, quoy que sans icelles les plus hastés puissent commencer au livre suivant, qui touche le precepte de l'Art. J'advertiray en passant le lecteur de se resouvenir qu'il peut avoir trouvé, et trouvera ordinairement des choses qu'il ne pourra bonnement entendre ni comprendre qu'apres avoir veu toute la Logique d'un bout à l'autre : les preceptes de laquelle sont tellement enchainez ensemble, qu'on ne peut entendre les uns sans les autres. Et partant celuy qui du premier coup trouvera quelque difficulté, ne doit neantmoins passer outre jusques à ce qu'il ait tout veu : et puis recommençant pour la seconde fois il

livre I, chapitre 12

---

comprendra tout avec un singulier plaisir, et jugera qu'il n'y a discipline plus digne de l'homme que celle-cy.



livre II

---

LE SECOND LIVRE DE LA  
LOGIQUE, OU Art de discourir et  
raisonner.

*chapitre 1*

C'est une chose de tout temps receüe et approuvée, mesme parmy les personnages de plus rare sçavoir, en traitant de quelque art ou science, de se proposer tousjours l'autorité de ceux qui ont excellé en icelle, et ne s'esloigner de leurs preceptes, en tant qu'ils sont receuz pour asseurés et indubitables : si bien que quand on nous voudroit reprendre en quelque point, il suffise pour toute raison (si une evidente raison n'y contrarie) alleguer ce que fouloient respondre les disciples de Pythagoras, *Il l'a dit ainsi*, tant ils adjoustoient de foy au dire de leur maistre. Me proposant donc de traicter la Logique, je ne puis ni ne dois me detraquer du grand chemin qui est tracé à tous par le prince des Philosophes Aristote, et depuis qu'il est cogneu, a esté sans aucune intermission suivi generalement de tous les hommes de sain jugement, comme le plus aisé et le plus court pour conduire les esprits capables de ceste rare doctrine, au but et au bout de leurs desseings studieux. Et ne pense pas pour cela encourir aucun blasme, si je ne dis en ce traicté François chose qui n'ayt esté dicte par ce divin personnage, ou qui ne se puisse rapporter à ce qu'il en aura dit suivant l'exposition de ses plus fideles interpretes : attendu mesmement, que comme dit Terence,

*Rien ne se dit maintenant,  
Qu'on n'ayt dit auparavant.*

Joinct que quand je me voudrois forsligner de ce beau et grand chemin je m'irois esgarer et escarter dans des petits sentiers qui ne me pourroient guider, ny asseurement, ny gueres loing. Or d'autant que dans les Categories d'Aristote il y a certains mots souvent reïterés qui concernent l'art, et ne sont point esclarcis par l'auteur, avant que venir à icelles, il est besoing d'exposer et expliquer cinq d'iceux mots, à sçavoir, *Genre, Espece, Difference, Propre, et Accident* : laquelle exposition nous emprunterons à l'imitation des autres, de Porphyre qui a fait une belle et gentile Introduction sur les Categories d'Aristote. Et combien que ce Porphyre Philosophe Platonicien, Tyrien de nation, nay sous l'Empereur Aurelian et mort sous Diocletian, ou (comme d'autres escrivent) sous Probus, ayt esté au demeurant homme meschant, et ennemy juré et conjuré des Chrestiens, contre lequel aucuns des anciens Peres ont escrit : si est-ce que pour le regard de cet opuscule qu'il a fait sur les Categories, en faveur d'un senateur Romain nommé Chrysaorius, il est suivy et approuvé. Aussi ne contient-il que l'explication des susdits cinq mots (qu'ordinairement) on appelle *les cinq voix predicables*) Genre, espece, etc. L'Intelligence desquels ne sert pas seulement (comme lui-mesme dit en sa preface) à l'explication des Categories d'Aristote, mais aussi à bien definir, diviser, et demonstrier, et en fin à toutes les parties de la Philosophie : comme il se cognoistra et paroistra par le progrès, et suite du precepte. Commençons donc par le Genre.

*Quel homme a  
esté Porphyre.*

chapitre 2

*Du Genre*

Le Philosophe nous enseigne en sa Physique\* qu'en traictant de quelque discipline, il faut commencer tousjours par les choses les plus universelles et generales. Suivant lequel precepte nous commencerons ce traicté des cinq voix, par celle qui est la plus generale, à sçavoir le Genre mesme, sous lequel toutes les autres choses sont comprises. Joint que c'est la premiere piece de toute parfaite definition. Le Genre donc est ce qui se dit de plusieurs choses differentes en Espece, entant qu'on demande leur nature ou essence par cete question, *Qu'est-ce ?* Pour l'intelligence de laquelle definition il faut remarquer trois choses. Premierement que *se dire d'un autre*, signifie luy estre attribué et approprié. Ce qui se fait en deux façons : l'une quand le plus commun et plus universel est attribué au moins commun et moins universel : et s'appelle attribution ou predication du superieur à l'inférieur : *comme Socrates est homme : l'homme est animal : l'animal est corporel* : Car *estre homme* est plus commun et universel que *Socrates*, à qui il est attribué : et *l'animal* plus que *l'homme* : et *estre corporel* plus qu'*animal*. L'autre, quand le pair est attribué à son pair et egal : et s'appelle attribution de pair à pair, ou attribution reciproque : comme *tout homme est raisonnable et toute chose raisonnable est homme* : *tout cheval a la faculté de hennir* : et tout ce qui a

cap. 1. & 4. 1.5.  
Phys.

Qu'est-ce que  
Genre ?

Que signifie se  
dire de quelque  
chose.

Attribution se  
fait en deux  
façons.

*Le Genre se dit  
tousjours de  
plusieurs  
especes.*

*La question qui  
se fait par  
Qu'est ce ?*

*Pourquoy le  
genre n'est  
defini par un  
autre Genre.*

*cap. 4. l. 1. Top.*

*la faculté de hennir est cheval.* La seconde remarque, c'est que le Genre contient sous soy deux ou plusieurs especes : c'est pourquoy il se dit de plusieurs choses differentes en espece comme *l'animal* qui se dit de *l'homme, et de la beste : la vertu de la Justice, de la Prudence et des autres especes.* En troisieme lieu, il faut remarquer, que la demande qui se fait par *Qu'est— ce ?* recherche l'essence et la nature de la chose : comme quand on demande, *qu'est-ce un homme ? c'est un animal. Qu'est-ce un poirier ? c'est un arbre. Qu'est-ce Justice ? c'est une vertu. Qu'est-ce Physique ? c'est une science.* Car le genre contient confusement toute l'essence de l'espece, encore que pour l'expliquer plus clairement, et la distinguer des autres, nous ayons accoustumé d'y adjoûter une difference, laquelle conjointe au Genre, produit la parfaite definition de l'espece : comme *l'homme est un animal raisonnable.*

Ici les interpretes recherchent pourquoy Porphyre n'a defini le Genre par quelque Genre : qui est une recherche vrayement vaine et digne de gens qui sont trop à loisir. Encore moins advisés semblent ceux qui ont voulu attribuer au Genre et aux autres quatre voix, un Genre à sçavoir, *Universel, ou Predicable, ou Attribué.* Car si vous definissez le Genre par un autre Genre, il sera espece, et non genre. Et ne faut pas douter que si le Genre se pouvoit definir par quelque Genre, le Philosophe\* (duquel Porphyre a pris cete definition) ne s'en fust servi. Mais il est impossible : parce que tout ce qui se definit, entant qu'il est defini, est espece. Et par ainsi en definissant le Genre par un autre Genre, on destruiroit son essence : et cuidant traicter du Genre, on traicteroit de l'espece. Joint que ce n'est pas ici une vraye definition, mais seulement une rude description : et comme une peinture de la nature du Genre : car le Genre ne peut estre proprement defini.

J'estime bien plus subtile et gaillarde la question de ceux qui disputent lequel des deux est defini en ce lieu sous ce mot *genre* : ou la seule,

nuë, et simple voix ; c'est à dire le mot mesme (et comme aucuns parlent) la notion, ou seconde intention : ou bien si c'est la premiere intention, c'est à dire les choses qui sont Genres, et signifiées par le mot *Genre*. Il semble que ce ne soit, ny l'un ny l'autre. Premièrement que ce n'est pas la voix ou seconde intention : parce qu'elle n'est rien que la simple conception de nostre entendement, qui n'ayant aucune essence réelle, ne peut aussi se dire essentiellement des choses différentes en espece, lesquelles sont réellement. D'ailleurs aussi il ne peut estre que les choses signifiées par ce mot, *Genre*, soient icy définies, parce qu'elles sont de diverses Categories, voire aucunes fois les unes contraires aux autres : et partant ne peuvent estre encloses et comprises ensemble par cete definition du Genre. Pour determiner donc cette difficulté, il faut entendre que ny le Genre comme voix nuë, et feconde intention ; ny les choses signifiées par ce mot *Genre*, ne sont icy définies suyvant leur nature et essence particuliere : mais selon qu'elles conviennent et conspirent toutes ensemble en cete generale attribution de ce dire de plusieurs choses différentes en espece, en tant qu'on s'enquiert de leur nature et essence par cette question, *Qu'est-ce ?* Car il n'y a aucun Genre en la nature qui ne se dise de plusieurs choses différentes en espece entant qu'on recherche Qu'est-ce qu'elles sont.



chapitre 3

*De l'Espece.*

Pour bien entendre qu'est-ce que l'Espece, il faut remarquer qu'en chasque Categorie ou Predicament il y a un certain Genre souverain, generalissime et premier, qui est seulement Genre, jamais Espece, n'ayant rien par dessus soy : et une espece infime, specialissime et derniere, qui est seulement Espece, jamais Genre, n'ayant subz soy aucune autre Espece : ains seulement des individus et choses singulieres : entre lequel Genre supreme et Espece infime, il y a quelques entre-deux subalternes, ou metoiens, qui à diverse consideration et relation sont Genres, ou Especies : Genres en tant qu'ils sont comparés à ce qui leur est inférieur, et soubz eux : Especies en tant qu'ils sont referés à ce qui est par dessus eux. Par exemple, en la Categorie de Substance le souverain et supreme Genre est *Substance*, parce qu'il n'y a rien par dessus iceluy. L'infime et derniere Espece est, *Homme*, par ce que soubz icelle il n'y a aucune autre espece. Mais tout ce qui est entre *Substance et Homme*, peut estre soubz diverse consideration Genre ou Espece : comme *Corps* referé à *Substance* est Espece ; et referé à *Vivant* est Genre. Pareillement *Vivant* comparé à *Corps* est Espece : et comparé à *Animal* est Genre. Et *Animal* aussi au respect de *Vivant* est espece et au respect d'*Homme* est Genre. Ceci se peut aussi esclarcir par la description d'une race. Par exemple, feignons Jupiter sans pere, et

*Genre  
generalissime.*

*Espece  
specialissime.*

*Genres  
metoiens  
Entre-deux &  
Subalternes.*

## de la Logique

---

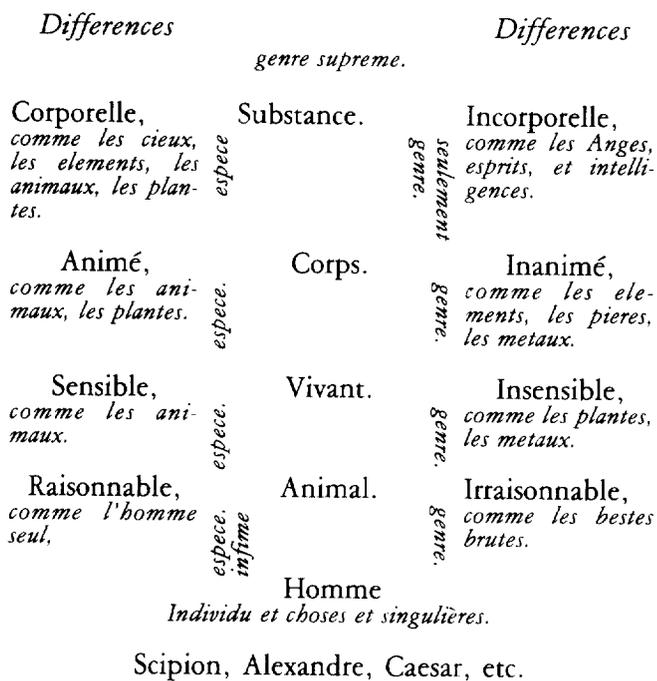
Orestes, un de sa posterité sans enfans : celui là sera seulement pere, et celui-ci seulement fils : mais ceux qui seront entre eux deux au respect de leurs peres seront fils, et au respect de leurs enfans seront peres : comme il appert par les deux descriptions suivantes. En la premiere desquelles nous avons adjousté à costé des Genres, leurs differences : par ce que tout Genre se divise par deux differences contraires, chascune desquelles produit certaine espece : ainsi qu'il sera dit plus à plein ci-apres au chap. de la Difference.

*Voiez lesdites descriptions es deux pages suivantes*

livre II, chapitre 3

---

Description de la categorie  
de substance



de la Logique

---

*Description  
d'une famille*

Jupiter.			De toute les substances nous disons que le seul homme est raisonnable : Car pour le regard des Anges, ils ont bien une raison, mais Contemplative, <i>c'est à dire, avec laquelle sans aucun discours ny propos, par la seule contemplation du souverain bien, ils ont l'intelligence des choses. Mais celle de l'homme est Discursive, qui consiste en discours, par le moien duquel il parvient à la cognoissance des choses. Quant aux bestes elles n'ont qu'un instinct naturel, qui les conduit à la conservation de leur espece.</i>
	<i>seulement père.</i>		
	<i>filz</i>		
Tantalus.			
	<i>seulement père</i>		
	<i>filz</i>		
Pelops.			
	<i>seulement père</i>		
	<i>filz</i>		
Atreus.			
	<i>seulement père</i>		
	<i>filz</i>		
Agamemnon			
	<i>seulement père</i>		
	<i>filz</i>		
Orestes.			

Nous pouvons donc colliger de ce dessus, qu'il y a deux sortes d'espece : laquelle l'une vraiment espece, ne peut jamais estre genre, à sçavoir l'infime et specialissime, qui est celle qui se dit immediatement de plusieurs choses differentes seulement en nombre. Je dis *Immediatement*, parce que le genre se dit bien des choses singulieres, mais c'est mediatement attendu qu'entre le genre et les individus ou choses singulieres se trouve l'espece. J'adjoute aussi ce mot *seulement* en la precedente definition : parce que le genre se dit bien des choses differentes en nombre (qui sont les individus) mais non pas seulement d'icelles, comme l'espece : car le genre se dit aussi des choses differentes en espece c'est à dire, de ses especes mesmes, comme il a esté monsté en son lieu.

*Espece  
specialissime.*

L'autre sorte d'espece est celle qui peut aussi estre genre sous diverse relation, comme il a esté touché ci-dessus : et à ceste cause n'est pas si proprement espece que la precedente.

*Espece  
subalterne, qui  
peut estre  
genre.*

Or *differer en nombre* (laissant à part les interpetations conjectanées de plusieurs) est une maniere de parler des Philosophes pour signifier une difference non d'essence, mais en nombre et multitude d'accidens : qui est propre aux individus d'une mesme espece. Par exemple, choisissez deux hommes les plus semblables du monde, vous trouverez toujours en eux plusieurs accidens qui les feront differer l'un de l'autre. Et pour le mieux entendre, il faut discourir à part des individus.

*Qu'est-ce que  
differer en  
nombre.*



chapitre 4

*de l'Individu*

Les choses singulieres, d'autant qu'elles ne contiennent rien sous soy, et ne peuvent à cete cause estre divisées demeurant singulieres, sont à bon droit appellées *Individus* : dont il nous faut traicter brefvement apres le Genre et l'Espece, sous qui elles sont contenues.

Les Individus ne se peuvent proprement definir, par ce qu'il n'y a que les seules especes qui puissent estre proprement et parfaitement definies. Car le genre prochain et immediat estant la premiere partie d'une parfaite definition, et l'individu n'estant compris prochainement et immediatement sous le genre, il ne peut aussi estre parfaitement defini, mais seulement décrit et depeint en cete sorte

*Les individus ne se peuvent definir.*

Individu est ce qui a certaines propriétés, lesquelles toutes ensemble ne peuvent convenir à un autre. Par exemple, Socrates a cela de propre qu'il est Athenien, fils de Sophronisque, Philosophe, Stoyque, mocqueur, à la barbe longue, au nais crochu, marié à deux femmes ensemble, et plusieurs autres qualités, dont chascune, ou aucunes peuvent bien se trouver en un autre, mais non pas toutes ensemble. Les individus peuvent estre signifiés en diverses façons, ou par leur nom comme *Romulus*, *Bucephale*, *Paris*, *Garonne*, *Hylax* : ou par un pronom demonstratif, adjousté au Genre ou à l'espece, comme

*cête substance, ce corps, ce lion, cet arbre, etc.* ou adjoustant pareillement au genre ou espece une marque de particularité, comme *quelque animal, quelque homme, quelque fleur, etc.* laquelle sorte d'individus, on apelle *Vagues*, parce qu'ils vaguent et courent par tous les individus, ausquels ils peuvent estre attribués également : voire mesmes aux genres, et aux especes, en quoy ils ont quelque semblance de genre ou espece : toutefois c'est homonymement non pas synonymement : c'est à dire, de nom seulement, non pas essentiellement. On peut aussi signifier les individus par antonomasie ou excellence, comme quand on dit *le Poëte*, pour dire entre les Grecs, *Homere* : entre les Latins, *Virgile* : ou bien par un nom patronymique, c'est à dire pris du pere, ou des ancestres : comme *Anchisiade* pour dire *Enée*, *Alcide*, pour dire *Hercule* : ou en quelque autre maniere que ce soit, signifiant une chose singuliere. Et à ce propos je ne puis assez m'esbahir de la sottise et frivole opinion du vulgaire des pedans qui font disputer en leurs escholes à leurs disciples, et qui pis est, soustenir et croire que le Soleil, la Lune, Le Monde, le Phenix (si d'avanture il estoit en nature, ainsi qu'escrit Herodote) sont especes, attendu qu'il est notoire aux plus lourdauts, que ce sont choses singulieres, et par consequent ne peuvent estre especes, qui presuposent tousjours universalité. De laquelle raison estant vaincus et convaincus, ils gagnent leur dernier retranchement qui est composé de mots aussi grossiers et lourds qu'eux mesmes. Ils disent donc que *Physicalement*, c'est à dire, naturellement, ces choses là ne sont point especes : mais bien *Logicalement*, c'est à dire (comme je croy) phantastiquement, abusant de ce mot : ou bien (ainsi qu'ils expliquent) par discours de raison : parce que (disent ils) on le peut ainsi concevoir encore qu'il ne soit pas. Pauvres et vaines conceptions de ce qui n'est et ne peut estre ! Car la nature ne peut endurer pluralité des choses susdites, ainsi que le philosophe l'enseigne et le prouve.

*ca. I. l. I. de  
Cælo. & c. 15.  
lib. 7.  
Metaphysic.*

chapitre 5

*de la Difference*

Tousjours la cause precede son effet suivant l'ordre de nature. C'est pourquoy il semble que la Difference doit preceder en ce traicté l'Espece, parce que d'icelle est faicte et produicte l'Espece. Mais d'autant que les Relatifs sont definis les uns par les autres, et vont tousjours ensemble : l'ordre methodique requiert que l'Espece precede la Difference : de laquelle il y a trois sortes.

La premiere est nommée Difference commune, qui n'est autre chose que commun accident, dont il sera traicté un peu apres. \*L'autre est nommée Difference propre, qui n'est autre chose que ce que nous apellerons *Propre* au cha. suivant. La troisieme est nommée Difference tres-propre, de laquelle, comme estant vrayement Difference, est establie ceste voix predicable : dont la definition est telle. Difference est ce qui distingue les especes d'un mesme genre entre elles, et est prise en la definition ou explication essentielle de la chose, comme est *Raisnable*. Car quand on dit qu'est-ce qu'un homme ? on respond que c'est un animal raisnable : et par ainsi on apprend la difference essentielle de l'homme, et par mesme moyen on le distingue de toutes les autres especes d'animal. La Difference a deux fonctions : l'une, de diviser le genre, dont elle est apellée *Divisante* : l'autre de faire produire certaine espece, dont elle est apellée *Specifique*. Par

*La difference precede naturellement l'espece.*

*Difference commune.*

*au ch. 7. de ce livre.*

*Difference propre.*

*Difference tres-propre & specifique.*

*Deux fonctions de la difference.*

exemple ce genre *Animal*, est divisé par ces deux différences *Raisnable et Irraisnable* : celle-cy demonstre la beste brute, celle-là l'homme.

*Imbecillité de  
l'entendement  
humain.*

En la consideration de la Difference nous pouvons remarquer l'imbecilité de l'entendement humain lequel ne peut trouver les deux différences tres-propres qui divisent le genre : mais seulement en recognoissant à grand peine l'une, se sert de la negation d'icelle pour establis l'autre. Comme quand je divise ce genre *Corps-animé* par ses différences qui sont *Sensible et Insensible* : celle-ci n'est pas tant difference (à parler proprement) que negation de la difference affirmative : parce que ne cognoissant point l'autre affirmative nous sommes contraints de nous servir de la negation de la premiere affirmative. De mesme divisant ce genre *Animal* par ses différences *Raisnable et Irraisnable*, à faute de cognoistre la difference affirmative de la beste brute, nous luy attribuons la negative de l'homme.

*Si les  
différences sont  
Substances ou  
Accidens.  
c. universelles,  
genres, ou  
especes.*

Au demeurant c'est une question grandement agitée entre les interpretes d'Aristote, à sçavoir si les Differences sont substances, ou Accidens. Et pour le regard des Differences des accidens, tous sont d'accord qu'elles sont accidens, comme il est vray. Mais pour celles des secondes\* substances, les uns tiennent qu'elles sont substances, les autres qu'elles sont accidens. Ceux qui tiennent la premiere opinion la confirment par cete ratiocination. Tout ce qui est, est Substance ou Accident : les Differences des secondes substances sont donc Substances ou Accidens : Or est-il, qu'elles ne peuvent estre Accidens, elles sont donc Substances. Qu'elles ne soyent point Accidens, ils le preuvent ainsi. Nul Accident n'est de l'essence de la chose : les Differences de secondes substances sont de l'essence de la chose : Donc les différences des secondes substances ne sont point Accidens. Mais cete ratiocination, quoy qu'elle semble probable, ne conclud rien. Car quand on dit que toute chose est substance, ou accident : cela s'entend des choses completes, et parfaites, non partiales,

comme est la Difference ainsi que nous le dirons ailleurs. Et s'il est question de placer ces differences sous quelque predicament ou supreme genre des choses, il vaut mieux dire que ce sont des qualitez internes et essentielles estendant un peu plus largement le nom de qualite. Ce qui se peut confirmer par l'autorite de Porphyre en ce mesme lieu, quand il dit, que l'homme differe du cheval par la qualite de laquelle il est appelle raisonnable : et par le Philosophe mesme en plusieurs lieux\* mais fort expressément aux Categories chap. de la substance en deux lieux. Au premier, quand il dit, que cela est commun à toutes substances, et aux differences des secondes substances de n'estre point en quelque sujet. Car si les differences des secondes substances estoient aussi substances, il luy suffisoit de dire (à luy mesmement qui est si concis et amateur de brevete) que cela estoit commun à toutes substances, ce mot *Tout* n'excluant rien. A l'autre quand il dit, que cela convient aux substances et aux differences des secondes substances de se dire synonymement (c'est à dire de nom et d'essence) des choses auxquelles elles sont attribuees. Car si ces differences estoient substances, il suffisoit de dire *aux substances*, sans adjouster *et aux differences*. Et par ainsi les differences tres-propres ne sont point substances. Elles ne sont non plus accidens, d'autant que tout accident est en quelque sujet, sans lequel il ne peut estre or les differences des secondes substances ne sont en aucun sujet, comme dit Aristote au lieu preallegue des categories : Il s'ensuit donc que les differences des secondes substances ne sont point accidens. Voila comment elles ne sont ny substances, ny accidens à parler proprement, et c'est la plus saine et assuree resolution de cete question. Passons maintenant à la quatrieme voix predicable.

*ca. 14. lib. 3.  
Metaph. & cap.  
ult. l. 4. Topic.  
& in Categ. cap.  
de Substantia.*



chapitre 6

*du Propre*

Le Propre ou Propriété se prend en quatre manieres. La premiere pour ce qu'il convient actuellement à une seule espece, mais non pas à tout ce qui est contenu sous icelle, comme à l'homme d'estre Musicien ou Medecin : car l'homme seul estant naturellement capable de toutes bonnes disciplines, peut bien estre Musicien, ou Medecin : tout homme pourtant ne l'est pas.

*premiere  
signification du  
propre.*

La seconde pour ce qui convient naturellement à toute une espece, mais non pas à icelle seule : comme à tout homme d'avoir deux pieds : Car encore que tous hommes actuellement n'ayent pas deux pieds, la nature toutefois tasche à les produire tous à eux pieds : non pas pourtant l'homme seul, mais aussi l'oiseau.

*La seconde.*

La troisieme pour ce qui convient à une seule espece, et à toute icelle generalement, mais qui n'advient pas pourtant tousjours : comme à l'homme d'estre chenu. Car le seul homme peut (à parler proprement) devenir chenu : des autres animaux il faut dire blanchir : Et cela est naturel à tout homme, toutefois il ne luy advient pas tousjours, mais seulement en la vieillesse, l'humide radical se corrompant par la debilitation de la chaleur naturelle : combien que les travaux, les afflictions, et quelquefois une extreme crainte et apprehension de tourment, ou de la mort puisse avancer cete propriété deü

*La troisieme.*

*D'où vient que  
l'homme  
grisonne &  
devient chenu.*

*In Jul. Scal. exer. 312.*  
*Ode 4. Olymp.* naturellement à la seule vieillesse. Tesmoing le neveu du duc de Mantouë lequel estant mis en prison, du soir à l'endemain devint chainu. Auquel propos disoit Pindare.

*Bien souvent les jeunes gens  
Sont chainus avant le temps.*

*Odys. 19.* Et Homere,

*L'affliction, le malheur, la detresse,  
Fait avancer la chenuë vieillesse.*

*Le quatriesme.*

En quatriesme lieu le Propre se prend pour ce qui convient à une seule espece, à toute icelle generalement, et tousjours : comme à l'homme d'estre risible. Ce qui se doit entendre non de l'acte, mais de la faculté naturelle. Car combien que l'homme ne rie pas tousjours : toutefois c'est luy seul qui a la faculté naturelle de rire quand bon luy semble, Tellement que Heraclite et M. Crassus, qu'on dit n'avoir jamais ri : estoient neantmoins aussi bien risibles que nul autre homme.

*c. luy correspond.  
Hennible qui a la faculté de hennir.*

Or de ces quatre sortes de Propre il n'y a que la derniere qui soit vrayement Propre, et qui établisse ceste quatriesme voix predicable : qui est telle, qu'elle se convertit reciproquement avec son espece :\* comme *tout homme est risible, et tout ce qui est risible est homme : tout cheval est hennible\** (s'il faut ainsi parler) *et tout ce qui est hennible est cheval.* Il faut remarquer que en tout ce chapitre (à l'imitation de Porphyre) nous avons pris le nom d'Espece un peu plus largement et improprement que de coutume pour tout sujet universel capable de propriété, comme le genre et l'espece : parce qu'ores que le genre ayt quelquefois des propriétés avec lesquelles il reçoit reciproque attribution, comme *estre mobile avec corps naturel* : toutefois elles sont beaucoup plus remarquables en l'espece.

*cap. 4. lib. 1.  
Topic. La definition propre.*

Les quatre sortes du Propre ainsi cognuës nous pouvons definir celle qui produit cete voix predicable, en ces termes avec le Philosophe\*. Propre est ce qui convient à un seul sujet, duquel il se dit reciproquement, sans que pourtant il explique

livre II, chapitre 6

---

l'essence de la chose. Il adjouste, *sans qu'il explique l'essence de la chose*, parce que c'est de la nature de la Difference non du Propre : combien qu'à faute de differences nous employons ordinairement des propriétés en la definition des choses.



chapitre 7

*de l'Accident*

Accident est ce qui peut estre ou n'estre pas en son sujet sans aucunement le destruire ou corrompre ny par sa presence, ny par son absence. Il se pourroit bien dire en François *Advenant* : car c'est ce qui advient aux substances sans estre de leur essence. Et est de deux sortes : l'un separable de son sujet, comme *la crainte, le froid, le chaud, d'un corps : la blancheur d'une muraille* : l'autre inseparable, comme *la blancheur du Cygne, ou de la neige : la noirceur du Corbeau, ou d'un Ethiopien : la cicatrice d'une playe fermée.*

Toutefois ces mesmes accidens inseparables sont censés comme separables en ce que sans avoir aucun egard à iceux, nous pouvons concevoir et comprendre l'entiere essence de leur sujet : et à ceste cause sont appellés separables sinon en effect, à tout le moins par conception. Par exemple, sans que nous concevions que l'Ethiopien ou le Corbeau soit noir : la neige ou le Cygne blanc : l'homme vaillant ou coüard, nous pouvons considerer toute leur nature et essence : si bien que la presence ou absence de leurs accidens ne deroge aucunement à icelle. Contre ceci on peut dire qu'il y a des accidens qui ne scauroient estre conceus en leur sujet sans le destruire, comme certaines maladies mortelles en l'animal : la ruine ou embrasement en une maison, voire la mort en l'homme et en tous animaux. A

*Qu'est-ce qu'Accident ou Advenant ?*

*Accident separable et inseparable.*

*Objection.*

## de la Logique

---

*Response.*

quoy il est aisé de respondre que telles maladies corrompant et destruisant leur sujet se destruisent aussi elles mesmes, et ne sont plus. Pour le regard de la ruine, embrasement, et mort, que ce ne sont point accidens du nombre des choses (si ce n'est comme le vulgaire parle) ains plustot privation des choses.

chapitre 8

*s'il y a d'autres voix predicables  
oultre les cinq susdites.*

A l'imitation de Porphyre nous avons traicté des cinq voix predicables, ou simples attribués à sçavoir Genre, Espece, Difference, Propre, et Accident : toutefois il y en a d'autres oultre ces cinq, mais non pas qui soient simples : tellement que si on apporte contre nous la division des attribues prise du Philosophe\* qui en met seulement quatre, *le genre, la definition, le propre, et l'accident* : il nous sera aisé de respondre que la definition est un attribué composé du genre et de la difference : et qu'avec Porphyre nous ne traictons ici que des simples : qu'Aristote en ce lieu-là n'a eu que faire de traicter de la difference la comprenant sous la definition, comme aussi l'espece sous le genre : d'autant que l'espece et le genre estant relatifs, on peut apprendre par mesme moyen à puiser les arguments d'iceux ensemble comme d'une mesme source. De mesme faut-il respondre à ceux qui demanderoient pourquoy nous n'avons couché la division au nombre des cinq susdits : car c'est un attribué conjoint et composé, et se fait en l'une de cinq façons.

*Objection.*

*cap. 4. lib. 1.  
Topic.*

*Response.*

La premiere, quand on divise le tout en ses parties, comme la maison en ses fondemens, muraille, toit, etc. Et est proprement appellée *Partition*.

*Division du  
tout en.*

## de la Logique

---

La seconde, quand on divise le Genre en ses especes : comme Animal en l'homme, et la brute.

La troisieme, quand le sujet est divisé en ses accidens : comme des hommes les uns sont bons, les autres mechans.

La quatrieme, quand l'accident est divisé en ses sujets : comme la couleur est ou és corps animés, ou és corps inanimés.

La cinquieme, quand l'accident est divisé en autres accidens : comme des habitudes les unes sont louables, les autres blasmables : tellement qu'il appert que Division est la distinction d'une chose en plusieurs : soit la division de quelque chose, comme sont les cinq sortes susdites : soit la division et distinction des mots homonymes et equivoques : comme quand nous divisons le Chien en celeste, qui est une estoille, en terrestre, et marin.

*Voy. le chap. 5.  
du liv. 3.*

Pour le regard des attribués transcendans comme *chose, estant, un, vray, bon* : ce sont des attribués homonymes et qui conviennent seulement de nom, pas d'essence : Et partant, il n'estoit pas besoing de les mettre au rang des cinq susdits, lesquels sont attribués synonymes contribuans non seulement leur nom, mais aussi leur essence. Or d'autant que par ci-devant nous avons fait mention des choses universelles, et que la cognoissance d'icelles (qui n'est pas sans grand'difficulté) sert à toutes disciplines, il ne sera pas hors de propos d'en discourir en ce lieu sommairement.

chapitre 9

*des choses universelles.*

C'est une chose indigne de l'ame raisonnable, qui a pris son origine de cete haute divinité, de captiver tousjours ses considerations aux choses basses, et ne retirer jamais sa veuë immortelle de dessus les choses mortelles et corruptibles. C'est pourquoy Heraclitus, Cratylus, et Antisthenes à bon droit sont blasmés par les Peripateticiens, de ce que comme des bestes irraisonnables, ils n'ont sceu eslever leurs conceptions par dessus l'object de leurs yeux corporels : ni recognoistre autre chose en la nature que ce que les bestes mesmes recognoissent, à sçavoir les choses singulieres, objects de nos sens exterieurs : estant au demeurant tellement abrutis, qu'ils ont temerairement osé nier qu'il y eust aucune chose universelle, ni commune essence en la nature : et par mesme moyen aussi qu'il y eust aucune vraie science, laquelle ne peut estre que des choses immortelles, et eternelles, et par consequent universelles : Car pour le regard des singulieres, nous les voions journellement deperir et successivement naistre et mourir. Platon mesme, qui en plusieurs autres belles et rares conceptions a acquis le nom de Divin, ayant conversé quelque temps avec ces gens-là, fut imbu de ce mesme erreur : mais apres s'estre rendu assidu auditeur de Socrates, il apprit de luy qu'outre les choses singulieres, il y en avoit aussi d'universelles, lesquelles eternisoient leur essence en la perpetuelle

*Heraclitus,  
Cratylus, et  
Antisthenes  
n'ont point  
cogneu les  
choses  
universelles.*

*L'opinion de  
Platon touchant  
les choses  
universelles.*

succession des singulieres. Toutefois il n'a peu si bien retrancher ceste brutale opinion, qu'il ne luy en ait resté quelque racine, qui a pallulé, et produit d'autres rejettons d'erreur : et entre autres celuy-ci, pour lequel il est si souvent combatu et batu par Aristote. Car il a estimé que les choses universelles (qu'il appelle *Idées* fussent séparées et distinguées localement de leurs individus et choses singulieres : les logeant là haut dans l'entendement de la premiere essence, qui est le Dieu immortel, souverain architecte de toutes choses, non toutefois comme estant de l'essence mesme de cete divinité : mais disant que lors que Dieu produisoit quelque chose en la nature, il regardoit attentivement et contemploit ces idées, comme des exemplaires et le modele des choses qui devoient estre faites, produites et créées. Mais d'autant que cete opinion de Platon est jugée erronée tant par les Philosophes que Theologiens ; je me contenteray de renvoyer le lecteur curieux aux lieux quotés à la marge\*, et ce pendant par un seul dileme la refuter, pour puis apres mettre en avant celle d'Aristote. Le dileme est tel : Si en Dieu sont les exemplaires et idées de toutes choses, séparées de l'essence d'icelui : il faut dire qu'elles y sont oisives et inutiles, ou bien qu'il se sert d'icelles. De dire qu'elles y sont oisives et inutiles, cela est impieux, parce qu'en Dieu n'y a rien oisif ni inutile. De dire au contraire que Dieu s'en sert comme d'un patron, exemplaire, modele, ou formulaire à faire, fabriquer, produire, ou créer les choses singulieres, cela ne seroit pas moins contre la pieté : car ce seroit faire Dieu indigent, necessiteux et semblable aux hommes : et par ainsi en toutes façons l'opinion de Platon est vaine et impie.

*Contre les Idées de Platon.*

*Touchant cete opinion, faut voir Aristote au 6.ch. du 1. de la Metaph. et 4. et 5.ch. du 12. aussi de la Metaph. et 19.ch. du 1.liv. de la demonstration. Stobée en ses Eclogues Physicales. Senèque epis. 66. du liv. 8. Alcimus ch. 8. de la doctrine de Platon, Scaliger et autres.*

Pour le regard d'Aristote, il en parle si pertinemment, que son opinion n'a pas seulement esté receüe et approuvée de tous les Philosophes qui ont esté apres luy : mais aussi par les escholes de la sainte Theologie. C'est pourquoy il nous en faut discourir à ce propos avec luy, commençant par la

definition mesme de l'universel : et puis rechercher si l'universel a l'estre de soy ou d'autrui : et s'il est seulement une invention, imagination et conception de notre entendement : et s'il est és choses singulieres : ou s'il est separé réellement d'icelles : et s'il est corporel, ou s'il est incorporel. Le Philosophe donc en son livre de l'Interpretation definit l'universel, ce qui naturellement se dit de plusieurs : et en sa Metaphysique ce qui naturellement est en plusieurs. Lesquelles deux definitions ne different aucunement l'une de l'autre, si ce n'est qu'en la seconde il a eu egard à la cause, et en la premiere à l'effect. Car la cause pour laquelle l'universel se dit de plusieurs, c'est parce qu'il est en plusieurs. Par exemple, la cause pour laquelle l'animal se dit de l'homme et de la beste, c'est parce qu'il est en iceux. Car (s'il faut ainsi parler) toute l'animalité, c'est à dire, toute l'essence de l'animal, qui est d'estre corps animé sensible, est en l'homme et en la beste. De mesme l'homme se dit de Jean, Pierre, et chacun des hommes : parce que toute l'humanité, c'est à dire, toute l'essence de l'homme (qui est d'estre animal raisonnable) est en eux. Pareillement Raisonnable se dit de l'homme, parce qu'en tout homme est la rationalité, c'est à dire la faculté de raisonner ou ratiociner, ou pour mieux dire, la capacité de raison, quoy qu'en quelques uns defaille l'usage d'icelle. Ainsi Risible se dit aussi de l'homme, parce que la risibilité ou faculté de rire est en iceluy. A cete mesme cause Blanc se dit du Cygne et de la neige, parce que la blancheur est en l'un et en l'autre : et noir se dit du Corbeau et de l'Ethiopien, parce que la noirceur est en tous les deux. Par lesquels exemples de tous les cinq attribués ou voix simples, il appert que tout ce qui se dit d'un autre, ou qui est attribué à un autre, se dit d'iceluy, ou luy est attribué, parce qu'il est en luy.

Or pour bien et brevement entendre et comprendre la nature de l'universel, il faut auparavant sçavoir qu'il est triple : *universel avant*

*cap. 7.  
Qu'est-ce  
qu'universel.  
cap. 3. lib. 7.*

*Universel avans  
plusieurs.*

*En plusieurs et  
apres plusieurs.*

*Belle  
comparaison  
pour entendre  
la nature de  
l'universel.*

*plusieurs : en plusieurs : et apres plusieurs.* Ce qui sera esclairci par une comparaison fort ingenieuse qu'apporte à ce propos Ammonius Philosophe Grec. Prenez (dit-il) un anneau, ou un sceau auquel soit gravé le pourtrait d'Achille. Aiez apres plusieurs tablettes de cire, ausquelles vous imprimez avec cet anneau le pourtrait et image d'Achille. Qu'en apres quelqu'un vienne a considerer toutes ces petites pieces ou tablettes de cire, esquelles il apperçoive l'image d'Achille également et semblablement imprimé, figuré et representé. Cela fait on peut comparer à cete anneau ou sceau, auquel est gravé le pourtrait d'Achille, l'universel avant plusieurs. Car c'est ce parfait exemplaire et modele de toutes choses qui est en Dieu de toute eternité uni à l'essence divine, et non separé d'icelle, ni duquel Dieu ait besoing pour former, créer, ou fabriquer les choses singulieres : comme fausement l'à estimé Platon avec ses Idées : car Dieu n'a rien besoing : ains tout ce qui est en la nature a besoing de luy : et il est tout, et tout est en luy de tout eternité, non pas les choses singulieres, ains seulement les univeselles : mais c'est (comme dit S. Augustin) d'une maniere plus parfaite et meilleure que ne sont productes icy les choses singulieres par les causes secondes. Apres aux tablettes de cire esquelles est également imprimé et figuré l'image d'Achille, peut estre rapporté *l'universel en plusieurs* : c'est à dire une commune nature et essence qui est également en tout ce qui est compris soubz l'universel. Ainsi remarquons nous chacun des hommes caracteré d'une commune essence et nature qui est d'estre animal raisonnable : et toutes les especes d'animal douées d'une commune nature qui est, d'estre corps animé sensible. En fin à la conception de celuy qui a retenu en son entendement la figure de l'image d'Achille également representée dans ces tablettes de cire, nous pouvons commodement parangonner *l'universel apres plusieurs* : qui n'est autre chose que l'universel en plusieurs, mais non pas en tant qu'il est en plusieurs, mais en tant

qu'il est remarqué par l'entendement et conception humaine estre en plusieurs : ou pour le dire plus clairement, c'est l'Idée de l'universel en plusieurs conceuë et comme abstraicte des choses mesmes par l'operation de nostre entendement. Car ainsi que nous voyons en chasque espece une commune essence, par mesme moien nous en retenons une idée en nostre entendement : comme apres que par le discours de mon jugement et de la raison, j'ai remarqué que chacun des hommes est animal raisonnable, je me figure en mon entendement cete commune essence, et universel en plusieurs, et concoy et retiens la mesme chose que j'ai aperceü et remarquée estre commune à plusieurs, c'est à dire, à tout ce qui est compris soubz une chose universelle. Ce qu'estant ainsi preallablement entendu, il faut resoudre les questions cy dessus proposées. A la premiere donc, qui est à sçavoir *si l'universel a son estre de soy, ou par le moien des choses singulieres* ? Il faut respondre que l'universel est substance ou accident : que la substance universelle aussi bien que la singuliere a son estre de soy : et l'accident universel par la substance universelle : comme l'accident singulier par la substance singuliere. Par exemple l'animal et l'homme et la plante sont de soy, par ce que chasque animal, chasque homme et chasque plante a son estre de soy : et la couleur prise universellement est au corps pris universellement par ce que chasque couleur est particulierement en quelque corps individu. Car de voir aucune couleur qu'en quelque corps il ne se peut : ni aucun accident hors de son sujet, qui est la substance. A la seconde question qui est, *si l'universel est une pure invention, imagination, et conception de nostre entendement* ? Il faut respondre que l'universel avant plusieurs, qui est uni de toute eternité à l'essence divine, et l'universel en plusieurs qui est vraiment une essence et nature universelle commune à plusieurs, ne sont point inventions ou imaginations de nostre entendement, mais bien l'universel apres plusieurs qui n'est que

*D'où est-ce que  
l'universel  
prend son  
estre ?*

*Si l'universel est  
chose  
imaginaire.*

*Si l'universel est  
séparé des  
choses  
singulieres.*

*L'universel est  
toujours et  
partout.  
ca.2.5. lib.1.  
poster.  
Analysis.*

*Si l'universel est  
corporel ou  
incorporel.*

l'idée et figure retenue en l'entendement de celui qui a sceu contempler, et contemplant concevoir l'universel en plusieurs. A la troisieme, qui est, *si l'universel est es choses singulieres, ou s'il est separé réellement dicelles ?* il est aisé de satisfaire disant que l'universel avant plusieurs, qui est de l'essence divine et l'universel apres plusieurs, qui est la conception de la nature universelle en l'entendement humain, sont separés et distingués réellement des choses singulieres : mais l'universel en plusieurs non. Car (comme dit tres-bien le Philosophe\*) il est toujours et en tous lieux : Toujours, d'autant que combien que les individus et choses singulieres se corrompent et perissent journellement : neantmoins cete commune essence et nature que nous appellons *Universel en plusieurs*, se conserve toujours en la perpetuelle et continuelle succession des choses singulieres. Par exemple, encore que chasque animal, chasque homme, et arbre perisse et meure : si est-ce que toujours ces universels, ces natures communes, *Animal, Homme, Arbre*, s'eternisent et se conservent incorruptibles en la succession de leurs individus. L'universel est aussi par tout, non pas indefiniement, mais en tous lieux où sont ses individus. Car il seroit faux et absurde de dire que l'animal, la fleur, l'arbre, le metal, soit au ciel, en l'air, en l'eau et en terre : mais seulement par tout où il y aura des animaux, des fleurs, des arbres, du metal : tellement que voyant un individu vous pouvés quant et quant dire que l'universelle essence y est : comme là est l'animal raisonnable, l'homme, où est Pierre, ou Jean, etc.

A la derniere question, qui est, *Si l'universel est corporel, ou incorporel*, il est encore plus aisé de respondre, que l'universel des individus corporels est aussi corporel : et l'universel des individus incorporels est aussi incorporel. Par exemple, par ce que chasque animal, arbre, et fleur, est corporel, il faut aussi que cete nature universelle, *animal, arbre, fleur*, soit corporelle : et parce que chasque esprit est incorporel, aussi cete essence universelle *Esprit* est incorporelle.

livre II, chapitre 9

---

Voilà ce qui m'a semblé estre suffisant pour une mediocre intelligence des choses universelles. Passons maintenant aux Categories d'Aristote.



LE TROISIÈME LIVRE DE LA  
LOGIQUE, OU Art de discourir et  
raisonner.

*Préface.*

Philippe Roy de Macedoine, lors que son fils Alexandre nasquit, s'escria qu'il ne remercioit pas tant les Dieux de ce qu'ils luy avoyent donné un beau fils, que de ce qu'ils l'avoient fait naistre du temps de cet admirable Philosophe Aristote : par lequel il esperoit le faire si bien instruire és bonnes mœurs et liberales disciplines qu'il le rendroit digne de la succession de son fleurissant Royaume, voire mesme d'un plus grand, plus riche, et plus puissant. Laquelle esperance reüssit selon ses desirs. Car par les beaux et riches preceptes d'Aristote, Alexandre se rendit en peu de temps formidable en grandeur de courage, et admirable en doctrine : si bien qu'environ l'age de trente ans, auquel les autres font encore leur apprentissage en l'art militaire et bonne lettres, il avoit subjugué et conquis une bonne partie de la terre, et acquis le nom de grand en sçavoir et puissance. Mais certainement de toute cete gloire il a pour auteur et compagnon Aristote. Car comme la loüange de quelque chef d'œuvre fait renommer l'auteur et ouvrier : de mesme la loüange d'un esprit bien cultivé et bien instruit redonde de la pluspart au maistre. Aussi Alexandre mesme se recognoissoit surmonter le reste des hommes plus par les rares secrets des sciences qu'il avoit apprises

d'Aristote, que par ses hauts faits d'armes : comme il le tesmoigna luy reprochant en une sienne epistre, qu'il avoit mis en lumiere des œuvres qui luy pouvoient rendre plusieurs compaignons mesme du vulgaire : au lieu que si ces riches thresors de Philosophie n'eussent point esté prodigués ny profanés au peuple, il s'estimeroit le premier homme du monde. Je ne dy pas cecy pour recommander Aristote : car il faudroit un autre Aristote pour le louanger. Mais parce qu'il ne me seroit pas seant de me servir de ses œuvres, et sur le modele d'iceux fabriquer les miens sans ramentevoir aucunement ses merites, à l'imitation de tous ceux qui ont eu mesme desseing que moy : Car Aristote ayant escrit admirablement et divinement de tout ce qui est en l'univers, a rempli aussi le mesme univers de ses louanges : en sorte que tous les beaux esprits de tous siecles ont honoré sa memoire et ses escrits de leurs commentaires. Je veux donc dire avec Lipse\* en un mot,

*en la preface de  
ses Politic.*

*De tous les hommes le plus grand  
Moindre est qu'Aristote pourtant.*

Or puis qu'il a commencé son organe ou instrument Logique par les Categories (ausquelles toutefois les aprentifs ne pouvoient mordre, sans voir ce que nous avons traicté ci-devant) voyons que signifie ce mot *Categorye*.

chapitre 1

*que signifie ce mot Categorie et  
quel est le sujet de ce livre.*

Categorie est un mot Grec qui signifie entre les Jurisconsultes *Accusation* : mais entre les Philosophes il se prend pour un certain ordre des choses, entant qu'elles sont rangées sous un des dix genres souverains et generalissimes, que les Latins appellent *Predicamens*. Et combien qu'avant Aristote il y ayt eu d'autres Philosophes qui ont traicté des Categories ou *Predicamens*, comme Pythagoras qui n'en a fait que deux, l'une du *Bien* l'autre du *Mal* : si est-ce qu'Aristote a esté le premier auteur de cete division de *l'Estant* (c'est à dire de tout ce qui est en nature) en dix Categories ainsi que raporte Quintilien\*.

Quant à cete division-là de Pythagoras elle n'est point recevable, d'autant qu'ores qu'elle semble comprendre toutes les choses qui sont en la nature, suivant la grossiere cognoissance du vulgaire : si est-ce qu'elle est redondante et superfluë, par ce qu'il n'y a rien de *mal* en la nature entant qu'il est. Car c'est un axiome et principe de Philosophie que tout *Estant*, c'est à dire, toute chose est bonne quant à son estre, et en-tant qu'elle est. Que si on void quelque chose de *mal* en la nature, ce n'est pas pourtant à cause de son estre, mais parce qu'elle a degeneré, comme les diables et les hommes : ou qu'on en abuse, comme le venin et la poison. Ce qui se peut confirmer

*Pythagoras  
divisoit l'Estant  
en deux  
Categories.  
Aristote en dix.*

*lib.3. Instit.*

*Toutes choses  
sont bonnes  
quant à leur  
estre.*

*preuve de la  
division  
d'Aristote.*

*Le sujet des  
Categories,  
c'est l'Estant.*

par le I.chap. de Genese, où il est escrit, *Que Dieu veid que tout ce qu'il avoit fait estoit fort bon.* Joint que quand on accorderoit que de toutes choses les unes sont bonnes, les autres mauvaises, ce seroit diviser *l'Estant* en deux genres homonymes et equivoques : en sorte que mesme ces genres ne conviendront pas egalemt aux choses contenuës soubz iceux : car on trouvera les unes meilleures que les autres au genre des bonnes : et au genre des mauvaises, les unes pires que les autres. Mais les dix genres introduits par Aristote sont synonymes et conviennent egalemt de nom et d'essence aux choses comprises soubz eux. Par exemple l'homme n'est pas plus substance qu'un grain de millet, ny un grain de sable moins qu'une montaigne : et la vertu n'est pas plus qualité que le vice : ny l'espesseur moins quantité que la longueur, et ainsi des autres.

Pour le regard du sujet et argument de ce livre, c'est *l'Estant*, c'est à dire *toutes choses* : non toutefois entant qu'elles sont : car (comme nous avons dit ailleurs) le Metaphysicien les traite entant qu'elles sont simplement : mais le Logicien les traite seulement entant qu'elles sont rangées soubz certains genres et especes, et par consequent sont sujets ou attribués : car les superieures sont attribuées aux inferieures.

Or d'autant que pour bien distinguer les choses et les bien raporter chascune à sa Categorie ou Predicament, il importe de cognoistre si leurs noms sont Homonymes, Synonymes, ou Paronymes : suivant la methode d'Aristote mesme, avant qu'entrer aux Categories nous interpreterons ces trois mots-là : et jetterons quelques petites divisions, avec quelques regles fondamentales concernant l'intelligence des Categories.

chapitre 2

*des Homonymes, Synonymes,  
et Paronymes.*

Les Homonymes que les Latins appellent *Equivoques*, ont tant seulement le nom commun, et la definition de leur essence, suivant ce nom-là, diverse et differente : comme *Animal, Homme, et un animal peinct*. Car à tous ces trois convient également le nom *d'Animal*, mais non pas sa definition, qui est *d'estre corps animé sensible* : et ne peut convenir à l'animal peinct. Or est-il dit que l'essence des Homonymes est diverse *suyvant ce nom-là*, qui leur est commun : car suyvant un autre ils peuvent avoir une mesme essence : comme Caton le Censeur, et Caton d'Utique ont ce nom de *Caton* commun, et suyvant iceluy diverse essence : car autre est celui-ci, autre celui-là : mais suyvant le nom *d'Homme* ils ont mesme definition et essence.

*Homonymes ou  
Equivoques.*

Les Synonymes (que les Latins appellent *Univoques*), ont le nom et definition de leur essence également commune comme *Animal, Homme, Beuf* : d'autant qu'à tous trois convient également le nom *d'Animal*, et son essence, veu qu'ils sont tous trois corps animez sensibles.

*Synonymes ou  
Univoques.*

Les Paronymes (que les Latins appellent *Conjugués*, ou *Denominatifs*) sont derivés d'un d'entre eux, et reçoivent d'iceluy leur denomination avec diverse terminaison. Par exemple, de *Vaillance* vient *Vaillant*, et l'un est terminé en *ance* et l'autre en

*ant.* Pareillement de *Justice* vient *Juste*, et l'un est terminé en *tice* l'autre en *te*. Voilà quant à la définition : venons à la division.

Des Homonymes les uns sont homonymans, les autres Homonymés. L'homonyme homonymant est le mot ou le nom commun également à plusieurs choses : comme *Chien* : car il convient non seulement à un animal terrestre et domestique, mais aussi à un poisson, et à un astre. Les Homonymes Homonymés sont ces mesmes choses signifiées par l'homonyme homonymant : comme sont cet animal terrestre, et le marin, et l'astre, à tous lesquels convient le mot homonyme *Chien*.

Le mesme faut-il dire du Synonyme. Car le Synonyme Synonymant est ce qui convient de nom et d'essence à plusieurs autres : et les Synonymes Synonymés sont les choses signifiées par ce Synonyme Synonymant. Par exemple, *Vouloir*, c'est un Synonyme Synonymant : et *Souhaiter*, *Convoiter*, *Desirer*, *Vouloir*, sont Synonymes Synonymés. Car *Vouloir*, convient à tous ces quatre, et tous quatre ne signifient que *Vouloir*. C'est icy un exemple de Grammairien : mais celui d'Aristote y viendra tout aussi bien. *Animal*, est un Synonyme Synonymant, qui contribue son nom et sa définition essentielle à l'Homme, au Beuf, à l'oyseau etc. Et *l'Homme*, *le Beuf*, *l'Oyseau etc.* sont Synonymes Synonymés, auxquels et le nom, et la définition essentielle d'animal convient.

Les Paronymes ne reçoivent pas proprement une pareille division : si ce n'est que nous apellions *Paronymans* ceux desquels les autres prennent leur denomination : et *Paronymés*, ceux qui la reçoivent comme si nous disions que *Modestie* est un *Paronyme Paronymant*, duquel *modeste et modestement*, reçoivent leur derivation et denomination.

Or est-il aisé à veoir qu'aux définitions susdites nous avons parlé des Homonymes Homonymés, et Synonymes Synonymés, non des Homonymans ny Synonymans, puisque nous avons définis au nombre pluriel, et parlant de plusieurs. Pour les

Paronymes Paronymans et Paronymés, leur definition leur convient conjointement.

Les interpretes d'Aristote Grecs et Latins, (mais un peu diversement) mettent en avant à ce propos une autre particuliere division des homonymes : avec quelques subdivisions : lesquelles je reduiray toutes ensemble à la division qui s'ensuit. Des homonymes les uns sont d'aventure, et de cas fortuit comme si ce jourd'huy plusieurs enfans ont esté baptizés en divers lieux et appellés du mesme nom de, *Pierre*, ce nom leur conviendra à tous egalement, mais c'est d'aventure. Les autres sont Homonymes à dessein, comme sont les noms imposés à dessein : et sont de trois façons. La premiere eu egard à ce dont ils ont pris leur origine, comme quand nous appellons *Heracrides* tous les descendans de la race d'Hercules. La seconde eu egard à la principale chose à laquelle une autre convient proprement, et puis improprement à d'autres. Ainsi de dire l'animal ou l'homme *sain*, quand il se porte bien, c'est parler proprement : mais encore eu egard à eux mesmes, nous disons que certaines viandes sont *saines*, l'air, l'exercice, le repos *sain*, et plusieurs autres choses, *saines*. La troisieme par Analogie, c'est à dire, par proportion, raport ou ressemblance. Ainsi appellons nous *Caesar*, non seulement Caesar mesme, mais aussi son effigie et statuë, et les hommes qui luy ressemblent en courage et en vaillance. De mesme nous appellons *Catons* les hommes prudens, ronds, et severes comme Caton. Or la difference de ces homonymes d'aventure, et de ceux qui sont à dessein, est notoire, en ce que de ceux-ci l'un signifie le plus souvent une chose ou premierement et principalement, ou plus proprement que les autres : et ceux-là signifient egalement les choses ausquelles ils conviennent, comme il appert des exemples ci-dessus proposés. Mais il faut bien se donner garde de prendre pour homonymes tous les mots qui semblent estre à la prononciation, s'ils different d'une seule lettre. Par exemple *Pois*, et

*Autre division  
des  
Homonymes.*

*Homonymes à  
dessein.*

*Difference de  
ces deux sortes  
d'Homonymes.*

*Poix, et Poids*, ne sont point homonymes : non plus que *Pous*, et *Poux*.

Sur ce sujet il faut encore retenir trois reigles.

La premiere, que les Homonymes comme tels, et n'estant point distingués en leur propre signification ne sont en aucun predicament, comme quand on dit simplement *Chien*. Car si on ne distingue lequel on entend, ou le terrestre, ou le marin, ou l'astre ainsi appellé, il est impossible de le renger sous certain genre et reduire à certaine espece.

La seconde que tous Synonymes, tant synonymans que Synonimés sont en mesme predicament : comme *animal, homme, beuf*, en la Substance : *timidité et crainte*, en la Qualité : *profondeur et espesseur*, en la Quantité : *souhaiter et désirer*, en la Catégorie *Patir*.

La troisieme que les Paronymes sont toujours en divers predicamens : comme *Juste* en la Substance, *Justice* en la Qualité : *Espés* en la Substance, *Espesseur* en la Quantité.

Il y a une figure que les Grammairiens et Rhetoriciens appellent en Grec *Paronomasia*, et en Latin, *allusion* par laquelle ils assortissent et raportent des mots ayans mesme consonance pour embellir leur discours, comme qui diroit ainsi *Cête longueur m'est une largeur : Le diable veut imiter et limiter la puissance de Dieu : J'ai traversé et renversé les desseings de mes ennemis*. Mais elle est differente de la *paronymie* : d'autant que les paronymes doivent toujours avoir une mesme derivation, differente neantmoins en terminaison : et les mots assortis par la paronomasie ont le plus souvent leur etymologie ou derivation diverse, et peuvent avoir leur allusion et consonance sur d'autres syllabes que la derniere.

chapitre 3

*division des choses, entant  
qu'elles sont Sujets et  
Attribués, ou peuvent estre ou  
n'estre pas sans subject.*

Toutes les choses qui sont en la nature, sont Substances ou Accidens. La Substance est universelle ou singuliere, et l'Accident aussi universel ou singulier : dont resulte une generale division de toutes choses en quatre manieres.

Premierement donc certaines choses se disent de quelque sujet, et sont en quelque sujet : à sçavoir les accidens universels, qui se disent de leurs inferieurs, et sont toujours en quelque substance universel sujet de tous accidens. Car, *se dire de quelque sujet*, signifie icy estre attribué à son inferieur, comme le genre à l'espece, et l'espece aux individus. Et *estre en quelque sujet*, s'entend à la maniere des accidens, qui ne font point partie de leur sujet, ni de son essence : toutefois ne peuvent estre qu'en iceluy, qui n'est autre que la substance. Ainsi donc *Vertu* se dit de la Prudence, Justice, Vaillance, et Temperance : et est en l'homme comme en son sujet. De mesme la couleur se dit *du blanc, du rouge, du jaune, etc.* et toujours est au corps comme en son sujet, sans se trouver ailleurs.

En second lieu il y a des choses qui ne se disent d'aucun sujet, et ne sont en aucun sujet, à sçavoir les substances singulieres, comme *Alexandre*,

## de la Logique

---

*Bucephale, Rome, Garonne, etc.* Car telles substances n'ayant rien sous elles, dont elles se puissent dire, ne se disent d'aucun sujet : et estant par soy-mesme ne sont en aucun sujet.

En troisieme lieu d'autres choses se disent bien de quelque sujet, mais ne sont en aucun sujet, à sçavoir les substances universelles, comme *Animal, Homme, Arbre, Fleur, etc.* Car elles se disent de leurs inferieurs, et comme substances ne sont en aucun sujet, ains subsistent par soy-mesme.

Pour le quatrieme et dernier il y a aussi des choses qui ne se disent d'aucun sujet, et sont toujours en quelque sujet, à sçavoir les accidens singuliers, comme la blancheur de ce papier, ou la noirceur d'un corbeau. Car estant individuë, elle ne se peut dire d'aucun inferieur : et estant accident, de necessité est en quelque sujet.

chapitre 4

**regles touchant l'attribution  
essentielle.**

Regle I. Quand l'un se dit d'un autre, comme de son sujet et inferieur, ce qui se dit de l'attribué, se dit aussi du sujet : comme, parce que *l'homme* se dit de *Jean, Pierre, Alexandre, etc.* et *animal*, se dit de *l'homme : animal* sera aussi dit de *Jehan, Pierre, Alexandre, etc.* Et parce que *Vertu* se dit de *Justice, Vaillance, etc.* et *habitude* se dit de *Vertu : habitude* se dira aussi de *Justice, Vaillance, etc.* Mais il faut entendre cete regle des attribués essentiels, et qui sont en l'ordre du predicament, non des accidentaires, et qui sont hors le predicament : autrement s'en tireroient des consequences absurdes, comme celle-ci :

*Distinction.*

*L'homme est espece  
Pierre est homme,  
Pierre est donc espece.*

Et cet autre :

*Vertu n'a que deux syllabes,  
Justice est vertu,  
Justice n'a donc que deux syllabes.*

Regle II. Les differences des genres qui ne sont point subalternes l'un à l'autre, produisent aussi des especes differentes : comme les differences *d'animal, et de science* : car celles *d'animal* sont *Raisnable, et Irraisnable*, l'une desquelles produit *l'homme*, l'autre *la brute* : et celles de *science*

chap.3.  
Qui sont les  
genres  
subalternes.

(je prens ici le nom de Science avec le Philosophe largement pour Discipline) sont *Theoretique et Practique*, les especes desquelles nous avons déclaré au livre I. et sont bien differentes de celles *d'animal*. Or j'appelle genres subalternes ou bien ceux desquels l'un est compris soubz l'autre, comme *animal et beste*, car *beste* est compris soubz *animal* : ou bien ceux qui sont compris ensemble soubz un troisieme genre, comme *animal et plante*, qui sont genres subalternes à *corps-animé* ou *vivant*, et tous deux compris soubz iceluy.

*Regle III.* Ainsi que nous avons monstré que les differences des genres non subalternes sont toutes diverses, et produisent de diverses especes : pareillement faut-il dire, que les differences des genres subalternes peuvent estre mesmes, et par consequent produire de mesmes especes. Par exemple ces differences d'*animal*, *Corps-animé*, *sensible*, *vivant*, *mortel*, conviennent aussi à la *beste*, qui est genre subalterne *d'animal*.

chapitre 5

***division des choses simples en  
dix predicamens ou categories.***

De toutes choses les unes sont conceuës et prononcées seules et simples, comme *un homme, une pierre, une vertu, courir, couper, estre coupé, etc.* Les autres composées et jointes ensemble, comme *l'homme est animal : la pierre est dure : la vertu est loüable, etc.* Les choses simples sont rangées és Categories, non les composées et conjointes.

Or les choses simples signifient ou Substance, ou Quantité, ou Qualité, ou Relation, ou En-lieu, ou En-temps, ou Êstre situé et colloqué, ou Avoir, ou Agir, ou Patir. Et pour le declarer grossierement par exemple, Substance est comme *ange, homme, arbre, metal, etc.* Quantité, comme *longueur, largeur, temps, etc.* Qualité comme *doctrine, couleur, vertu, etc.* Relation, comme *double et simple, grand et petit, etc.* En-lieu comme *à l'église, au palais, etc.* En-temps, comme *hier, demain, l'année passée, etc.* Êstre situé, comme *estre droit, estre courbé, estre assis, etc.* Avoir, comme *estre vestu, estre arme, etc.* Agir, comme *couper, eschauffer, etc.* Patir, comme *estre coupé, estre eschaufé, etc.* Il n'y a chose en toute la nature qui ne se puisse commodement rapporter à quelqu'un de ses dix souverains genres, que nous appellons Predicamens, ou Categories. Le premier desquels contient toutes les choses qui sont et maintiennent leur estre de soy-mesme, c'est à dire

en un mot, toutes les substances : les autres neuf, tous les accidens, qui ne peuvent estre qu'en la substance.

Il ne faut pas pourtant estimer qu'Accident soit un genre souverain, comme Substance, et qu'il contienne sous soy les neuf derniers predicamens comme especes. Car accident (quoy qu'il soit genre) est homonyme, et ne pouvant estre divisé par deux differences contraires, comme les vrais predicamens, ne peut aussi tenir aucun rang parmi eux (ainsi qu'enseigne le Philosophe\*) non plus que les Transcendans comme *Chose, Estant, Un, Bon, Vray* : qui sont apellés *Transcendans*, comme qui droit en François *oultre-montans*, parce qu'ils montent oultre et par dessus tous les predicamens et genres supremes, et s'accomodent à tous iceux, mais c'est toujours en tant qu'homonymes ou equivoques, qui ne se peuvent proprement regler à un certain ordre, comme font les susdits souverains dix genres.

lib. 3.  
Metaphysic.

Or quand nous divisons tout ce qui est en la nature en ces dix rangs ou ordres des choses, que nous apellons ordinairement predicamens, Categories, genres souverains, supremes, ou generalissimes : il faut bien prendre garde de n'y mesler point les choses imparfaites ou nulles, comme celles qui s'ensuivent.

Premierement les *Syncategoremes* c'est à dire des mots qui ne signifient rien d'eux mesmes mais jointcs aux autres estendent ou restreignent leur signification, comme sont *Tout, Quiconque, Aucun, Nul*.

Après il en faut retrencher les choses incompletes, c'est à dire, les parties des choses entant que parties, parce qu'elles sont imparfaites, comme un bras, ou autre membre retranché d'un corps : et les differences essentielles, qui ne sont que parties de l'essence des choses : dont nous avons amplement traicté ailleurs.

li. 2. ch. de la  
difference sur la  
fin.

En troisieme lieu il en faut excepter les negations des choses, comme *non animal, non*

*homme, non arbre* : qui est une façon de parler peu usitée en François.

Pour le quatriesme, les privations des choses, comme *Mort, Embracement, Ruine, Aveuglement*, qui ne signifient point l'estre des choses, mais le non estre et privation d'icelles.

Pour le cinquiesme, les choses feintes et fabuleuses, comme *Chimere, Hydre, Toison d'Or, etc.*

Pour le sixiesme et dernier, les homonymes entant qu'homonymes, et avant qu'ils soient proposés en leurs propres significations ne peuvent estre couchés en aucun predicament, comme nous avons dit cy-dessus.

Il me semble aussi que le souverain et immortel Createur de toutes choses, ne doit point estre meslé parmy ses creatures, ny estre rangé sous aucun genre, veu qu'il est avant tous les genres. Ce que mesme nous pouvons prouver par raison philosophique. Car toutes les choses comprises és predicamens (comme dit le Philosophe) sont parties actuellement et partie par puissance, voulant dire que tantost elles sont ainsi, tantost non : estant sujettes à changement par quelque imperfection de la matiere. Or Dieu estant tres-pur et tres-simple sans aucune alteration, mouvement ny accident, est certainement Substance, mais non pas à la façon des autres. Que si les escritures luy attribuent quelquefois des accidens voire des passions, comme la force, le courroux, la fureur, c'est pour s'accommoder à la rudesse de nostre grossier entendement. Joint aussi que Dieu estant indefini, incomprehensible et ineffable, il ne peut estre borné et contenu dans les termes et limites des choses finies déterminées et bornées : ainsi que je monstrey plus amplement en ma Metaphysique.

Quant aux Anges, Esprits, et Intelligences, il est certain qu'ils sont substances, ainsi que dit mesme le Philosophe. Et quoy qu'il soit controversé s'ils sont aucunement corporels (car à la verité aucune

*En ce li. ch.2.  
sur la fin.*

*cap. ult. lib.8.  
et 9. lib.9.  
Metaph.*

*Pourquoy on  
peint les  
Anges avec des  
ailes.*

*au liv.I. ch.10.*

fois ils se representent en diverses especes de corps) si est-ce que naturellement ils sont substances incorporelles : tellement qu'il y a de la repugnance entre *Esprit*, et *Corporel*. Encore adjousteray-je qu'on les peint avec des ailes, pour monstrier leur promptitude et vistesse en leurs actions pour obeir à Dieu : lequel à cete cause nous prions ordinairement que sa volonte soit faite en la terre comme au ciel. Mais cete question sçavoir si les Esprits sont corporels ou incorporels sera plus à propos traite en ma Physique.

Maintenant discouons par ordre sur ces dix Categories, commençant par la Substance comme le fondement de toutes autres choses.

chapitre 6

*de la Substance*

Toute parfaite definition est composée du genre, et difference tres-propre de la chose qu'on veut definir. Mais d'autant que les genres generalissimes n'ont point d'autre genre sur eux, il ne peuvent estre definis ains seulement expliqués par quelque rude et grossiere description, bastie de propriétés ramassées et jointes ensemble. La substance donc est ce qui subsiste et a son estre par soy-mesme : des propriétés de laquelle nous discourrons apres l'avoir divisé en Premiere et Seconde. Les premieres substances ne sont autre chose qu'individus et substances singulieres : appellées *premierement, proprement, et principalement substances* : parce qu'elle sont comme le fondement de toutes choses, lesquelles sont en elles, ou se disent d'elles : car tous les accidens sont és premieres substances, et les secondes substances se disent d'elles. J'appelle secondes substances les universelles substances, comme sont les genres et especes. Par exemple, *Socrates, Rome, ce livre, ce cofre* !bont premieres substances : et *homme, ville, livre, cofre*, sont secondes substances.

*Premiere substance.*

*Secondes substances.*

La premiere propriété de la substance, c'est, qu'elle n'est point en aucun sujet, car cela convient aux seuls accidens, comme il a esté desja dit souvent.

*Propriete 1.*

La seconde, que les substances se disent synonymement, c'est à dire de nom et essentiellement

*Propriete 2.*

des choses auxquelles elles sont attribuées. Par exemple, *animal*, qui se dit *de l'homme et de la brute*, ne leur communique pas seulement ce nom *d'animal*, mais aussi son essence, qui est, *d'estre corps animé sensible*. Or ces deux propriétés conviennent aussi aux différences des secondes substances : qui sont celles que nous avons escrit à costé des genres au livre 2. Chap. de l'Espece, en la table de la Catégorie de substance, comme *Corporelle, Incorporelle*, à costé de *Substance : Animé, Inanimé*, à costé de *Corps : Sensible, Insensible*, à costé de *Vivant : Raisonnable, Irraisonnable*, à costé de *animal*. Car telles différences ne sont point en aucun sujet, non plus que les Substances : et ne conferent pas seulement leur nom aux choses dont elles se disent, mais aussi leur essence : et ne sont point substances, comme nous l'avons prouvé ailleurs.

*Propriete 3.*

La troisieme propriété est que toute substance semble estre singuliere. Ce qui est certain pour le regard des premieres substances : mais les secondes signifient toujours choses universelles, quoyqu'à les prononcer au nombre singulier : elles semblent aussi signifier : singularité. Comme quand on dit, *l'homme, l'arbre, le fleuve* : il semble qu'on parle seulement d'un : combien que ces mots signifient vraiment une nature commune à plusieurs choses.

*Propriete 4.*

La quatrieme propriété est que les substances ne sont point contraires les unes aux autres, combien qu'à raison de leurs qualités elles semblent l'estre. Par exemple, l'eau et le feu ne sont point contraires, ains seulement leurs qualités, parce que l'eau est froide et humide, et le feu chaud et sec : à cause desquelles ils se destruisent et corrompent l'un l'autre. De mesme est-il du sage, et du fol : du sçavant et de l'ignorant : du vertueux, et du vicieux, et ainsi des autres.

*Propriete 5.*

La cinquieme propriété est, qu'une substance n'est pas plus substance que l'autre. Ainsi pouvons nous dire qu'un elefant n'est pas plus substance qu'une mouche, ni une fourmis moins

qu'un homme ou une montagne. Combien qu'en tant que les unes substances sont plus bas en l'ordre du predicament que les autres, elles soient appellés *plus substance*, parce qu'elles reçoivent plus d'attributions. Comme *l'Homme* en la droite ligne de la Categorie de substance reçoit l'attribution *d'animal, de corps-animé ou vivant, de Corps, de Substance : Animal*, reçoit seulement ces trois dernieres : *Vivant*, les deux : *Corps*, une : et de cete façon : (improprement toutefois) les choses les plus basses en l'ordre de la Categorie, recevant plus d'attributions que les plus hautes, sont dites estre *plus substances* l'individu plus que l'espece, et l'espece plus que le genre. Or ces deux propriétés IV. et V. conviennent à la Quantité, aussi bien qu'à la substance, ainsi que nous dirons au chap. suivant.

La sixiesme et dernière propriété est tres-propre à la substance, parce qu'elle ne convient à autre chose qu'à icelle seule : qui est, que la substance demeurant une mesme en soy, neantmoins par certain changement et alteration ou mouvement qui se fait en elle, peut recevoir alternativement des accidens contraires. Ainsi un homme peut estre tantost froid, tantost chaud : tantost sain, tantost malade, demeurant neantmoins le mesme quant à la substance, et à son estre. Ce qui ne peut eschoir aux accidens sans qu'ils se destruisent. A ce propos le Philosophe mesme rapporte une difficulté disant que l'opinion, et l'oraison ou propos semblent aussi recevoir des contraires alternativement : et partant la susdite propriété n'est pas tres-propre à la substance, puis qu'elle convient à d'autres. Mais la difference est tres-grande. Car la substance les reçoit avec quelque changement en soy-mesme et l'opinion et oraison ou propos, par le changement de leur sujet. Comme si j'ai opinion ou dy que Platon est assis, ceste opinion, oraison ou propos peut estre tantost vraye, tantost faulse : vraye, tandis qu'il sera assis : faulse, quand il ne le sera plus : de sorte que l'opinion ou propos ne change point, mais bien le sujet, qui est Platon.

*Propriete 6.*

*Objection.*

de la Logique

---

Soit assez dit de la substance. Venons maintenant à la Quantité avant toute autre, parce qu'elle a plus d'affinité et propriétés communes avec la substance.

chapitre 7

*de la Quantité*

La Quantité est celle de laquelle nous recevons *Quanté* denomination : c'est à dire, qui nous fait attribuer un nom selon cete Quantité qui est en nous. Ainsi *de la longueur*, on nous appelle *longs* : *de l'age*, *ages* : *de la hauteur*, *hauts*, etc. La quantité reçoit double division. La premiere qu'elle est Continuë ou Conjointe, et Discontinue ou Disjointe. La quantité continuë et conjointe est celle dont toutes les parties sont continües et unies ensemble. Et en y a cinq especes : *la Ligne*, *la Surface*, *le Corps*, *le Lieu*, et *le Temps*.

*Quantité  
continue.*

La ligne (dit Euclide) est une longueur sans largeur, ni espaisseur ou profondeur. Les parties de la ligne sont conjointes par le moien du Poinct, qui n'est autre chose (suivant le mesme Euclide) qu'une marque sans nulle partie. Car il le faut considerer et concevoir encore plus petit que la marque qui se pourroit faire avec la pointe de la plus deliée eguille qui soit, quoy qu'il ne se puisse peindre qu'avec quelque quantité. Tellement donc que la ligne n'estant qu'une production et prolongement du Poinct, est sans aucunes parties et dimensions, excepté la seule longueur. Et quoy qu'elle ne puisse estre peinte sans quelque largeur : si est-ce qu'il l'a faut ici comprendre avec la seule longueur sans largeur ni espaisseur, à la façon des Mathematiciens, qui ont cet axiome, que de tout poinct à un autre poinct, se

*La Ligne.*

peut tirer une ligne : mais c'est par consideration et imagination, qui ne repugne pourtant aucunement la nature. Car ils ont accoustumé de considerer les lignes, les figures, et les dimensions de toutes choses, comme abstractes et separées de toute matiere. Par exemple, considerer la distance du pole Arctique à l'Antarctique, du ciel à la terre, ou (pour parler plus familièrement) la longueur du chemin qu'il y a de Paris à Rome, ce n'est autre chose que comprendre une ligne, telle que nous la proposons, les deux bouts et bornes de laquelle sont deux poincts sans aucune dimension, ni quantité, ni partie : et sans qu'entre-deux on considere aucune largeur ni espaisseur.

*Surface.*

*lib.1. Element.*

La Surface est une longueur et largeur sans aucune espaisseur, selon Euclide. Et ne se peut mieux comparer qu'à l'ombre d'une maison, ou de quelque autre corps : et ne sera pas mal-aisé de comprendre que c'est surface à celui qui a entendu qu'est-ce que ligne : car il faut seulement avec pareille consideration adjoûter la largeur à la longueur : veu mesme que la ligne est continuation de la surface, en ce qu'après avoir compris la longueur par une ligne, il faut imaginer et comprendre la largeur semblablement par une autre ligne. Ainsi quand nous disons un *arpent*, nous considerons cete longueur et largeur comme abstracte de la terre, et sans avoir aucunement egard à l'espaisseur hauteur ou profondeur. De mesme quand les Jurisconsultes disent que la *voye*, ou *grand chemin* doit avoir huit pieds de large en droicte ligne, et au repli seize, c'est considerer une vraye surface.

Et communement quand nous desseignons de bastir une sale de certaine longueur et largeur, ou qu'estant bastie nous la mesurons et compassons, ces deux quantités-là *longueur et largeur* s'entendent nüement sans considerer grosseur espaisseur ou profondeur aucune.

Le corps ne se prend pas ici comme en la categorie precedente pour une substance corporelle

et materielle : mais pour les trois dimensions corporelles\* abstractes toutefois et séparées par une considération et intelligence Mathématique. Et quoy qu'elle ne doive sembler fascheuse à ceux qui ont desja bien conceu que c'est que Point, Ligne, et Surface : si est-ce que je l'esclairciray encore par un exemple. Celuy qui veut bastir une maison ou une tour, qui fait faire quelque meuble de bois ou d'autre matiere, avant qu'on y mette la main, ne sçait-il pas bien et conçoit de quelle longueur, hauteur ou profondeur, et largeur, et grosseur ou espaisseur il veut qu'il soit ? Or ces trois dimensions ainsi conceuës hors la matiere sont le corps Mathématique. Et tout ainsi que la surface est continuée par la ligne, le corps est continué par la surface.

*Longueur,  
Largeur et  
espaisseur.*

Pour le regard du lieu nous en parlerons un peu plus bas en ce mesme chapitre.

Quant au temps il semble de premier abord ne devoir estre meslé parmi les quantités conjointes : attendu que tant s'en faut qu'il ait ses parties conjointes, que mesme il semble n'en avoir point du tout. Car le passé n'est plus : le futur est encore à venir : et le present coule et eschappe si soudain que ni la conception humaine, qui d'un vol isnel penetre le plus haut des cieux, ni la parole, qui vole aussi (comme dit Homere) ne la peut atteindre. Toutefois il est certain que nous concevons un certain moment que nous appellont *l'instant* ou *present*, ainsi qu'un point (dit le Philosophe) lequel conjoint les autres parties du temps, à sçavoir le passé et le futur : et par ainsi le temps n'est pas sans liaison et conjunction des parties, comme il a ailleurs escrit plus amplement en sa Physique, et moy aussi à son imitation en la mienne. Mais pourtant je n'arresteray pas d'en discourir icy sommairement, sçachant bien qu'il n'y a rien plus commun en la bouche des hommes, ni moins entendu que le temps.

*Temps.*

*cap. 11. 12. et 13  
lib. 4. phys.  
livre 4.  
chap. 14. 15. 16.*

Le temps (dit le Philosophe) est la mesure du mouvement et du repos selon ce qui va devant et apres. Ce qu'il rapporte au premier Mobile, qui est

*cap. 12. lib. 4.  
Phys.*

le plus haut des cieux, et fait rouler et tourner d'un mouvement rapide et violent toutes les autres Spheres celestes en 24 heures : ainsi qu'on void en une monstre ou horologe qu'une seule rouë fait tourner toutes les autres. Or le Soleil roulant avec les autres corps celestes esclaire par mesme moyen toute la terre en 24 heures. Encore departons-nous ces heures en quarts, et en minutes et momens et puis de plusieurs heures nous conposons le jour civil y comprenant la nuit : car quand il est nuit en nostre hemisphere, il est jour en l'autre face de la terre, et au contraire selon la presence ou absence du Soleil : et apres des jours nous composons les sepmaines : et des sepmaines les mois : et des mois, les quatre saisons de l'année, et d'icelles, l'an : et des ans, l'age, le siecle. Or toutes ces choses, *Moment, Minute, Heure, Jour, Sepmaine, Mois, Saison, Printemps, Esté, Automne, Hyver, Semestre, An, Olympiade\**, *Age, Siecle, etc.* et nous appellons *Temps* : par lequel nous mesurons le cours et la durée des choses mortelles et corruptibles selon ce qui va devant et apres, c'est à dire, selon la distinction des parties precedentes et subsequentes du mouvement. Mais les choses eternelles et immortelles, comme Dieu et les Anges, ne sont point sujettes au temps et ne se peuvent dire estre en temps, avec le temps, ou avoir certain age : autrement elles changeroient, vieilliroient et se corromproient, ainsi que le Philosophe mesme a cognu et remarqué\*. Tellement qu'avant la creation du monde il n'y avoit point de temps : car le temps a commencé avec les mouvements celestes. Surquoy saint Augustin\* a fait de tres-belles et saintes meditations : et nostre Poëte l'a aussi tres-bien touché au commencement de la sepmaine, quand il dit que Dieu crea le monde.

*maniere de  
compter des  
Grecs contenant  
cinq ans.*

*Quelles choses  
sont sujettes  
au temps.*

*Aux lieux  
preallegués.*

*li.II. Confess.*

*Non en temps, avant temps, ains mesme  
avec le temps,*

*J'enten un temps confus : car les courses des  
ans,*

*• Des siecles, des saisons, des mois, et des  
journées,*

*Par le bal mesuré des astres sont bornées.*

Les quantités conjointes estant ainsi entendues, il sera bien aisé à définir les disjointes ou discontinues celles dont les parties ne sont point unies ensemble. Or elles ne sont que deux seulement, *le Nombre et l'Oraison*. Le Nombre se prend en deux manieres, ou pour nombre nombrant, comme, deux, dix, cent, mille etc. ou pour nombre nombré, c'est à dire, pour les choses nombrées, comme deux hommes, vingt chevaux, cent aigneaux, mille grains. Mais il est aisé à entendre qu'en ce lieu nous parlons du nombre nombrant seulement, lequel est composé de plusieurs unités Et faut remarquer que l'unité n'est point nombre, mais seulement commencement et partie du nombre. Or puis que les unités, du ramas et assemblage desquelles le nombre resulte, ne sont point liées et conjointes ensemble, non plus que les choses nombrées, ains seulement aprochées les unes des autres : il s'ensuit tres-bien que le nombre n'est point une quantité conjointe et continuë.

*Les quantités disjointes.*

*Nombre.  
Nombre nombrant.*

Quant au mot *d'Oraison* il le faut ici prendre ou comme ci-apres au livre 4. chap.5 pour un petit propos resultant de la conjonction du Nom et Verbe, comme *Dieu est bon, Caesar est vainqueur* ou mesme pour un ample discours et harangue composée et bastie de plusieurs telles petites oraisons. Et apres avoir ainsi pris la signification de ce mot *Oraison* il en faut concevoir l'estre en trois sortes. La premiere en tant qu'elle est seulement conceuë avant qu'estre prononcée. La seconde en tant que prononcée elle frape l'ouïe : et en ces deux significations elle est passible qualité, non pas quantité : car elle affecte l'ame de celuy qui conçoit, ou l'ouïe de celuy qui reçoit, estant prononcée. La troisieme en tant qu'elle est proferée avec intervalle de syllabes, sans considerer qu'elle affecte l'ame, ou frappe l'ouïe de personne : et en cete sorte elle est Quantité. Car tout ainsi que les syllabes son distinguées entr'elles, aussi sont les intervalles d'icelles en la prolation.

La seconde division des Quantités est que

quatre d'icelles, à sçavoir *la Ligne, la Surface, le Corps, et le Lieu*, reçoivent certaine situation ou assiete : et les trois autres, qui sont *le Temps, le Nombre, et l'Oraison propos ou discours*, n'en reçoivent point. Or recevoir certaine situation ou assiete, c'est estre en telle sorte en son sujet qu'on y puisse remarquer la disposition des parties, les distinguer et monstrier que l'une est deçà, l'autre delà : l'une à main droicte, l'autre à gauche : l'une haut, l'autre bas : l'une vers le levant, l'autre vers le couchant, etc. Ce qui ne peut estre qu'en ces quatre premieres quantités : d'autant que pour recevoir cete disposition et assiete il faut que les parties de la quantité soient continuës, liées, serrées, et unies ensemble, et que d'ailleurs elles ne soient point labiles, fluides et eschappantes. C'est pourquoy ces conditions defaillant és autres trois quantités, elles ne peuvent recevoir icelle disposition ou assiete. Car premierement le temps eschappe et s'escoule d'un flux si prompt et soudain, qu'il ne peut estre ny apperceu ny conceu. Pour le regard du Nombre et de l'Oraison propos ou discours, leurs parties estant disjointes et desunies, on n'y sçauroit trouver ni remarquer cete disposition et assiete de leurs parties. Joint que d'ailleurs l'Oraison n'a point d'arrest, ains est labile et s'escoule avec la voix de celui qui parle.

Voilà quant à la division des sept especes de Quantité, lesquelles seules sont vrayement, et proprement quantités. Maintenant il faut discourir sur les propriétés, qui sont trois.

La premiere, que les quantités ne sont point contraires l'une à l'autre : comme la ligne n'est point contraire à la surface, ny le nombre à l'oraison, etc. Contre ceci le Philosophe mesme apporte deux arguments. Le premier, que *grand, et petit, beaucoup et peu* sont contraires, quoy qu'ils presupposent quantités. Car nous disons *grand et beaucoup*, ou à cause de l'estenduë des dimensions, ou à cause du nombre ou multitude : et *petit et peu*, ou à cause de la petitesse des dimensions, ou du petit nombre.

*Objection I.*

Toutesfois luy mesme nous enseigne a y respondre en deux sortes. L'une en niant que ce soient quantités, ains relatifs : car quelque chose est dite *grande* à la relation d'une petite, et *petit*, à la relation d'une grande : et pareillement *beaucoup* se dit au respect de peu, et *peu* au respect de *beaucoup*. L'autre que quand bien nous recorderions que ce soient quantités, il ne s'ensuit pas pourtant qu'elles soient contraires : parce que deux contraires ne se trouvent jamais en mesme temps ensemble en un mesme sujet : ce qui pourtant escherroit en ces quantités. Car une mesme chose se peut dire grande au respect d'une moindre, et petite ou moindre au respect d'une plus grande : ainsi l'homme est grand au respect d'une mouche, et petit au respect d'un elephant.

*Response 1.*

*Response 2.*

L'autre argument est tel touchant le *Lieu*. Les contraires sont ceux lesquels estant compris sous un mesme genre, sont distans tresloing l'un de l'autre. Or le lieu haut et le lieu bas sont compris sous un mesme genre, qui est *Lieu*, et sont distans tresloing l'un de l'autre. Il s'ensuit donc que le lieu haut et le lieu bas sont contraires. A cecy ne respond rien Aristote : et se taisant à donné occasion au vulgaire de ses commentateurs de parler beaucoup : qui ne respondent rien qui vaille, ne s'advisant point que le Philosophe eust aussi bien respondu à cet argument qu'à l'autre, s'il eust esté besoing : et qu'il a proposé cete difficulté pour convaincre ceux qui mettoient le *Lieu* au nombre des quantités, quoy que luy mesme l'y ait mis en ces Categories. Car c'est sa coustume de se servir des termes et des opinions des autres, encore qu'il ne les aprouve pas : et puis leur laisser un croc en jambe, et une difficulté irresoluë pour monstres leur erreur : comme au chap. des Relatifs, quand il met au nombre d'iceux *Science*, *Assiete*, et quelques autres, qui ne sont point pourtant relatifs selon la doctrine. Et aux livres de la Demonstration, il se sert tousjours de l'exemple de l'extinction du feu en la nuëe, que les anciens Philosophes estimoient estre la cause du tonnerre,

*Objection 2.*

*Ruse  
d'Aristote.*

*La cause du  
tonnerre.*

*Discretion  
d'Aristote.*

*lib.13. cap.17.*

*lib.4. cap.2 et  
3.*

*Lieu et sa  
consideration.*

*Le plus haut des  
cieux.*

*en liv.14. ch.4.  
propriété.2.*

combien qu'en ses livres des meteores il la reprouve, et en baille une autre meilleure ; à sçavoir l'esclat et le bruit qui se fait en la nuée, lors que l'exhalaison chaude et seiche est si pressée qu'elle s'allume, et s'allumant perce et creve la nuée avec tel esclat et tintemare que nous oyons. Aussi à la verité Aristote ne pouvoit pas tout à coup retrancher ny ouvertement impugner toutes les fautes des anciens Philosophes, pour faire recevoir sa doctrine comme nouvelle : ains en usoit plus discrettement, cautelement toutefois et subtilement, mettant en avant leurs opinions, et puis tirant d'icelles les absurdités qui s'ensuyvent. Et afin que je ne semble desplacer le *Lieu* d'entre les susdites especes de quantité, outre l'autorité du prince des Philosophes Arabes, Averroys, et d'Albert le Grand, et autres qui les ont suyvis, j'ay celle d'Aristote mesme, qui traictant amplement des quantités en sa *Metaphysique*, ne fait aucunement mention du *Lieu*. Toutefois pour cela, puisque le sujet s'en presente, nous ne lairrons pas d'en discourir succinctement, renvoyant les plus curieux à ma *Physique*.

Le lieu, selon le Philosophe, est la plus proche surface et derniere extremité du corps qui contient et environne un autre, laquelle surface ne se peut mouvoir. Par exemple le lieu du vin qui est dans le tonneau, ce n'est point la cave, ni le tonneau (si ce n'est à parler improprement avec le vulgaire) mais c'est la surface et extremité interieure du tonneau, laquelle voisine et environne prochainement de tous costés le vin, et le touchant elle est aussi touchée et tachée d'iceluy. Et n'y a corps au monde qui n'ait ainsi pour lieu la derniere, interieure et prochaine surface ou extremité d'un ou plusieurs autres corps : excepté le premier Mobile\*, au dessus duquel n'y aiant point de corps ny chose aucune, a pour lieu sa surface mesme, quoy que nostre esprit recherche quelque chose par dessus, tant il est extravagant : comme je diray en ma *Physique*.

La seconde propriété des quantités est que l'une n'est pas plus ou moins quantité que l'autre.

Ce qui se doit entendre quant à l'essence de la quantité : car quant aux dimensions l'une peut bien estre plus grande que l'autre : comme une ligne plus courte ou plus longue qu'une autre : et une sur-face plus large ou plus estroite qu'une autre. Et ces deux propriétés sont communes à la quantité avec la substance, comme il a esté dit au chapitre precedent.

Mais la troisieme et derniere est tres-propre à la quantité, c'est à dire, convient à tout icelle, à elle seule, et tousjours : à sçavoir, que d'elle les choses sont appellées egales ou inegales, pareilles ou non-pareilles : comme deux corps egalement longs, larges ou espés : ou deux nombres egalement grands, sont proprement dits *egaux, ou pareils* : et si l'un surmonte l'autre, *inegaux, et non-pareils*. Que si pour quelque autre accident on appelle les choses egales ou inegales pareilles ou non-pareilles, c'est improprement, metaphoriquement, et à la relation d'une quantité : comme quand on dit que deux hommes sont *egaux en sçavoir* : car de ce *sçavoir*, en ceste phrase ont fait comme une quantité. Ainsi Virgile\* a usé de ce mot *Pareil*, quand il dit,

*Tous-deux Arcadiens, tous deux jeunes gar-*  
*çons,*

*Et pareils à chanter, à se respondre prompts.*  
Soit assez parlé de la Quantité.

*en ses  
Bucoliques.*



chapitre 8

*de la Qualité.*

La Qualité est celle de laquelle nous recevons telle denomination ; c'est à dire, nous sommes appellés du nom de la qualité qui est en nous : comme de la vertu, vertueux : du vice, vicieux : de la blancheur, blancs : de la chaleur, chauds.

*Qu'est-ce que  
Qualité.*

Il y a quatre sortes de Qualité. La premiere est l'*habitude*, *affection* ou *disposition*. Or l'habitude est differente de l'affection ou disposition, comme un enfant d'un homme parfait. Car comme l'enfant se rend homme avec le temps, s'il croist jusques à l'âge viril : de mesme l'affection ou disposition se rend en habitude, si elle est souvent reïterée et continuée. Et partant l'habitude est fort difficile à estre ostée, si ce n'est par l'effort de quelque estrange evenement et accident : comme nous lisons de l'orateur Messala Corvinus, qui oublia mesme son nom par la violence d'une maladie. L'habitude donc s'acquiert par plusieurs precedentes actions : et l'affection ou disposition peut estre d'une seule action, laquelle estant reïterée nous conduit et dispose à l'habitude. Ainsi quand nous apellons quelqu'un *yvre*, nous signifions seulement une action, affection, ou disposition à l'yvroignerie : car cela se peut dire, encore que jamais il ne l'ait esté que cete fois : mais quand nous disons *yvroigne*, nous signifions l'habitude confirmée de celui qui a esté souvent yvre. Car les vertus et les vices sont habitudes : et

*Quatre especes  
de Qualité.*

*Plin. li. 7.  
ca. 24.*

les actions vertueuses ou vicieuses sont seulement affections ou dispositions à la vertu ou au vice. Or cete premiere espece de qualité ne convient pas seulement aux hommes, mais aussi aux bestes. Car nous voyons que les chevaux, les beufs, et les oiseaux, et les chiens, et les singes, et autres animaux dressés à certains exercices acquierent avec le temps l'habitude.

*Puissance ou  
impuissance  
naturelle.*

La seconde espece est la *naturelle faculté ou imbecillité*, ou bien (pour le dire en François) la *puissance, et force, ou impuissance et foiblesse naturelle*, à laquelle nous sommes dits aptes, propres, habiles, ou inhabiles à quelque chose : capables ou incapables de faire ou aprendre. Ainsi disons-nous que les uns sont naturellement Martiaux, nés et aptes aux armes, les autres aux lettres, aucuns incapables de tous exercices. Pareillement, que les choses dures ont une faculté naturelle de resister à la division et à la coupe, c'est à dire qu'elles ne soient aisément coupées : au contraire, que les molles sont naturellement foibles pour y resister. Ici se doit aussi raporter la vertu, ou faculté naturelle des herbes, des plantes, des drogues, des pierres, et choses semblables.

*Passibles  
qualités et  
passions.*

La troisieme espece est des *Passibles qualités et passions* : qui ont pris ce nom de ce qu'elles apportent quelque passion ou esmotion à leur sujet, c'est à dire, à quelqu'un des sens : comme les couleurs à la veüé : le son ou le bruit à l'ouïe : le chaud ou le froid à l'attouchement : la douceur ou amertume au goust : les senteurs et puanteurs à l'odorat. En suivant qu'elles sont ou permanentes, ou de peu de durée, on les apelle ou passibles qualités, ou bien passions. Car si elles sont causées de quelque perturbation de longue durée, elles sont passibles qualités : comme la couleur blesme qui vient d'un naturel imbecille, ou de quelque longue indisposition et maladie. Mais si elles sont causées d'une legere et soudaine esmotion, elles sont proprement passions : comme la pasleur qui provient d'une

soudaine frayeur, ou terreur : ou la rougeur qui provient d'une soudaine honte. Ainsi y a-il difference de dire qu'un homme rougit, et qu'il est rouge : ou qu'il paslit, et qu'il est pasle et have. Car rougir et paslir signifient une esmotion et simple passion, et estre pasle, have, rouge denotent une passible qualité, une couleur qui a desja tant gagné sur son sujet, qu'elle ne peut estre facilement ostée : tellement que la passible qualité est autant differente de la passion, que l'habitude de l'affection ou disposition.

La quatriesme espece contient *la forme et la figure*. Par la forme il ne faut pas entendre un des trois principes naturels qui donne l'estre à la chose : mais la beauté qui gist en la symmetrie, belle proportion, et elegante disposition, des membres des animaux, qui d'icelle sont appellés *beaux et bien formés*. La figure comprend toute sorte de figure : qui se disent des choses insensibles, ainsi que la forme des sensibles : comme le cercle, le triangle, le quarré : dont les choses insensibles sont appellées rondes, triangulaires, quarrées, en ovale, en esquierre ou autre figure. Je diray encore ceci en passant, que ce ne sont point les lignes qui sont figures, mais l'espace compris dans les lignes : comme en un cercle, ce n'est point la ligne courbée en rond qui est le cercle : mais c'est l'espace contenu en icelle, et ainsi des autres figures.

*Forme et figure.*

Les propriétés de la qualité sont trois.

La premiere, que les qualités sont contraires l'une à l'autre, comme la vertu au vice, le noir au blanc, le froid au chaud. Toutefois cela n'eschoit pas à toutes les qualités : car le rouge n'est pas contraire au verd, ni la forme à la forme.

*Propriété 1.*

La seconde propriété est que les qualités reçoivent plus et moins. Qui ne convient non plus à toutes : car on ne peut dire qu'une justice soit plus justice qu'un autre, ni une figure plus figure qu'un autre. Et mesme j'oseroy dire que les qualités ne sont jamais plus qualités les unes que les autres mais bien que leurs sujets sont plus participans d'icelles

*Propriété 2.*

les uns que les autres. Ainsi pouvons nous dire qu'un homme est plus vertueux ou vicieux qu'un autre, et une chose plus chaude ou plus froide, plus blanche ou plus noire qu'une autre.

*Propriétés.*

La troisieme et derniere propriété est celle qui convient à toute qualité, à icelle seule, et toujours, c'est à dire luy est tres-propre, à sçavoir que de la qualité les choses sont dites semblables ou dissemblables : comme quand deux hommes sont vertueux, ou blancs, ou tous deux vicieux, ou noirs, ils sont semblables : et si l'un l'est, l'autre non, ils sont dissemblables. Et faut remarquer à ce propos, que *l'identité* (comme disent les Latins) vient de la substance, c'est à dire que les choses sont apellées *Mesmes*, à cause de la substance, comme les hommes entr'eux, les arbres, les anges : que la *parité* ou *disparité*, *égalité*, ou *inegalité*, vient de la quantité, comme nous aurons monstré au chap. precedent : et la *semblance* ou *dissemblance*, de la qualité, ainsi que je vien de dire.

chapitre 9

*des Relatifs*

Les Relatifs sont desquels toute l'essence, force, et nature consiste en ce qu'ils se raportent l'un à l'autre : comme maistre à valet, et valet à maistre : semblable à un autre semblable : amy à un amy : double au respect du simple, et simple au respect du double, etc.

J'avertiray icy le curieux lecteur que de deux definitions des Relatifs proposées en ce lieu par le Philosophe : j'ay choisi la dernière contre la coutume de presque tous les autres : parce que je voy bien que la première n'est pas de son mouvement : ains il la raporte seulement pour la retrouver subtilement par les exemples qu'il y adjouste selon la doctrine des anciens Philosophes, quand il dit ainsi : *Les Relatifs sont lesquels, quoy qu'ils soient, sont dits estre à quelque autre, ou en quelque façon se raportent à un autre : ainsi que la disposition, la science, la situation, l'accouchement, la seance.* Comme s'il argumentoit ainsi. Si cete definition des anciens Philosophes estoit bonne, il s'ensuyvroit que la disposition, la science, la situation, l'accouchement, la seance seroient Relatifs, d'autant qu'ils se raportent en quelque façon à un autre : la disposition et science au sujet qui les reçoit : et la situation, accouchement et seance au sujet situé assis ou couché. Or une mesme chose ne peut estre de deux Categories : et

*Qu'est-ce que Relatifs.*

*Comment Aristote reprouve subtilement les fautes des anciens touchant les Relatifs.*

*Raison I.*

toutefois disposition et science sont qualités : situation, accouchement et seance sont en la Categorie de la situation : Il s'ensuit donc que nulle de ces choses, n'est Relatif. D'ailleurs il s'ensuyvroit aussi que les substances seroient tout ensemble Relatifs et substance. Car chaque membre du corps : pour avoir quelque relation à son corps, seroit quand et quand son corrélatif : qui est chose absurde. Aussi à la verité Aristote n'eust point baillé une autre definition si celle la eust esté bonne : et ne l'eut sapée et minée, comme nous verrons encore.

Raison 2.

Raison 3.

*Si les Relatifs  
sont contraires.*

Pour le regard des propriétés qui conviennent aux Relatifs, je sçay bien que le vulgaire des Philosophes met la premiere, qu'ils reçoivent contrariété : par ce que le Philosophe l'a dit ainsi. Mais ça esté pour convaincre de nullité encore d'avantage la susdite definition des anciens. Ce que ses exemples demonstrent asses, quand il adjouste : *comme la vertu est contraire au vice, et la science à l'ignorance.* Car chacun sçait que ce sont vrayes qualités, non Relatifs. Il est bien certain que les Relatifs sont opposés, mais non pourtant contraires : car les contraires et les Relatifs sont deux diverses especes d'opposés : et par consequent elles sont differentes entr'elles : comme nous monstrerons en son lieu.

*En ce mesme  
liv. ch.12.  
Propriété 1.*

La premiere propriété des Relatifs est donc, qu'ils reçoivent plus ou moins, extension ou restriction, comme parlent les Logiciens : c'est à dire, qu'ils se raportent plus ou moins les uns que les autres : comme l'un peut estre plus ou moins semblable, plus ou moins ami, copaignon, voisin, etc. Toutefois cela ne convient pas à tous : car ce qui est simple au respect du double, ne le peut estre ni plus ni moins sans destruire sa relation. De mesme ce qui est egal, ne le peut estre plus ou moins, sans deroger à cete egalité.

Or pour entendre et distinguer à quels relatifs convient cete propriété, ou non, il faut sçavoir qu'il y a un fondement de toute relation, sur lequel est apuyée l'essence et nature des Relatifs, c'est à

dire, qui est la cause de la relation mesme. Par exemple, si deux choses sont dites egales, c'est pour raison de quelque quantité, comme longueur, largeur, espaisseur, etc. De mesme si deux choses sont dites semblables, c'est à cause de quelque qualité, comme parce que toutes deux sont honnestes, ou belles, ou bonnes, ou blanches, etc. Dont il est aisé à colliger et entendre, que le fondement de la relation est bien different et des Relatifs, et de la relation mesme : quoy que plusieurs facent sur cete question une batterie et contre— batterie d'argumens. Car les relatifs et la relation demeurent en leur Categorie, et le fondement est tantost quantité, tantost qualité, et ainsi des autres. Pour l'explication de la susdite propriété, il faut donc dire, que les Relatifs reçoivent plus ou moins, qu'ils sont tendus ou relaschés, en-tant seulement que leur fondement s'augmente ou se diminuë, s'estend ou se relasche. Par exemple, prenons deux choses semblables à cause de leur blancheur, et que toutesfois l'une le soit plus que l'autre : le fondement c'est la blancheur. Si puis apres vous rendez celle qui est moins blanche, aussi blanche que l'autre, elle sera plus semblable qu'elle n'estoit au paravant.

*Qu'est-ce que  
fondement de  
la relation.*

La seconde propriété est, que tous les Relatifs sont naturellement ensemble, c'est à dire, prennent leur estre ensemble. Ainsi disons-nous que pere ne peut estre sans fils, ne fils sans pere : que disciple ne peut estre sans precepteur, ny precepteur sans disciple : ny double sans simple, ni simple sans double. Ce qui se doit entendre quant à la relation : car autrement l'un peut bien estre devant l'autre : comme le pere est bien né devant le fils, mais il n'est pas pourtant pere avant qu'il ait un fils. Toutefois de ceci il ne faut pas inferer qu'il y ait deux chefs et deux souverains genres en cete Categorie : car les Relatifs ne la constituent point separément, mais seulement à cause de la mutuelle relation qu'il est entr'eux uniforme et une mesme, quoy qu'à cause du divers nom elle semble aussi diverse et differente :

comme la relation du docteur ou precepteur au disciple, c'est la doctrine : et du disciple ou apprentif au precepteur, c'est la discipline ou aprentissage : mais en fin cete doctrine et cete discipline (referez-là auquel vous voudrez) n'est qu'une mesme instruction.

Je sçay bien que ceci semblera de plus mauvaise digestion si on nous sert d'autres exemples : comme de dire que la relation du pere au fils, qui est (si nous pouvons ainsi parler) *la paternité* : et celle qui est du fils au pere, qu'il faut (à faute de meilleur mot) appeller *filiation*, soient une mesme en effect, semble absurde : car celle-ci presuppose redevance, et celle-là autorité. Toutesfois, ainsi que le chemin de Bordeaux à Tholose est le mesme qui est de Tholose à Bordeaux encore qu'il conduise en deux divers lieux : et que mesme il semble contraire eu esgard à celuy qui va, et celui qui vient. De mesme eu egard à ce que la relation vient de divers et opposés sujets elle semble aussi bien differente, quoy qu'en effect et de soy-mesme elle soit uniforme. Car qu'est-ce autre chose cete auctorité paternelle que la redevance et submission deüe par le fils ? Et au contraire cete redevance deüe par le fils, que l'auctorité paternelle ? Mais ce qui nous apporte ces difficultés c'est la faute des mots pour exprimer l'une et l'autre relation separément selon qu'elle procede de divers sujets, et conjointement en ce qu'elles ne sont qu'une mesme chose : comme nous avons monstré cy-devant en ce mot *Instruction*, qui signifie tres-bien et la relation de l'instruisant, et la relation de l'instruit.

*Propriété 3.*

La troisieme propriété est que tous les relatifs sont reciproques et se convertissent ensemble, c'est à dire, se raportent reciproquement l'un à l'autre, comme le maistre au valet, et le valet au maistre : le voisin à son voisin, l'amy à son amy, et ainsi des autres vrais Relatifs compris en la definition du Philosophe. Mais pour les autres Relatifs qui respondent aucunement à cete definition desja

reprouvée, cete propriété ne leur peut convenir : car quant on dira *Pied ou main*, on ne sçauroit pourtant rapporter proprement et asseurément son corrélatif. Ce que voyant ceux qui n'ont pas cogneu que cete propriété estoit proposée par le Philosophe pour monstrer de plus en plus l'absurdité de la susdite définition, ont ici apporté une distinction qui n'est que trop ordinaire : à sçavoir qu'il y a deux sortes de Relatifs les uns *selon l'estre*, les autres *selon le dire* : que ceux-ci à faute de mots propres ne pouvoient pas commodement se rapporter, comme ceux-là. Mais en effect que veut dire *relatifs selon le dire, non pas selon l'estre*, si ce n'est appeller mal à propos *relatifs* les choses qui ne le sont pas.

La quatriesme et dernière propriété est, que qui cognoit définitivement un des Relatifs, cognoit de nécessité l'autre. Aucuns disent que ce mot *définitivement* signifie *particulièrement et déterminément* : les autres que c'est autant à dire que *par sa définition* : en quoy il n'y a pas grand'différence : comme quand je sçay que Pierre est pere, de nécessité il faut que je sçache qu'il a un fils, ou plusieurs. Et quand je sçay que ceci est double, il faut que je sçache qui est son simple. Or cete propriété a esté encore adjoustée pour destruire de tout poinct la susdite définition des anciens. Car elle ne peut point convenir qu'aux vrais Relatifs, non à ces autres, qu'on appelle *Relatifs selon le dire*. Par exemple, si je voy une main, ou une aile seule, ce n'est pas à dire que je sçache quand et quand, ni de quel corps est cete main, ni de quel oiseau cete aile : combien qu'il y ait quelque relation de tous les membres à leur corps. Pareillement quand je cognois une chose qui se peut sçavoir, ce n'est pas à dire que j'en aye quant et quant la science. Car il y a beaucoup de choses dont la science est encore incogneuë, combien que toutefois suyvnt ladite définition reprouvée, *Science*, et la chose dont il y a science, soient Relatifs.

Le studieux lecteur m'excusera si je suis en ce lieu aussi long à retrancher les erreurs qui ont

de la Logique

---

esté introduits à faute d'entendre l'Aristote, qu'à  
montrer les vrais preceptes auxquels il faut qu'il  
s'arreste principalement, remarquant seulement le  
reste.

chapitre 10

*des Predicaments Agir, et Patir.*

L'Action est l'effect de l'agent à l'endroit de son sujet, et la Passion est la reception de l'effect de l'agent. Agir c'est affecter et mouvoir un autre : et Patir c'est estre affecté et meu. Ainsi disons-nous que le feu agit contre l'eau qu'il eschauffe : et que l'eau patit de l'action du feu en recevant sa chaleur : de mesme *couper*, c'est agir, et *estre coupé* c'est patir.

Il faut icy remarquer que *Patir*, est chose bien differente de la qualité que nous avons ailleurs appellée *Passion* : car la nous prenons *passion* pour une chose plus absoluë sans avoir egard ni au sujet agissant, ni au patissant, et ici nous prenons *Patir* non comme chose si absolüe, mais comme estant receuë en un sujet à mesure qu'elle procede d'un autre. Et par ainsi *chaleur et froid estre eschaufé et estre refroidi* sont en cete categorie.

Or quand il est question de discerner et distinguer un verbe actif et signifiant action d'avec un passif et signifiant passion il ne les faut pas prendre à la lettre et à la terminaison, comme font les Grammairiens, mais bien à la signification. Car selon les Grammairiens seront communement actifs ceux qui sont exprimés par un seul et simple verbe, comme *courir, sauter, ouïr, voir, aimer, etc.* Et passifs ceux qui sont exprimés par deux, dont l'un est toujours *Estre* comme *estre ouï, estre veu, estre*

*au chap. 8. de ce livre.*

*Comment il faut distinguer les verbes actifs d'avec les passifs.*

*aimé, etc.* Mais les Logiciens ont egard à la seule signification : de sorte que plusieurs verbes actifs selon les Grammairiens se trouveront passifs selon les Logiciens, comme *aimer, voir, ouir, gouster, toucher, flairer*, et une infinité d'autres lesquels signifient esmotion au sujet, sont vrayement passifs sous une terminaison et voix active. Au contraire plusieurs verbes passifs selon les Grammairiens à cause de leur voix et terminaison passive, sont neantmoins censés actifs selon les Logiciens, parce qu'ils signifient porter ou causer esmotion et passion aux sens internes ou externes, comme *estre aimé, craint, Veu, ouy* : et autres semblables.

Pour le dire donc en un mot, nous appellons actifs ceux qui signifient produire, faire, bailler ou causer : et passifs ceux qui signifient recevoir. Quand au verbe *Estre*, il est neutre, c'est à dire, ny actif, ny passif : mais signifiant *existence ou substance*.

*Propriété 1.*

*Propriété 2.*

Au demeurant les choses contenuës sous ces deux predicamens ont deux propriétés asses notoires, l'une qu'elles reçoivent contrariété, comme eschauffer et refroidir, estre chaud et estre froid, s'estouir et se douloir, s'esbaudir et s'attrister, etc. L'autre, qu'elles reçoivent plus et moins : car on se peut plus ou moins eschauffer, refroidir, estoüir, attrister, etc.

chapitre 11

*des quatre dernieres Categories  
ou predicamens.*

Le Philosophe a traité fort brevement des quatre Categories restantes, par ce que (comme il dit) l'intelligence n'en est point obscure, ny malaisée. C'est pourquoy à son imitation nous les trancherons court, sans nous y estendre comme a fait un nommé Poretanus.

La premiere donques de ces quatre, qui est la septiesme des dix, est apellée des Latins *Situs*, que nous pouvons dire en François *Situation* ou *assiete* : laquelle n'est autre chose qu'une certaine disposition des parties d'un corps en quelque lieu : comme estre couché, estre renversé, estre debout, estre assis. Ce qui se fait ou naturellement, comme aux hommes d'avoir le visage eslevé vers le ciel, aux bestes d'estre courbées en terre, aux arbres d'avoir les racines en bas, les branches en haut : ou artificiellement, comme l'on void és gestes des danseurs, farseurs, et batteurs, ou bien encore par force comme quand on serre, lie, estend, ou restreint un corps.

*Assiete  
Categorie.7.*

Or les animaux les plus parfaits ont six diverses differences d'assiete, à sçavoir *haut et bas, droict et gauche, devant et derriere* : les moins parfaits en ont quatre, et les plantes seulement deux.

*Aristot. cap.2.  
lib.2. de Cælo.*

La huitiesme Categorie est apellée QUAND : qui ne signifie point temps, ny partie d'iceluy (car le temps est Quantité) mais c'est

*Quand  
Categorie.8.*

proprement une circonstance, communication, et comme accointance avec le temps, qui est plus aisée à concevoir qu'à expliquer : comme quand on dit qu'une chose est dite ou faite en certain temps : et (pour le dire en termes vulgaires) sous ce predicament sont comprises toutes les responses par lesquelles on satisfait à la demande faite par *Quand ?* comme quand est-ce qu'il vint ? hier, il y a trois jours. Quand escherra ou expirera le terme ? demain, l'année prochaine, aux Calendes de Janvier.

*Où*  
*Categorie. 9.*

Or tout ainsi que la precedente Categorie ne signifie pas proprement temps : de mesme *où*, qui est la neufiesme ne signifie pas lieu, mais quelque circonstance, communication et accointance de lieu, c'est à dire, qu'une chose est en certain lieu : tellement qu'icy se raportent toutes les responses qui se font à la demande *où ?* comme, où est-il ? au temple, au palais, à l'armée etc.

*Avoir*  
*Categorie. 10.*

La dixiesme et derniere Categorie est appelée AVOIR, qui signifie tout ce qui est accomodé et ajancé au corps tant pour le vestement, que pour l'ornement, et armeure d'iceluy : comme avoir une robe, un anneau, estre ceinct, estre armé, estre cuirassé, etc. Voilà quand aux dix predicamens ou Categories.

chapitre 12

*des Opposés.*

Après avoir traité des Categories, imitant toujours notre Philosophe, il nous faut expliquer certains mots, dont nous avons usé ci-devant : l'intelligence desquels est fort utile à toutes sciences. Or entr'iceux le plus frequent a esté *Contraire*, quand nous disions qu'un predicament recevoit des contraires, ou non. C'est pourquoy nous commencerons aussi par celuy-là, prenant le discours du genre mesme qui est *l'opposite, ou opposé*.

Il y a donc quatre sorte d'opposés. La premiere est des Relatifs, desquels nous avons traité assés amplement ailleurs en ce mesme livre.

La seconde est des Contraires, que les Latins appellent proprement *Adverses* . par ce que ce mot de *Contraire* se prend quelquefois generalement pour opposé : toutesfois nous n'en parlerons ici que comme d'un espece. Or les contraires sont, selon le Philosophe\*, lesquels estant logés sous un mesme genre sont tres-esloignés l'un de l'autre : comme *la vertu et le vice* qui sont sous, *l'habitude : le blanc et le noir*, qui sont sous *la couleur : le chaud et le froid*, qui sont sous *les passibles qualités*. Car ces contraires sont si esloignés et estrangés l'un de l'autre, qu'ils ne peuvent estre apliqués à un mesme sujet ensemble et en mesme temps : ou s'entrecroisant s'expulsent et destruisent l'un l'autre. D'où vient que ceux qui ont grand froid aux mains : les

*Premiere espece  
des opposés.*

*chap. 9.*

*Seconde espece  
des opposés.*

*cap. de quant.  
in Categor.*

*Antiperistase.*

*Division des  
constraires.*

approchant du feu sentent par une grand'douleur le combat mutuel des deux contraires : que les Philosophes appellent *Antiperistase*, c'est à dire, *contre resistance*, qui fait que les contraires agissans l'un contre l'autre, le foible cede au plus fort : comme l'esté que le Soleil est haussé sur nostre horizon, eschaufant la surface de la terre, la froideur fuiant la chaleur plus forte s'enserre aux entrailles d'icelle : ce que l'eau qui en est puisée tesmoigne par la fraischeur : et au contraire l'Hyver estant tiede par la chaleur qui cedant au froid plus fort a gaigné le dedans. Or ces contraires sont mediats, ou immediats, c'est à dire, ont un *medium* et entre-deux, ou n'en ont point. Les mediats sont ceux desquels ny l'un ny l'autre n'est de necessité en son sujet naturel, comme *le blanc et le noir* : car encore que tout corps mixte soit coloré (je dy corps mixte, d'autant que les corps simples comme les cieux et les elemens purs n'ont point de couleur :) si est-ce qu'il n'est pas necessaire qu'il soit blanc ou noir, parce qu'il peut estre rouge, jaune, verd, ou d'autre couleur moyenne. De mesme est-il du chaud et du froid : car le tiede est entre les deux. Or j'ay dit que tout corps mixte est coloré : car autrement nous ne verrions rien du monde : d'où vient que la nuit tenebreuse couvrant les couleurs, nos yeux ne peuvent decouvrir les corps.

Les contraires immediats sont ceux desquels de necessité l'un ou l'autre est en son sujet naturel, comme *le pair ou impair du nombre : la santé ou la maladie en l'animal*. Car encor qu'aucuns medecins s'ayent imaginé un tiers estat ou disposition du corps humain entre la santé et la maladie : si est-ce que, pour en parler avec les Philosophes, c'est sans doubte que tout animal est ou sain ou malade, comme raisonnable ou irraisonnable, capable ou incapable de rire.

*Difference des  
Relatifs et  
contraires.*

Les contraires tant mediats qu'immediats sont differens des relatifs en ce que ceux-cy dependent l'un de l'autre, comme le pere est pere du fils, et le

fils est fils du pere : ce qui n'a pas lieu aux contraires : car la vertu n'est pas vertu du vice, ny la santé, santé de la maladie, etc.

La troisieme espece des opposés est appellée *des privatifs* : l'un desquels est l'habitude (comme qui diroit *Ayance* du mot *Avoir*), l'autre la privation. Et tous deux ont pris leur denomination si non du plus excellent qui est l'habitude, à tout le moins du plus durable, qui est la privation : d'autant que la privation cede bien en cela à l'habitude, que celle-cy signifie avoir quelque chose, et celle-là l'absence d'icelle : mais aussi la privation a celà sur l'habitude qu'elle est perdurable. Car c'est un certain axiome, *Qu'il n'y a point de regrés ou retour de la privation à l'habitude*. Ainsi l'aveugle jamais plus ne peut naturellement revoir. Or les privatifs sont ceux desquelles l'un ou l'autre est de necessité en son sujet naturel au temps ordonné de nature. En laquelle definition il faut remarquer deux choses. L'une qu'il est de necessité que l'un ou l'autre soit en son sujet naturel : comme que l'homme voie, ou qu'il soit aveugle : qu'il oye, ou qu'il soit sourd. J'ay dit *en son sujet naturel* : parce qu'il seroit absurde de dire que les privatifs ou l'un d'iceux soit ailleurs qu'en ce qui est apte à les recevoir. Ainsi seroit-il ridicule de dire qu'un arbre, une pierre, un banc est muet. Car (comme disent les Philosophes) *La privation presuppose habitude* : c'est à dire, qu'il ne faut point dire quelque chose privée de ce qu'elle n'a jamais eu ni peu avoir.

*Troisieme espece des opposés.*

*Privation presuppose habitude.*

L'autre point qui reste à remarquer en la susdite definition, c'est que l'un des privatifs n'est point de necessité en son sujet naturel en tout temps, ains seulement au temps ordonné de nature. Par exemple il seroit absurde d'appeler les petits enfans esdentés avant le temps que les dents leur bordent les gencives : ni les petits chiens aveugles avant le septiesme ou pour le plus tard le vingtiesme jour apres qu'ils sont nés car avant ce temps-là (selon les Naturalistes) il n'y voient point. Les Privatifs

*Difference des privatifs avec les relatifs et contraires.*

different d'avec les Relatifs et Contraires en ce que l'un des Privatifs, à sçavoir la privation, n'est rien que l'absence de l'habitude : et tous deux les Relatifs, ensemble tous deux les Contraires sont quelque chose.

*Quatriesme  
espece des  
Opposés.*

La quatriesme espece des opposés est des Contradictaires ou Contre-disans, qui ne sont autre chose que l'affirmation et negation d'une mesme chose : et sont differens de toutes les autres trois especes d'opposés, en ce que l'un des Contradictaires se peut vraiment dire de tout ce qui est, a esté, et sera : et mesme de ce qui n'a esté, n'est, et ne sera jamais, comme Socrates vit ou ne vit pas : la Chimere est ou n'est pas, Hercules a esté vainqueur, ou ne l'a pas esté : JESUS CHRIST sera encore crucifié, ou ne le sera pas : et ainsi de toutes choses. Mais les autres opposés ne se peuvent pas vraiment ni proprement accommoder à toute sorte de subjets.

Ce n'est pas assés d'avoir ainsi expliqué les definitions de toutes les quatre sortes d'opposés : car pour une plus entiere intelligence d'iceux (laquelle est necessaire à toutes les parties de Philosophie, et mesme en discours familiers) il nous en faut encore tracer quelques regles.

*Regle 1.*

*cap. 3. lib. 2. de  
Cælo.*

La premiere, que l'un des opposés ne peut estre seul en la nature sans l'autre, ainsi que dit le Philosophe : car autrement il ne pourroit estre opposé, s'il ne l'estoit à quelque autre.

*Regle 2.*

*Si la vertu a  
deux  
contraires.*

La seconde, qu'un est tousjours opposé à un : c'est à dire, qu'une chose ne peut avoir proprement pour opposée qu'une autre seule. Que si on objice que la vertu a deux contraires et que ces extremités mesmes sont contraires entr'elles. Il faut respondre que la vertu n'a proprement qu'un seul contraire, qui est le vice : toutefois qu'accidentairement ce vice est divisé en deux extremités, l'une desquelles est en l'excés, l'autre au defect : Comme la Justice n'est contraire qu'à l'injustice, et la Temperance qu'à l'intemperance, soit en excés soit en

defaut. Et ces extremités mesmes ne sont pas proprement contraires entr'elles, mais seulement par accident, en ce que l'une gist en l'excés, l'autre au défaut : et qu'estant comparées ensemble, l'une represente comme une vertu. Ainsi l'avare comparé au prodigue ressemble mesnager, et le prodigue aupres d'un avare semble liberal : de mesme le temeraire à comparaison du couïard semble vaillant. A ce propos il faut remarquer que nous n'avons pas tousjours des mots propres pour signifier l'une et l'autre extremité contraire à la vertu : et lors nous pouvons user de ces mots *excés et défaut* : comme pour signifier une cruauté ou trop grand'rigueur et severité en Justice, nous dirons *injustice* en l'excés : et *la faveur inique*, pourra estre dite *injustice* au défaut : et toutes ces deux extremités ont le commun nom d'*injustice*. Au contraire nous avons quelquefois le non particulier et propre à chasque extremité, et n'avons pas le commun à toutes deux ensemble : par exemple, l'extremité en excés contraire à vaillance, c'est *la temerité* : et celle qui luy est contraire au défaut, *la couardise* : mais pour les signifier toutes deux, le nom d'*invaillance* n'est pas encore receu.

La troisieme regle propre aux seuls contraires est, que tous les contraires sont ou en un mesme genre, ou en une mesme espece, comme en leur sujet *En un mesme genre*, comme la santé et maladie en l'animal : *En une mesme espece*, comme la santé et maladie en l'homme.

Regle 3.

La quatrieme regle propre aussi aux seuls contraires est, que tous contraires sont compris comme especes sous un mesme genre, ou sous des genres contraires, ou sont eux-mesmes genres : *Sous un mesme genre*, comme la blancheur et la noirceur sous la couleur : *Sous de contraires genres*, comme la justice et l'injustice, celle-ci sous le vice, celle-là sous la vertu : *Ou les contraires sont eux-mesmes genres*, comme le bien, et le mal, qui sont genres souverains, toutesfois homonymes, comme nous avons dit ailleurs\*. C'est assés parlé des Opposés.

Regle 4.

en ce mesme  
livre ch.I.



chapitre 13

***en combien de façons une chose  
est dite première qu'une autre.***

D'autant qu'en l'ordre des catégories il y a des choses qui sont premières les unes que les autres, comme le genre que l'espece, et l'espece que les individus : il est besoin d'entendre en combien de façons une chose est dite précédente ou première qu'une autre : et remarquer que *prieur et postérieur* sont Relatifs, et partant qu'une chose ne peut estre dite précédente qu'au respect d'une subsequente, ny première ou prieure qu'au respect d'une postérieure. Ce qui advient en plusieurs manieres. La première, I. quand une chose precede une autre par le temps, dont elle est appelée plus vieille, agée ou ancienne. Ainsi Athenes est plus ancienne ville que Romme, et Pythagoras plus ancien Philosophe qu'Aristote.

La seconde, quand une chose ne reçoit point II. mutuelle reciprocation et conversion avec une autre : car elle est première qu'icelle. Ainsi *un* est premier et plustost que *deux* : par ce qu'ou il y a deux, il y a bien un : mais ou il y a un seulement, il n'y a pas deux. De mesme le genre est premier que l'espece, et l'espece que ses individus : parce que le genre ne reçoit point de conversion avec l'espece, ni l'espece avec l'individu : comme, ou est l'homme, est bien l'animal : mais ou est l'animal ne s'ensuit pas que l'homme y soit : Et ou est Socrates ou Platon, est bien l'homme : mais ou est l'homme il ne s'ensuit

- pas que Socrates ou Platon y soit. Il est vray qu'il faut user ici de distinction car les choses universelles sont naturellement premieres que les singulieres : mais les singulieres se presentent premierement à nos sens externes qui sont le veuë, l'ouïe, l'attouchement, le gout, et l'odorat.
- Comment les choses universelles sont premieres.*
- III. La troisieme est, quand quelque chose est dit premiere ou precedente selon quelque ordre et methode : comme en une harangue dressée selon les preceptes de Rhetorique, l'Exorde precede la Narration, apres la narration suit la Confirmation, et apres tout la Conclusion.
- IV. La quatrieme, quand deux choses s'attribuent et convertissent reciproquement : desquelles toutefois l'une est cause de l'autre : car celle qui est la cause precedera naturellement l'autre comme son effect. Par exemple l'homme et ce qui est risible se disent l'un de l'autre et se convertissent reciproquement : toutefois parce que l'homme est cause de la *risibilité*, c'est à dire, de la faculté de rire, il est aussi censé premier qu'icelle.
- V. En cinquieme lieu les choses les plus dignes et plus precieuses sont preferées, comme premieres à celles qui sont de moindre prix et valeur, comme le vin à l'eau, l'or à l'argent, le bled à l'orge, etc.
- Il y a bien quelques autres especes de priorité, dont le Philosophe mesme fait mention en divers lieux\* : comme premier à cause du lieu, à cause de la dignité ou garde d'honneur : lesquelles estant aisées et notoires nous n'avons que faire de nous y arrester.
- cap. 5. ibi. I.  
Phys. cap. II.  
lib. 5. Metap.*

chapitre 14

*quelles choses sont dites estre ensemble.*

Nous avons dit au cha.9 de ce livre que les Relatifs sont ensemble : mais d'autant qu'il y a plusieurs choses qui sont dites estre ensemble pour d'autres considerations que la relation il est expedient de l'entendre. Outre les Relatifs donc sont dites estre ensemble les choses qui sont de mesme ou en mesme temps, combien que l'une ait pris commencement ou fin avant l'autre, comme Sylla et Marius, Fabricius et Pyrrhus, Athenes et Lacedemone.

I.

II.

En troisieme lieu les differences qui divisent egalemeut un genre, et par cete division se trouvent opposees à mesme niveau l'une à l'autre, sont dites estre ensemble comme *corporelle et incorporelle*, qui divisent la substance : *animé et inanimé*, qui divisent le corps, et ainsi des autres. Et par consequent aussi les especes produites par ces differences egales : sont censées estre ensemble, comme *l'homme et la beste*.

III.

Nous pouvons encore adjouster que suivant le lieu quelques choses sont dites estre ensemble : non pas pourtant que les parties de divers corps puissent estre si conjointes qu'elles soient confuses et meslangées en un mesme lieu (car ce seroit introduire contre nature une penetration de dimensions, c'est à dire : que les parties d'un corps entreroient dans celles d'un autre sans fraction ni ouverture) mais il se peut dire que plusieurs choses

IV.

*Penetration de dimension.*

## de la Logique

---

sont ensemble et en mesme lieu, quand il n'y a point d'autres corps mediatement entre icelles, comme les sept planetes, qui sont ensemble dans la surface interieure et comme dans le creux et convexité du firmament : ou comme plusieurs pierres, ou pieces de boys, tables, tuiles, et choses semblables bien unies et adjancées sont en un mesme lieu : desquelles manieres d'*estre ensemble* le Philosophe traicte en sa Physique\*.

*cap. 3. lib. 5.*

chapitre 15

***en combien de sortes se prend  
ce mot de mouvement, ou  
changement.***

Il a esté cy-dessus fait mention de ce mot *changement*, lors que nous disions que la substance sans aucun changement, de soy-mesme, peut recevoir des contraires. C'est pourquoy il faut icy monstrier combien de sortes de changement il y a : car c'est chose et belle et utile à tous ceux qui philosophent.

Le changement donc (que les Philosophes appellent, plus ordinairement *mouvement*) se fait ou en la substance, ou en la quantité, ou en la qualité, ou au lieu. En la substance il est double, à sçavoir la generation et corruption. Et c'est plus proprement changement parce que l'estre en est changé. Car la generation est un mouvement et progrès du non estre à l'estre : et au contraire corruption est un mouvement et regrés de l'estre au non estre. Par exemple l'œuf de poule est engendré de la semence du coq, et par ainsi il est fait ce qu'il n'estoit pas au paravant par un nouveau mouvement, une nouvelle forme, et un nouvel estre : et par cete generation de l'œuf s'ensuit la corruption de cete semence-là, et apres que de l'œuf engendré le poulet, s'en ensuit la corruption de l'œuf. Car la generation d'une chose est toujours la corruption d'une autre.

En la quantité il y a aussi double mouvement

*Mouvement en  
la substance.*

*Generation et  
corruption.*

*Mouvement en  
quantité.*

*Accroissement  
et  
decroissement.*

ou changement ; à sçavoir, l'accroissement et décroissement ou diminution. L'accroissement est un mouvement et progrès d'une moindre quantité à une plus grande : et au contraire décroissement ou diminution est un mouvement ou regrés d'une plus grande quantité à une moindre : comme il se void és corps naturels, lors que croissant ils tendent à leur perfection, et puis décroissant et diminuant ils tendent à leur fin et corruption.

*Mouvement en  
la qualité.  
Alterations.*

Tous les mouvemens ou changemens qui eschéent en la qualité s'appellent d'un mot general, *Alterations* : comme quand un corps de froid devient chaud : ou qu'un homme de vertueux se rend vicieux, que d'ignorant il se fait sçavant : ou qu'une escriture veritable est falsifiée.

*Mouvement au  
lieu.  
Transport.*

Le mouvement ou changement de lieu, n'est autre chose qu'un transport, traduction, translation ou remuement de quelque corps que ce soit d'un lieu en autre. Mais si un corps peut estre en divers lieux nous le disputerons en la Physique.

*au livr. 4. ch. 6.  
Contrariété du  
mouvement.*

Au demeurant le mouvement en general est contraire au repos. Et d'ailleurs aussi, chasque espece de mouvement est contraire à un autre mouvement : comme la generation à la corruption : l'accroissement au décroissement : l'alteration d'une qualité à celle qui se fait en la qualité contraire, le transport et remuement du lieu bas à celui du lieu haut, et celui du costé droict à celui du costé gauche.

chapitre 16

*de l'homonimie de ce mot  
Avoir.*

En la dernière Catégorie il a été traité de ce mot *Avoir*, entant seulement qu'il peut être rapporté synonymement\* à icelle. Mais d'autant que d'ailleurs il est homonyme, de huit diverses significations qu'en remarque le Philosophe nous en coucherons par ordre six, comme étant seules usitées en notre langue.

*de nom et  
d'essence.*

La première quand nous disons avoir une qualité : comme science, vertu, chaud, froid, etc. I.

La seconde quand nous disons avoir quelque quantité, comme longueur, largeur, temps, etc. II.

La troisième, avoir quelque chose à l'entour de notre corps comme un vestement, ou des armes, etc. III.

La quatrième, avoir quelque chose en une partie du corps, comme un carquan au col, une bague au doigt, etc. IV.

La cinquième, avoir quelque partie ou membre du tout comme l'œil à la teste, le doigt à la main, etc. V.

La sixième, quand *avoir* se prend pour *posséder*, comme avoir une maison, un champ, etc. VI.

Les deux autres significations *d'avoir* remarquées par les Grecs et Latins sont inusitées en la langue Française. L'une, quand ils prennent *Avoir* pour *Contenir* : ainsi qu'un vaisseau contient certain

liqueur, ou un plus grand corps un moindre. L'autre, quand ils disent improprement le mari *avoir* sa femme, pour dire *cohabiter avec elle*.

*Utilité des  
Categories.*

Soit assés dit de ce qui concerne les predicaments ou Categories : lesquelles ne servent pas seulement à ce qui est de la composition du syllogisme, mais aussi à estendre avec une belle et certaine disposition les discours familiers. Car celuy qui sçaura bien rapporter le theme de la question proposée à sa Categorie montant de l'individu jusques au haut du genre souverain ou predicament par les genres et especes subalternes, comme par des spatieux degrés, y rapportant d'ailleurs leurs differences, propriétés et accidens : ou descendant de mesme, si le sujet le requiert : n'aura jamais faute de discours ny de propos tousjours à propos : et jugera par mesme moyen si les autres s'esgarent.

livre IV

---

LE QUATRIESME LIVRE DE LA  
LOGIQUE, OU Art de discourir et  
raisonner.

*chapitre 1*

Tout ainsi que pour relever un grand et superbe edifice, il faut faire provision d'une grande quantité de divers materiaux, et les polir, elaborer et disposer en sorte qu'ils soient prests à estre mis en œuvre : puis les joindre avec telle industrie et artifice, que tout le corps de l'edifice en soit dressé avec toutes ses proportions Geometriques. De mesmes avant que venir à la fabrique du syllogisme, nous avons fait au livre precedent le plus riche et grand amas de materiaux qui soit au monde, car toutes les choses du monde y sont comprises, et mesme (qui est le plus admirable) rangées et disposées en si bel ordre qu'il sera bien aisé de les distinguer les unes d'avec les autres, et les choisir pour les accoupler et lier ensemble comme sujets et attribués : et de leur liaison et conjonction composer les enonciations et propositions : et d'icelles bien agencées bastir le syllogisme. Mais d'autant que ces mesmes sujets et attribués sont appellés ou *Noms* ou *Verbes*, il faut avant passer outre nous arrester à la description de ces deux voix *Nom et Verbe*.

Or les noms et les verbes, et par consequent ce qui est composé d'iceux, sont des voix interpretes et truchemens de nos conceptions. C'est pourquoy

## de la Logique

---

*cap. 8. lib. 2. de Anima.*

*Qu'est-ce que voix.*

*Voix articulée.*

*Voix inarticulée.*

le Philosophe a intitulé le livre où il en traite *de l'Interpretation*.

La voix, est le son de l'animal signifiant quelque chose et formé par certains organes ou instrumens d'icelui animal, qui sont la bouche, le palais, les poulmons, le gosier, la langue, les dens, et les levres. Elle se divise en articulée, et inarticulée. La voix articulée est celle qui se peut exprimer et coucher par escrit. Aussi sont ces quatre choses fort conjointes et correspondantes, *la chose, la conception, la voix, ou parole, et l'escrit* : Car la suivante est comme la figure et peinture de la precedente : la conception representant la chose conceuë la voix ou parole la conception : et l'escrit la voix ou parole. La voix inarticulée est celle qui ne se peut reduire en escrit : quoy qu'aucunefois elle signifie les affections et passions de l'ame, comme les ris, les pleurs, les soupirs, les gemissemens et heurlemens de quelques animaux que ce soient. Mais en ce traité le nom de voix se doit entendre seulement de l'articulée propre au seul homme, n'estant autre chose que diction ou parole.

chapitre 2

*du Nom*

Suivant la division des Grammairiens Grecs (à laquelle la langue Française se rapporte mieux qu'à celle des Latins) il y a huit parties d'oraison : c'est à dire, huit sortes de mots ou dictions, dont tous discours, et tous propos sont composés et resultent : à sçavoir, le *Nom*, *Pronom*, *Article*, *Verbe*, *Adverbe*, *Participe*, et *Conjonction*. Mais de toutes ces huit les Logiciens n'en recognoissent que deux principales, le *Nom* et le *Verbe* : d'autant que l'enonciation peut estre parfaite de ces deux seules sans les autres, et non de toutes les autres ensemble sans celles— là : et que les autres ne sont pas tant parties d'une parfaite oraison ou enonciation, qu'additions et liaisons du nom avec le verbe, et augment ou diminution de leur signification : ainsi que le remarque tres-bien Boëce\*. Joint que le pronom et participe sont pris pour noms, comme nous dirons cy-apres\*. C'est pourquoy nous discourrons principalement du nom et du verbe, laissant les autres aux Grammairiens sans les toucher que de passade.

*Huit parties  
d'oraison.*

*S. Severinus in  
Arist. de  
interpret.  
ch. 4. de ce liv.*

Le Nom est une voix et partie d'oraison qui signifie selon qu'il a pleu aux hommes l'imposer aux choses non *avec le temps* toutefois : et estant divisé ses parties ne signifient rien. En laquelle definition il faut remarquer quatre choses. La premiere, que par voix, il faut icy entendre (et de mesme en toutes

*Qu'est-ce que le  
Nom.*

les autres parties d'oraison) la voix articulée : car l'inarticulée n'est ny nom ny autre partie d'oraison.

La seconde, que le nom est imposé aux choses pour les signifier suyvnt la volonté des hommes : non suyvnt leur nature : comme il est aisé à juger de ce que divers peuples apellent une mesme chose de divers noms, voire Dieu, qui est un mesme, et immuable partout est apellé diversement : des Hebricux, *Adonai* : des Egyptiens, *Theut* : des Perses, *Syré* : des Grecs, *Theos* : des Arabes, *Alla* : par Mahomet, *Abdi* : des Latins, *Deus* : de nous *Dieu* : Et au contraire il advient quelquefois que diverses choses seront appellées d'un mesme nom par diverses nations. Toutefois au commencement du monde (ainsi qu'escrit Moyse\*) Adam imposa nom à tous les animaux suivant la nature de chasque espece. Et mesme encore parmy telle confusion de langues, les plus parfaites ont tasché de nommer les choses selon leur nature : dont il y a plusieurs exemples pour la langue Grecque dans Platon\*. Et à ce propos un Poète Latin disoit aussi :

*Le Nom convient bien souvent,  
A la chose proprement.*

La troisieme remarque sur la definition du Nom est, qu'il differe du verbe en ce qu'il ne signifie point (comme le verbe) avec le temps : c'est à dire, qu'une chose soit en certain temps, passé, present, ou futur : combien qu'autrement plusieurs noms signifient temps, comme *Heure*, *Iour*, *Mois*, *An*, *Siecle*, etc.

En quatrieme lieu il faut noter que les parties du nom divisé ne signifient rien, comme d'*Homme* divisé, ni *Hom*, ny *me*, ne signifie rien. Et si d'aventure elles semblent aucune fois signifier quelque chose (comme il eschoit mesmement és noms composés) ce n'est pas la mesme signification qui estoit en la composition : et telles parties ne se prennent plus (en tant qu'elles signifient) pour parties du nom, ains pour un nom entier : comme en ces mots, *Porte-enseigne*, *Mal-heur*, *Aigre-Doux*,

*Dieu appellé  
diversement par  
diverses  
nations.*

*en Genese ch.2.*

*In Cratylo.*

*Comment le  
Nom est  
different du  
verbe.*

livre IV, chapitre 2

---

*Bien-aimé, Porte-flambeaux, Chasse-nuë, Douce-rebelle, etc.*

D'ailleurs de tous les cas des noms (qui sont six en nombre) les Logiciens n'en reconnoissent qu'une pour vray nom, à sçavoir celui que les Grammairiens appellent *Nominatif*. Mais pour ne confondre l'un art avec l'autre, j'en traiteray cy-apres\* séparément.

*Au ch. 4. de ce livre.*



chapitre 3

*du Verbe*

Le Verbe est une voix et partie d'oraison qui signifie selon qu'il a pleu aux hommes, tousjours toutefois *avec le temps*, et estant divisé ses parties ne signifient rien. Laquelle definition est commune avec celle du Nom en tout, excepté en ce que le Verbe signifie *avec le temps*, et non pas le nom : comme quand je dy, *J'enseigne, tu as couru, il s'en ira* : je ne signifie pas seulement l'action d'enseigner, de courir, d'aller, mais aussi un temps present, ou passé ou à-venir. Ce qui n'eschoit jamais aux noms.

*Qu'est-ce que Verbe.*

Il est vray que les Logiciens appellent proprement verbes ceux qui signifient temps present, et les autres seulement *cas des verbes* : parce qu'ores que les verbes du temps passé ou futur signifient aussi bien vray ou faux que ceux du temps present, neantmoins toute la verité ou faulseté depend tousjours du temps present : comme par exemple, *Socrates a esté Philosophe*, est une enonciation veritable, parce qu'autrefois, celle-cy l'a esté. *Socrates est Philosophe* : et celle-cy est faulse, *JESUS-CHRIST rachaiptera le genre humain* : par ce que jamais plus on ne pourra vrayement dire, *JESUS-CHRIST rachaipte le genre humain*.

*Cas des verbes.*

Or tout ainsi que les noms infinis sont rejettés du nombre des vrays noms, aussi sont les verbes infinis du nombre des vrays verbes : d'autant que la signification en est trop vague et diffuse :

*Noms et verbes infinis.*

## de la Logique

---

comme *non homme, non aimer* : car *non homme*, se peut dire de tout autre nom, qu'*homme*, et *non aimer* de tout autre verbe qu'*aimer*. Maintenant selon nostre promesse faisons un peu les Grammairiens en faveur des François qui ne sçavent par art que c'est ny du nom et verbe, ny des six restantes parties d'oraison, desquelles nous traiterons succinctement au ch. suivant : la distinction en estant tres-utile à toutes honnestes disciplines.

chapitre 4

*des huit parties d'Oraison  
selon les Grammairiens.*

Outre ce que nous avons dit du nom et du verbe selon les Logiciens, les Grammairiens en remarquent plusieurs autres accidens, dont je n'en deduiray que les trois plus importans, à sçavoir le *Nombre, la Personne, et le Cas.*

Le Nombre est ou singulier ou pluriel : au singulier on ne parle que d'un : au pluriel de deux ou plusieurs.

*Nombre.*

La personne se divise en trois. La premiere est celle en laquelle se parle de *Moy*, ou *Nous*, la seconde, de *Toy*, ou *Vous* : la troisieme d'un tiers ou plusieurs.

*Personne.*

Le cas est un accident propre aux noms, pronoms, et participes, non aux verbes. Mais il est bien plus aisé à le distinguer en Grec et en Latin par la seule terminaison, qu'en François et autres langues vulgaires, qui y adjoustent des articles pour les distinguer. Les cas sont six tant au nombre singulier, que pluriel : le premier c'est le *Nominatif*, duquel les choses prennent leur nom, comme *homme, l'homme, un homme, hommes, les hommes* : le second est appelé *Genitif*, parce que nous en usons voulant signifier la generation ou extraction de quelque chose, comme *d'homme, de l'homme, d'un homme, des hommes* : le troisieme c'est le *Datif*, duquel nous usons pour signifier l'action de donner

*Cas des noms.*

ou bailler, comme à *homme*, à *l'homme*, à *un homme*, aux *hommes* : le quattiesme l'*Accusatif*, duquel on use pour accuser ou deferer et est tout semblable au *Nominatif* en nostre langue : Le cinquiesme est le *Vocatistif*, pris du mot Latin *Vocare*, c'est à dire appeller, parce que nous en usons pour appeller quelqu'un comme *ô Dieu*, *ô Alexandre*, *ô Fortune* : Le sixiesme est appelé *Ablatif*, d'un mot Latin qui signifie *Oster*, parce que nous en usons pour signifier l'action d'oster ou prendre, et ne differe en rien du *Genitif* : c'est pourquoy on pourroit bien le rejeter du nombre des cas à l'imitation des Grecs. Je laisse cela pour indifferent. Passons aux autres six restantes parties d'oraison : qui sont *le Pronom*, *le Participe*, *l'Article*, *l'Adverbe* (sous lequel je veux comprendre *l'interiection*) *la Proposition* et *Conjonction*.

*Pronom.*

Le Pronom (ainsi que le mot mesme le monstre) est une partie d'Oraison qui se prend pour le nom mesme, parce qu'il luy ressemble presque en tous ses accidens : mais il differe aussi de luy en ce que tous les noms sont imposés aux choses pour les signifier, et les pronoms n'en signifient qu'aucuns accidens : et d'ailleurs les noms sont infinis comme les choses et les pronoms ne sont que quatorze en tout *Je* ou *Moy*, *Tu* ou *Toy*, *Soy*, *Luy*, *Ce*, *Celuy*, *Cestuy*, *mesmes*, *Mien* *Tien*, *Sien*, *Nostre*, *Vostre*, *Qui*, ou *lequel*.

*Participe.*

Le participe est un nom adjectif venant du verbe et à cause de ce signifiant *avec le temps*, ainsi que le verbe mesme. Toutefois en François il n'y a point de Participe qui signifie temps futur ains seulement passé, ou present : mais il y a bien des participes tant du verbe actif, que passif : par exemple de *lire*, *couper*, *regler*, vient *lisant*, *coupant*, *reglant* : et d'*estre leu*. *estre coupé*, *estre réglé*, vient *leu*, *coupé*, *reglé*.

Cête partie d'Oraison est donc proprement apellée *participe*, parce qu'elle participe de deux autres à sçavoir du nom et du verbe : *du nom*, parce

qu'elle a tous les mesmes accidens que le nom : *du verbe*, parce qu'elle signifie la distinction du temps comme le verbe. Mais d'autant que j'ay dit que c'estoit *un nom Adjectif*, il faut entendre qu'est-ce qu'*Adjectif*. Des noms les uns sont substantifs, les autres Adjectifs. Les *Substantifs*, sont ceux qui signifient la substance, l'essence ou estre de la chose, et partant ne se peuvent accommoder à diverses choses, ains proprement à certaines : comme *Ciel, homme, femme, livre, coffre, table*. Les adjectifs que les Grecs apellent *Epithetes* (comme qui diroit *Adjoustés ou Apposés*) sont les noms qu'on adjouste apres les substantifs pour signifier quelque difference, propriété ou accident : et a cete cause s'accommodent à tous genres et à diverses choses, par un changement de terminaison : comme *bon, bonne : mauvais, mauvaise : vertueux, vertueuse : vicieux, vicieuse*. Les Grecs et Latins ont une plus belle distinction que nous pour tous les trois genres masculin, feminin, et neutre : mais nous confondons le neutre avec le masculin. Pour exemple, *Bonus*, Bon, c'est le masculin : *Bona*, Bonne, c'est le feminin : *Bonum*, Bon le neutre, c'est à dire ny masculin ny feminin, exprimé par la negation des autres deux.

*Noms  
substantifs.*

*Les adjectifs.*

L'adverbe est en Latin distingué de l'Interjection : mais nous n'en faisons qu'une mesme partie d'oraison à la façon des Grecs : si ce n'est qu'on les veuille distinguer en ce que *l'Adverbe* s'adjouste le plus souvent au verbe, comme le mot le signifie, et est tousjours voix articulée : et *l'Interjection* (ainsi que le mot le monstre aussi) s'entrejette et entre-mesle avec les autres parties d'oraison, et bien souvent est une voix inarticulée, comme sont les voix de ceux qui rient, ou pleurent, ou menacent, ou des chasseurs, et autres semblables. Il y a plusieurs significations d'adverbes, dont je raporteray les principales. Les uns signifient lieu, comme *Icy, Là, Dehors, Dedans, etc.* Les autres temps, comme *Aujourd'huy, Hier, Tantost, Demain, Souvent, etc.* D'autres quantité comme *Beaucoup, Plus, Peu ou Moins, etc.* Plusieurs qualités

*Adverbe et  
Interjection.*

*Principales  
significations  
des Adverbes.*

comme *Bien, Mal, Lentement, Sagement, Follement, etc.* Bien peu similitude, à sçavoir, *Tout ainsi que comme.* Fort peu aussi apeller, comme *ô Holâ,* Aucuns assurer ou acertainer, comme *Voire, Ouy.* Quelques uns jurer, comme *Certes, Veritablement,* et autres qu'on ne pratique aujourd'huy que trop. Il y en a pareillement qui signifient nier, comme *Non, Nenny, Point.*

*Préposition.*

Preposition (comme qui diroit en François *avant-mise*) est une partie d'Oraison qui se met devant les autres : comme sont celles-ci, outre lesquelles s'en trouvera bien peu d'autres : *A, A l'endroit, Apres, Avant, Avec, Aupres, Chés, Contre, Dans, De, Dés, Deça, Dehors, Delà, Devant, Envers, Environ, Excepté, Fors, Hors, Jouxte, Joignant, Lez, Par, Pour, Prés, Selon, Suivant.*

*Conjonction.*

Conjonction c'est une partie d'Oraison qui conjoint et lie les autres ensemble comme *Et, Ou, Si, Mais, Donc, Partant, Pourtant, Ainsi, Toutefois, Neantmoins, Veu que, Attendu, Combien-que, Ores, ou Encore-que, D'ailleurs, etc.* C'est assez grammaticisé pour Logiciens. Retournons donc à nos preceptes.

chapitre 5

*de l'Oraison*

Ce qui resulte de la conjonction et composition du nom et verbe s'appelle *Oraison*, genre de l'enonciation : laquelle le Philosophe\* definit ainsi : L'oraison est une voix qui signifie selon qu'il a semblé bon aux hommes, les parties de laquelle signifient aussi quelque chose separement. Laquelle definition n'a besoin d'autre interpretation, si nous nous resouvenons de ce qui a esté annoté sur la definition du nom, et du verbe. Car il est assés notoire que l'Oraison estant composée du nom et du verbe, signifie selon qu'il a semblé bon aux hommes, veu que le nom, et le verbe signifient en cete mesme façon. Et puisque le nom et le verbe, qui sont parties d'oraison, signifient de soy quelque chose, il s'ensuit de necessité que les parties de l'Oraison signifient quelque chose separement.

Des Oraisons les unes sont parfaites, les autres imparfaites. Les parfaites sont celles qui laissent un sens accompli en l'entendement de celui qui les conçoit, comme sont celles esquelles il y a verbe. Les imparfaites sont celles qui ne laissent point un sens accompli en l'entendement de celui qui les conçoit, à sçavoir celles où il n'y a point de liaison verbale, comme quand je dy : *Dieu tout puissant, Alexandre Vaillant, Pierre Apostre*. Car si je n'y adjouste quelque verbe, il n'y a en telles oraisons aucun sens parfait et accompli. Ces oraisons seront parfaites si

*In lib.1. de  
inter. c.4.  
Qu'est-ce  
qu'oraison.*

*Division de  
l'Oraison.*

*Oraisons  
parfaites.*

*Oraisons  
imparfaites.*

*Subdivision des  
oraisons  
parfaites.*

je dy, *Dieu est tout puissant, Alexandre estoit vaillant, Pierre fut Apostre.* Or les Logiciens et Philosophes ne recoivent point de telles oraisons imparfaites et sans verbe. Et mesme encore subdivisent les parfaites en celles qui signifient vray ou faux, et celles qui ne signifient ny vray ni faux : et ne recognoissent non plus celles qui ne signifient ny vray ny faux, qui si elles estoient du tout imparfaites : desquelles nous avons parmy les Poëtes, et mesme parmy les historiens, et orateurs exemples infinis, comme quand on prie, ou desire, ou fait imprecation ou commandement, dont nous n'avons que faire de discourir : mais seulement de celles qui signifient affirmation ou negation, vray ou faux, c'est à dire que la chose est ou n'est pas. Et de celles-cy sont composés les syllogismes : et communément sont appellées *Enonciations* : parce qu'elles annoncent et raportent qu'une chose est ainsi, ou ne l'est pas.

chapitre 6

*de l'Enonciation et de ses divers  
noms.*

L'*Enonciation* donc est une oraison parfaite et signifiant affirmation ou negation. Laquelle suivant ses diverses fonctions reçoit aussi divers noms. Car en tant qu'elle interprete et explique les conceptions de l'ame, elle est appelée *Interpretation*, En tant qu'elle est partie du syllogisme, *Proposition* : En tant qu'elle est mise en avant comme, proposition douteuse par maniere de discours, de controverse et dispute, *Theme, These, Question, Subjet, ou Argument* : En tant qu'elle peut estre soutenüe probablement tant du costé de l'affirmative que de la negative, *Probleme* : Entant qu'elle est conclüe par syllogisme ou autre argumentation, *Conclusion, Illasion, ou Consequence* : Entant qu'à cause de son homonymie ou autre fallace, elle reçoit diverses et douteuses interpretations, *Sophisme, Cavillation, Caption, ou Surprise* : Entant que c'est une proposition approuvée de tous comme indubitable *Axiome, Principe, Maxime*. Or des axiomes les uns sont propres à chasque discipline ne sont pas tousjours receus et admis és autres : car chascune a des principes particuliers : les autres sont communs à toutes, comme ceux qui s'ensuivent : *Rien ne peut estre et n'estre pas ensemble. Le tout est plus grand que sa partie. Le genre est plus commun que son espece. Retranchant de choses egales parties egales, le surplus*

*Qu'est-ce  
qu'Enonciation.*

*Interpretation.  
Proposition.*

*Theme, These,  
Question, etc.*

*Probleme.  
Conclusion.  
Illation.*

*Sophis.*

*Axiome,  
Principe.  
Maxime.  
Axiomes  
propres.  
Axiomes  
communs.*

## de la Logique

---

*demeurera toujours egal. De mesme, retranchant de choses inegales parties egales, le surplus sera toujours inegal. De deux vrays propositions bien disposées selon les preceptes de Logique, s'en ensuivra la conclusion vraye : De quelque chose que ce soit l'affirmation ou la negation est toujours vraye : Et plusieurs autres semblables.*

chapitre 7

***premiere division de  
l'Enonciation, selon sa  
signification.***

L'*Enonciation* se divise en celle qui est une et simple, et celle qui est multipliée, redoublée et conjointe. L'*Enonciation* une et simple n'a jamais qu'un seul sens soit de soy-mesme, ou par conjunction. De soy, quand le subject et l'attribué sont simples en toutes façons, c'est à dire, qu'il n'y a qu'un seul subject et un seul attribué et icelui sans homonymie : comme, *Dieu est infini*. Par conjunction, quand plusieurs mots rangés ensemble pourroient faire deux ou plusieurs oraisons sans ce qu'ils sont liés par quelque Conjonction qui empesche qu'ils n'en font qu'une seule et un seul sens : comme *Cicéron est orateur et Consul : S'il est jour le Soleil luit* : chascune desquelles ostant les Conjonctions *Et*, et *Si*, seroient deux oraisons et deux sens, disant ainsi de la premiere, *Cicéron est orateur, Cicéron est Consul* : et puis de l'autre *Il est jour, le Soleil luit* : Encore adjouste-on une autre espece d'*enonciation* une et simple, à sçavoir quand il y a plusieurs subjects synonymes en une mesme oraison sans aucune conjunction, comme, *Ce qui est capable de raison, de rire, de doctrine, est animé*.

*Enonciation  
une et simple.*

L'*enonciation* multipliée, conjointe, ou redoublée est celle qui a plusieurs et divers sens soit à cause de l'homonymie, soit sans conjunction

*Enonciation  
multipliée.*

## de la Logique

---

aucune. A cause de l'homonymie comme, *Le chien est animal* : car *chien* est un mot homonyme, ainsi que nous avons dit ailleurs. Sans conjonction ni liaison aucune l'énonciation se redouble en trois façons. La première, si on prononce plusieurs sujets tous ensemble sans conjonction avec un seul attribué, comme *le tigre, le loup, le cheval est courbé en bas*. La seconde, quand on prononce plusieurs attribus ensemble sans aucune conjonction, avec un seul sujet, comme *Alexandre est Macedonien, Roy, Philosophe, Capitaine*. La troisième quand plusieurs oraisons sont accouplées et entassées en une même énonciation sans conjonction aucune, comme, *Socrates dispute, Platon compose, Ciceron harangue*. Et voilà quant à la division de l'énonciation selon la signification.

chapitre 8

*subdivision de l'Enonciation  
une et simple en celle qui est  
estenduë, et celle qui est abregée  
ou racourcie.*

Les enonciations conjointes, multipliées ou redoublées ne sont gueres en usage parmi les Logiciens, à cause des captions qu'elles contiennent, pour estre ordinairement vrayes en une partie et faulse en l'autre : mais celles qui sont vrayement unes et simples tant aux sens qu'aux mots, leur sont fort propres, et frequentes : lesquelles eu esgard aux mots dont elles sont composées, se trouvent ou *Estenduës* ou *Abregées* : Estendues, quand le subject et son attribué outre le verbe qui les conjoint, sont distingués chascun par sa partie d'Oraison ou mot divers : comme *Socrates est Philosophe* : *Alexandre se montre courageux* : Abregées quand le verbe contient en soy l'attribué comme *l'homme raisonne*, *le lievre cour*, *l'aigle vole* : car en les estendant on diroit, *l'homme est raisonnant*, *le lievre est courant*, *l'aigle est volant*. De mesme celle-cy *J'aime*, *Tu lis*, *Il enseigne*, se peuvent resoudre et estendre, disant, *Je suis aimant*, *Tu es lisant*, *Il est enseignant*. A ces Enonciations abregées il faut aussi rapporter les verbes qu'on apelle *d'action exceptée ou reservée* : parce que l'action qu'ils signifient est reservée à Dieu ou à Nature ; et seuls sans adjoüster d'autres mots font une parfaite enonciation, comme *il pleut*, *il neige*,

*Enonciations  
estenduës.*

*Enonciations  
abregées.*

*Verbes d'action  
exceptée ou  
reservée.*

## de la Logique

---

*il tonne, il gresle, il glace, il vente, etc.* Car c'est autant à dire, que *Dieu ou Nature pleut, neige, tonne, etc.* Je n'ay pas voulu user en cete division des termes des interpretes Latins qui appellent telles enonciations *du second et troisieme adjacent* : parce que les mots cousteroient autant à expliquer que la chose mesme, voire plus que la chose ne vaut : mais j'ay mieux aymé parler clairement disant, *Estenduës et Abregées ou Racourcies.*

chapitre 9

*autres divisions de  
l'Enonciation touchant la  
substance, Quantité Qualité,  
Matiere, et Forme.*

Selon et Jouxte la Substance ou Essence l'enonciation est Categorique, ou hypothetique, c'est à dire Conditionnelle. La Categorique n'est autre chose que celle que cy-dessus nous avons appelée une et simple tant en son sens qu'en ses mots. L'hypotetique ou Conditionnelle sera traictée au dernier chapitre de ce livre fort brevement, aussi Aristote n'en a rien touché.

*I. Division  
selon l'essence.*

*Enonciation  
Categorique.*

*Enonciation  
Hypothetique.*

Selon la Quantité l'enonciation se divise en quatre especes, En l'universelle, la particuliere, l'infinie ou indeterminée, et singuliere.

*II Division  
selon la  
quantité.*

*Enonciation  
universelle.*

L'universelle est celle qui non seulement a un subject universel, mais encore au devant d'iceluy un signe, remarque ou indice d'universalité, soit affirmatif, soit negatif. Affirmatif, comme sont *Tout, Quiconque, Qui que ce soit, etc.* Negatif, comme *Nul, Personne, etc.* Par exemple ces enonciations sont universelles affirmantes, *Tout animal est sensible : Quiconque meurt mal est damné.* Et celles-cy negantes, *Nul avare n'est content : Personne ne vit au monde sans incommodité.*

*Signes  
universels.*

L'enonciation particuliere est celle qui a bien un sujet universel, mais neantmoins restreint par un signe ou marque particuliere, comme *Quelque*

*Enonciation  
particuliere.*

<i>Enonciation infinie.</i>	<i>astre est brillant : Aucuns hommes sont barbares : Aucuns Princes ne sont point affables.</i> L'enonciation infinie ou indeterminée est celle qui a bien aussi le subject universel, mais c'est sans aucun signe, marque ou indice de l'universalité ou particularité : comme <i>L'homme est juste : Les Philosophes sont contens.</i> Telles propositions sont appellées infinies, indefinies, ou indeterminées : parce qu'en icelles on ne definit ny determine si on parle generallement et universellement de tout le subject, ou d'aucunes choses particulierement comprises sous iceluy en sorte que c'est à celuy qui les prononce de les interpreter et determiner.
<i>Enonciation singuliere.</i>	L'enonciation singuliere est celle qui a le subject singulier, comme <i>Scipion vainc, Caton se passionne.</i>
<i>III. Division selon la qualité. Enonciation affirmative et negante.</i>	Selon la Qualité l'enonciation est ou affirmative, ou negante : l'affirmante est celle qui attribue quelque chose à une autre : la negante celle qui l'oste : comme, <i>Aristide est juste, Aristide n'est pas juste</i> : celle-cy luy oste la justice qui luy est attribuée par celle-là. Et de cete repugnance qui est entre l'affirmation et negation s'engendre l'opposition des enonciations dont nous discourrons au chapitre suivant.
<i>IV. Division selon la matiere.</i>	Selon la matiere l'enonciation se divise en trois : Necessaire ou Demonstrative : Advenante, Vrai-semblable, Probable, Possible, Dialectique ou Topique, Impossible, Sophistique, ou Captieuse. Ce qui sera aisé à entendre par une pareille division des choses, en celles qui sont Necessaires, Advenantes ou Possibles, et Impossibles. Les choses necessaires sont desquelles l'une posée, l'autre soudain s'ensuit, comme <i>homme, et animal</i> : car si l'homme est, quand et quand il s'ensuit qu'il est animal : si le Soleil luit, qu'il est jour. Et de telles choses se font les enonciations de la Demonstration qui est le plus parfait syllogisme.
<i>Choses necessaires.</i>	
<i>Choses advenantes.</i>	Les choses advenantes ou possibles (sous lesquelles nous rangeons aussi les probables ou

vrai-semblables) sont celles à l'une desquelles l'autre s'ensuit quelquefois, et quelquefois non : comme à l'homme *estre vaillant, estre prudent* : car aucuns le sont, d'autres non. Et d'autant que la partie de Logique appelée Dialectique ou Topique traite de telles matières : les enonciations probables de là sont aussi appelées Dialectiques, ou Topiques.

Les choses impossibles sont celles à l'une desquelles jamais l'autre ne s'ensuit, comme à l'homme *estre insensible* : et d'icelles ayant aucunefois quelque apparence ou vray semblence sont composées les enonciations Sophistiques ou Captieuses.

*Choses  
impossibles.*

Selon la Forme l'enonciation est ou vray ou faulse : qui est chose qu'on doit juger à la matiere mesme.

*V. Division  
selon la forme.*



chapitre 10

*de l'opposition des  
Enonciations*

Il y a trois sortes d'enonciations opposées : la première est des contraires, qui sont l'universelle affirmante, et négative : comme *Tout homme est animal, Nul homme n'est animal*. La seconde des sous-contraires, qui sont la particulière affirmante et négative : comme *Quelque homme est animal, Quelque homme n'est pas animal*. La troisième des contradictoires ou contredisantes, qui sont l'universelle affirmante et particulière négative : comme *Tout homme est animal, Quelque homme n'est pas animal* : et au rebours aussi l'universelle négative, et la particulière affirmante comme, *Nul homme n'est animal, Quelque homme est animal*. Dont il est aisé à remarquer que toute l'opposition des enonciations gist ou en la seule qualité, comme és contraires et sous-contraires, qui ne sont opposées que par la seule négation, demeurant d'ailleurs ou toutes deux universelles, ou toutes deux particulières : ou bien en la qualité et quantité ensemble, comme és contradictoires : desquelles l'une étant affirmante, l'autre est négative, et étant universelle l'autre est particulière. Mais la seule quantité ne produit point d'opposition : tellement que les enonciations universelle affirmante, et particulière affirmante, comme, *Tout homme est animal, Quelque homme est animal* : ni l'universelle négative et particulière négative,

*Contraires.*

*Sous-contraires.*

*Contradictaires.*

de la Logique

---

comme *nul homme n'est animal*, *Quelque homme n'est point animal*, ne sont point opposées : et s'appellent seulement *Subalternes*, parce que l'une est comprise sous l'autre : à sçavoir la particulière sous l'universelle. Et tout ce-dessus est vivement représenté en la tablette suivante.

livre IV, chapitre 10

---

*Tout homme  
est animal*

Contraires.

*Nul homme  
n'est animal*

Subalternes.

Contre-  
di-  
fantes.

Subalternes.

*Quelque  
homme est  
animal*

Soubs-contraires.

*Quelque homme  
n'est pas  
animal*



chapitre 11

*de la verité ou faulseté des  
Enonciations opposées et  
subalternes.*

C'est une maxime que de toutes enonciations opposées soient contraires, sous-contraires, ou contradictoires, en la matiere necessaire, et en l'impossible, l'une est vraie, l'autre fause. Il est aisé à chacun de s'y former mille exemples sur ceux que nous en avons baillé sur la fin du chap.9. Mais en la matiere Advenante ou possible, il y faut marcher plus discrettement. Car les contraires y peuvent bien estre toutes deux faulses, jamais toutes deux vrayes, comme,

*Tout arbre porte bon fruict.*

*Nul arbre ne porte bon fruict.*

Les sous-contraires au rebours y peuvent estre toutes deux vrayes, jamais toutes deux faulses, comme,

*Quelque homme est Musicien,*

*Quelque homme n'est pas Musicien.*

Quant aux contradictoires, en toutes matieres l'une en est vraie, l'autre faulse.

Pour les Subalternes, en la matiere necessaire toutes deux les affirmantes sont tousjours vrayes, et en la matiere impossible toutes deux faulses, comme,

Neces- *Tout homme est animal,*

saire *Quelqu'homme est animal.*

Impos- *Tout homme est arbre,*

de la Logique

---

*Quelqu'homme est arbre.*

Au contraire en la matiere necessaire toutes les deux negantes sont faulses : et en l'impossible, vrayes, comme,

Neces-	<i>Nul homme n'est animal,</i>
saire	<i>Quelque homme n'est pas animal.</i>
Impos-	<i>Nul homme n'est arbre,</i>
sible	<i>Quelque homme n'est pas arbre.</i>

En la matiere Advenante ou Possible jaçoit que l'universelle affirmante ou negante soit faulse, la particuliere ne laisse pas pourtant d'estre, vraye comme,

faulse.	<i>Tout homme est medecin,</i>
vraye.	<i>Quelque homme est medecin.</i>
faulse.	<i>Nul homme n'est medecin,</i>
vraye.	<i>Quelque homme n'est pas medecin.</i>

Poursuivons selon la methode du Philosophe.

chapitre 12

***des Enonciations Indefinies et  
singulieres contradictoires, et de  
la verité ou faulseté d'icelles, et  
du franc Arbitre.***

Le Philosophe en son livre de l'interpretation\* outre l'espece des enonciations Contradictaires en qualité et quantité, dont a esté cy-dessus parlé, en allegue deux autres qui ne sont opposées qu'en la seule qualité : l'une est des Indefinies affirmante et negante, comme *l'homme est juste, l'homme n'est pas juste* : l'autre des singulieres, comme *Alexandre est vaillant, Alexandre n'est pas vaillant*. Et quant aux indefinies il en faut faire le mesme jugement que des contraires ou sous-contraires, puis que selon l'intention de celuy qui les profere elles sont equivalentes à celles-cy, ou à celles-là. Pour le regard des singulieres en ce qui concerne le temps passé ou present, l'une est sans doubte tousjours vraye, l'autre faulse : Mais en ce qui est du temps à-venir, là gist tout le doubte, à cause de l'incertitude qui eschoit és evenemens et effects des choses singulieres, et particulièrement en celles qui dependent de la volonté muable et changeante des hommes : contre l'opinion de ceux qui croient que toutes les choses singulieres sont captivées à certaine fatalité, nécessitées à une nécessité, et destinées à un destin inevitable : dont il faudroit conclure que partant l'une des propositions contradictoires singulieres, et au temps à-venir

*ch.7. et 8.*

*Contradiction  
des  
Enonciations  
indefinies et  
singulieres.*

mesme, seroit necessairement vraye, l'autre faulse. Laquelle opinion Aristote reprouve comme impertinente, erronée, absurde et privant l'homme de son liberal ou franc arbitre, qui est une des riches pieces de l'homme et qui ne le distingue pas moins des bestes brutes que la raison mesme. C'est ce que dit Theophilacte\* en ces mots : *Tout animal raisonnable a le franc arbitre.* Car tous les autres animaux sont tellement captivés au chois des choses qui leur semblent les meilleures, qu'ils les preferent tousjours à celles qu'ils jugent estre pires : tesmoing le chien dont fait mention Esope, lequel passant un ruisseau avec un lopin de chair à la gueule, le lascha pour prendre celuy qui luy estoit representé plus gros dans l'eau. Mais l'homme suivant que son appetit et volonté le transporte avec ses mouvemens passionnés, prefere mesme les choses pires à celles qu'il cognoit certainement estre meilleures : c'est ce que dit Medée dans Ovide,

*Sur le 15. ch.  
de S. Luc.*

*Je recognois le bien et beaucoup je le prise,  
Pourtant j'ensuy le mal en estant plus  
esprise.*

Ce n'est pas d'aujourd'huy seulement que le franc arbitre ou libre volonté donné de Dieu, a esté contesté aux hommes par les hommes : et soustenu tousjours par les plus beaux, sains, et saints esprits de tous les siecles desquels je ne puis passer sous silence les raisons, ni celles des adversaires sans response. *Si toutes choses* (dit nostre Philosophe) *advenoient par destinée ou necessité fatale, il ne faudroit jamais deliberer ni consulter.* Car qu'est-il besoing de deliberation ou conseil en ce qui ne peut eschoir qu'en une certaine et necessité maniere ? Que seroit-il aussi besoing de loix pour retirer et deterrer les hommes du vice et des crimes s'ils sont necessités, adstreints et comme captivés et entraînés au peché par une fatalité inevitable ? Pourquoi faudroit-il establir et ordonner des peines contr'eux ? A ce propos oions S. Irenée\* *S'il n'estoit pas en nostre pouvoir de faire ceci ou ne le faire pas, pourquoy*

*Aristo. c. 7 de  
Interp.*

*lib.4. cap.72.*

*est-ce que l'Apostre et avant lui Dieu mesme nous a remonstré qu'est-ce qu'il nous faut faire et ne faire pas ? En vain certainement. Encore seroit plus inique l'establissement du supplice contre les delinquans. Car (comme dit S. Optat\*) La volonté au peché merite punition, la nécessité pardon. S. Augustin : Qui est celuy qui pesche en ce qu'il ne peut éviter ? Or est-il que les hommes pechent ; ils peuvent donc éviter le peché. Et Clement Alexandrin : Ni les louanges, ni le blasme, ni les honneurs, ni les peines ne seroient justement decernées et ordonnées si l'ame n'avoit point une franche et libre volonté de faire ou ne faire pas. Et S. Augustin encore\*, Si tu avois fait cela de nécessité tu ne serois aucunement entravé au lien du peché. Mais entendons deux argumens au contraire. Le premier : Dieu ne se peut tromper en sa prescience, ou prevoyance, c'est à dire, Tout ce que Dieu a preveu, advient de nécessité en la sorte qu'il l'a preveu : or Dieu a preveu de toute eternité le cours de toutes choses : partant toutes choses adviennent par nécessité en la sorte qu'elles adviennent, et ne peuvent advenir autrement : comme si Dieu a preveu que je pecherois ce jourd'huy par courroux, il est impossible que je ne tombe ce jourd'hui en ce peché là, impossible, dije, d'éviter que je ne me cholere et courrouce. Lequel argument semble du premier abord bien fort : mais s'il est un peu bas sapé et miné, le fondement en sera quand et quand esbranlé et tombera en ruine. Car il conclud captieusement une nécessité simple et absoluë d'une nécessité accompagnée, que les Philosophes appellent nécessité selon quelque chose. Car de ce que Dieu prevoit toutes choses, il ne s'ensuit pas que pourtant elles adviennent de nécessité. Ce que je rendray plus aisé par un ou deux exemples proposés en matiere notoire. Le premier : Je te voy assis, partant tu es assis de nécessité. L'autre : Je voy que tu homicides ton voisin parconsequent tu l'homicides de nécessité, et parce que je te voy pecher, je suis cause de ton peché. Car ce qui est en nous voir et sçavoir, voyance*

*lib.7. in  
Parmeni.  
lib.3. de libero  
arbit. c. 18.*

*ca. 14. de vera  
relig.*

*Argument 1.  
contre le liberal  
Arbitre.*

*Response à  
l'Argument 1.*

*Tout est present  
à Dieu. Scalige.  
exercit. ult. art.  
8.*

*S. Chrysost. in  
epist. S. Pauli  
ad Corint. et  
Orige in  
Genes.*

et science, est en Dieu prévoir, et avant sçavoir, prevoiance et prescience : voire mesme que les choses qui nous sont futures sont plus presentes à Dieu que celles qui nous sont à nous le plus certainement presentes, sans aucune comparaison. Et pour le dire plus clairement, Dieu ne prevoit rien, mais il void tout presentement sans aucune distinction de tems. Et s'il faut inferer que cete prevoiance qui est en Dieu certaine et infallible, astreint l'evenement des choses à quelque necessité, ce n'est pas une necessité simple et absoluë, ou (comme parlent les Theologiens) *une necessité de consequent, mais de consequence* : ou bien (comme ils disent aussi en mesme sens, mais en divers mots) cela est *vray en sens composé non pas en sens divisé et separé*. C'est à dire, que telle necessité n'est pas un consequent dependant de la prevoiance de Dieu comme de son antecedent necessaire : mais que neantmoins la consequence est certaine de dire (qui auroit l'esprit prophetique) Dieu l'a ainsi preveu : il ne peut donc advenir autrement : non pas parce qu'il l'a ainsi preveu (car ce seroit en faire un mesme sens composé et confus ensemble comme si l'un dependoit de l'autre) mais au contraire il l'a ainsi preveu parce qu'il devoit advenir. Autrement il faudroit dire avec pareille raison que les prognostiqueurs et faiseurs d'almanachs sont cause de la pluye quand ils l'a prevoient certainement. Ce seroit faire Dieu aussi bien auteur de nos fautes et demerites que de nos bonnes et meritoires œuvres : et tomber au reproche d'Homere, qui chante ainsi à ce propos,

*Impieux les humains qui apres leurs mesfaits  
Disent que les hauts Dieux causent de tels  
effects.*

Que si nous lisons quelquefois en la sainte escriture des passages par lesquels Dieu semble estre appellé l'auteur du peché, comme quand il est dit, *qu'il n'y a point de mal en la Cité que le Seigneur ne l'ait fait* : *qu'il endurecit le cœur de Pharaon* : quand nous le prions tous les jours *de ne nous*

*induire en tentation* : c'est la phrase Hebraique qui le nous fait ainsi sembler : car à parler proprement il faudroit ainsi tourner ces passages-là en nostre langue, *Il n'y a point de mal en la cité que le Seigneur n'ait permis qu'il ait esté fait : Il a permis que le cœur de Pharaon fust endurci : Ne permets pas que nous soyons induits à tentation.* Or quand il permet le contraire, ou c'est pour nous chastier, ou bien qu'il retire sa grace et benediction de nous : et (comme parlent les Theologiens) c'est un mal de peine non pas de coulpe.

Dieu est (dit Origene) comme celuy qui sçachant certainement que dans un bois il y a des voleurs, auquel il void acheminer un pauvre passant, et tomber tout droit dans leurs embusches, juge facilement sa prise par la route qu'il tient. Car de mesme Dieu prevoid, ains void presentement de toute eternité, à quoy nous nous laissons emporter, et sçait tout le cours de nostre vie avant nostre nativité, ainsi qu'il est escrit d'Esau et de Joseph. C'este consequence donc est bone. *Parce que nous faisons mal, Dieu a preveu que nous ferions mal :* Et celle-cy ne vaut rien. *Parce que Dieu a preveu que nous ferions mal, Nous faisons mal de necessité.*

Le second argument des adversaires est, que par le peché de nostre premier pere Adam, ce franc arbitre a esté flestri, et arraché de nos ames. Ce qui est faux estant dit si cruément. Car à la verité il a esté lesé, mais non pas totalement osté : en sorte que l'homme n'est pas si enclin au mal, qu'il ne puisse s'il veut, se retirer à la voye de salut. Ce que nous verifions par autorités irreprochables. Dieu mesme parlant à Cain\*, dit ainsi : *Ne sçais-tu pas que si tu fais bien, tu en recevras recompense : et si tu fais mal, ton peché sera soudain à ta porte ? Et ailleurs\* : Il dependra de la volonté de l'homme de faire ou ne faire pas.* En Josué\* : *Vous avez ce jourd'huy le choix d'eslire ce que vous voulez.* Le mesme se peut colliger de plusieurs autres lieux tant de la sainte Escriture\*, que des saints Peres. Saint

*Argument 2.  
des adversaires  
contre le liberal  
arbitre.*

*En Genese c.4.*

*ch.30. des  
Nombres.  
ch.24. Deut.  
chap.20.  
Eccl.15.*

*Sap.12.  
Ezech.33.*

Epist. 3. lib. 1.  
epist.

In 1. Apologet.  
lib. 2.

au lieu  
preallegué.

chap. 2. du  
liv. 2. des Inst.

de gratia et lib.  
arb.

lib. de gratia et  
lib. arbi.

in psal. 40.

lib. 2.

Azoar. 46.

Conclusion de  
ce discours.

Cyprien à ce propos\* : *L'homme laissé en sa liberté et établi en son propre arbitre pourchasse ou sa perte ou son salut.* Gregoire de Nazianze\*, et Tertulien contre Marcion\* : *La liberté et franchise de l'arbitre ou volonté humaine à un pareil mouvement d'une part et d'autre c'est à dire au bien et au mal.* Saint Augustin\* : *Ny le petit nombre des doctes, ny la multitude des ignorans n'a jamais nié que l'homme eust son franc arbitre et volonté libre.* Calvin mesme\* (qui l'a impugné apres Luther) confesse que les anciens Philosophes (taisant les saints Peres) estoient de cete mesme opinion : et se fasche neantmoins de ce que S. Ambroise dit si souvent que *Dieu attire à soy ceux qui veulent estre attirés.* Mais le mesme S. Augustin\* passe bien plus outre, disant : *Il y a un franc arbitre et celuy qui le nie n'est pas Catholique.* Saint Bernard\* dit aussi tres-bien, *Oste le franc arbitre, il ne reste rien à sauver : oste la grace, il n'y a rien dequoy estre sauvé.* Le mesme S. Ambroise\* : *Dieu a donné à l'homme le chois de suivre ce que bon luy semblera.* Saint Hierosme escrivant à Jovinian\* *Dieu nous a créés avec le franc arbitre, et ne sommes astreints de necessité ny aux vertus ni aux vices : autrement s'il y avoit necessité, il n'y auroit ni merite ni damnation.*

Je n'ay que faire de rechercher plus d'autorités pour verifier ce que les saintes escritures : les saints peres, et les escholes de la sainte Theologie et Philosophie soustiennent, et ont soustenu de tout temps. Mahumet mesme accorde le liberal arbitre en termes tres exprés dans son Alcoran. Et m'estonne que ceux qui se veulent ainsi rendre esclaves, et captiver à cete fatalité, impugnant par argumens captieux leur liberté naturelle, ont neantmoins souvent recherché la liberté de leur conscience par armes violant le droit divin et humain : lesquels laissant en leur servitude volontaire, revenons à nostre Philosophie, et concluons que des enonciations singulieres contradictoires du temps à venir l'une est certainement vraie, l'autre faulse, toutefois indefiniement

et indéterminément, c'est à dire, sans que les hommes puissent (excepté par conjecture) distinguer et déterminer quelle est la vraie, quelle la faulse, avant qu'elles adviennent : comme, *l'Empereur vaincra demain, l'Empereur ne vaincra pas demain.*

A ce propos se pouvoit aussi traiter la question de *Fortune et cas fortuit*. Mais parce que les Chrestiens ne reconnoissent ni ne croient ces choses-là : et que d'ailleurs c'est plustost un argument et sujet de Physicien que de Logicien, je la passeray soubz silence, et renvoyant le lecteur curieux à ma Physique, je diray ici seulement de passade que c'estoit de la croyance des Paiens d'estimer que la Fortune (à la quelle à cete cause ils consacroient et dedioient des temples) maistrisoit sur les plus sages comme une tres-puissante Déesse : tesmoing Juvenal quand il dit,

*Toutes divinités assistent la sagesse,  
Fortune toutefois est celeste Déesse.*

Maintenant il est temps de passer à une autre sorte d'enonciations, ausquelles ont dit ordinairement y avoir une difficulté merveilleuse : mais je feray voir Dieu aydant, le contraire.

*au liv.2. chap.  
9 et 10.*



chapitre 13

*des Enonciations modales.*

Il y a quatre mots que les Logiciens apellent *Modes\**, à sçavoir *Possible, Advenant, Impossible, et Necessaire*, lesquels se trouvant en l'enonciation font qu'il faut prendre l'affirmation ou negation d'icelle autrement qu'aux precedentes. Et d'iceux toutes les Enonciations esquelles ils entrent sont appellées *Modales* : pour l'entiere intelligence desquelles il ne faut retenir que deux choses assez aisées si on y raporte tant soit peu de jugement. La premiere gist à remarquer ce à quoy il faut referer l'affirmation ou negation de l'enonciation. L'autre quelle est la consequence et correspondance desdicts Modes l'un avec l'autre.

*c'est à dire  
Manieres.  
Les quatre  
Modes.*

Pour le regard de la premiere il faut observer que les enonciations modales se divisent en deux parties : l'une desquelles est un des quatre Modes susdits : l'autre contient le reste de l'enonciation modale, que les Logiciens Latins apellent *Dictum*, et nous *le dict, ou le dire*. Par exemple en cete enonciation, *Il est necessaire que l'homme soit sensible* : cete partie *Il est necessaire* est le *mode*, *que l'homme soit sensible*, est le *dire*. Or comme es autres enonciations l'affirmation ou negation depend de ce que le verbe est affirmé ou nié : comme en ces deux, *l'homme est juste*, qui est affirmante, *l'homme n'est pas juste*, qui est negante. De mesme aux modales l'affirmation ou negation depend de ce

*Deux parties de  
l'enonciation  
Modale.  
Dictum.*

que le *mode* est affirmé ou nié, sans avoir egard à l'affirmation ou negation du *dire* laquelle n'est point icy considerée pour rendre l'enonciation affirmante ou negante : comme il est aisé à voir és exemples proposés de tous les quatre Modes.

- Affir-  
mantes *Il est possible que l'homme soit heureux :*  
*Il est possible que l'homme ne soit point heureux.*
- Negan-  
tes *Il n'est pas possible que l'homme soit heureux :*  
*Il n'est pas possible que l'homme ne soit point heureux.*
- Affir-  
mantes *Il advient que l'homme est heureux :*  
*Il advient que l'homme n'est point heureux.*
- Negan-  
tes *Il n'advient pas que l'homme soit heureux :*  
*Il n'advient pas que l'homme ne soit point heureux.*
- Affir-  
mantes *Il est impossible que l'homme soit heureux :*  
*Il est impossible que l'homme ne soit point heureux.*
- Negan-  
tes. *Il n'est pas impossible que l'homme soit heureux :*  
*Il n'est pas impossible que l'homme ne soit point heureux.*
- Affir-  
mantes *Il est necessaire que l'homme soit heureux :*  
*Il est necessaire que l'homme ne soit point heureux.*
- Negan-  
tes. *Il n'est pas necessaire que l'homme soit heureux :*  
*Il n'est pas necessaire que l'homme ne soit point heureux.*

Voilà quant à l'affirmation ou negation

livre IV, chapitre 13

---

des enonciations modales. Voyons maintenant leur  
entre-suitte, et correspondence.



chapitre 14

***de l'entre suite ou  
correspondence des  
Enonciations Modales.***

L'Intelligence de l'entre-suite ou correspondance des Enonciations Modales est necessaire à tous discours et philosophiques et familiers où il y a un desdicts quatre *modes*, pour mieux juger de leur force et valeur, par le rapport et conference qu'on en peut faire des uns avec les autres. Ce qui consiste en trois petites regles. La premiere regle est que *Possible et Advenant* vont tousjours ensemble, et ne different aucunement en affirmation ou negation tant du *mode* que du *dire*.

*Regle 1.*

La seconde, que *Possible et Advenant* sont tousjours contradictoires à *Necessaire* : c'est à dire, que si l'enonciation de *Necessaire* est affirmante seulement quand *au mode*, et negante quand *au dire*, celles de *Possible et Advenant* sont tout au rebours negantes seulement quand *au mode* et affirmante quand *au dire* : et si l'enonciation de *Necessaire* est negante tant *au dire* qu'*au mode* celles de *Possible et Advenant* affirment tous les deux : et ainsi tousjours contradictoirement.

*Regle 2.*

La troisieme, qu'*Impossible* est opposé à *Possible, et Advenant*, par la negation seule du *mode*, et s'entre-suit avec eux quant au *dire*. Et tout au contraire avec *Necessaire*. Car *Impossible* suit

*Regle 3.*

*Necessaire* quand au *mode* seulement, et luy est contraire quant au *dire*.

Pour mieux retenir et engraver en la memoire ces regles-là qui seroient aisées à eschaper, les commentateurs Latins d'Aristote se servent de quatre mots assez ingenieusement inventés, qui sont, *Amabimus*, *Edentuli*, *Iliace*, *Purpurea* : desquels les consones ne signifient rien, ains seulement les voyelles. A, est la remarque de l'affirmation tant du *mode*, que du *dire*, I, de la seule negation du *mode*. E, de la seule negation du *dire*, U, de la negation de tous les deux, tant du *mode*, que du *dire*. Or en chacun de ces quatre mots il y a quatre voyelles, dont la premiere respond à *Possible* : la seconde à l'*Advenant* : la troisieme à l'*Impossible* : la quatrieme à *Necessaire*. Par exemple, en *Amabimus* : A, A, en la premiere et seconde syllabe signifient l'affirmation tant du *mode* que du *dire*, de *Possible* et *Advenant* : I, en la troisieme signifie la seule negation du *mode* d'*Impossible* : V, en quatrieme est la remarque de la double negation de *Necessaire*, tant du *mode* que du *dire*. Mais pour le faciliter encore d'avantage je proposeray des exemples pour tous les Modes suivant les quatre sus-dicts mots.

- |      |   |
|------|---|
| A-   | <i>Il est possible que l'homme meure :</i>                  |
| ma-  | <i>Il advient que l'homme meurt.</i>                        |
| bi-  | <i>Il n'est pas impossible que l'homme meure :</i>          |
| mus  | <i>Il n'est pas necessaire que l'homme ne meure point.</i>  |
|      |   |
| E-   | <i>Il est possible que l'homme ne meure point :</i>         |
| den- | <i>Il advient que l'homme ne meurt point.</i>               |
| tu-  | <i>Il n'est pas impossible que l'homme ne meure point :</i> |
| li   | <i>Il n'est pas necessaire que l'homme meure :</i>          |
|      |   |
| I-   | <i>Il n'est pas possible que l'homme meure :</i>            |

li-	<i>Il n'advient que l'homme meure :</i>
a-	<i>Il est impossible que l'homme meure :</i>
ce	<i>Il est nécessaire que l'homme ne meure point.</i>
Pur-	<i>Il n'est pas possible que l'homme ne meure point :</i>
pu-	<i>Il n'advient pas que l'homme ne meure point :</i>
re-	<i>Il est impossible que l'homme ne meure point :</i>
a	<i>Il est nécessaire que l'homme meure.</i>

Or pour répondre promptement de l'entre-suite et correspondance des énonciations modales, il faut se proposer à part- soy des divers exemples tantost d'un mode, tantost d'un autre, et observer qu'est-ce qui est consequent des autres modes suivant ce qui en a esté dit cy-dessus. Comme si on demande qu'est-ce qui suit du *Nécessaire* à cete énonciation, *Il est impossible que l'homme ne meure point ?* Suyvant les preceptes susdits il faut dire : *Il est nécessaire que l'homme meure* ainsi que le monstre le mot artificiel *Purpurea*. Si on demande qu'est-ce qui suit du *Possible* à cete énonciation, *Il n'est pas nécessaire que l'homme ne soit point sage ?* Il faut répondre suyvant la remarque d'*Amabimus*, *Il est possible que l'homme soit sage*. Et s'exerçant ainsi il n'y aura rien plus aisé que ceci qu'on estime mal-aisé.

Sur ce sujet il faut remarquer l'homonymie de ce mot *Possible*, lequel estant accommodé à choses advenantes, probables, et contingentes, correspond aussi à l'*Advenant* ou *Contingent* : mais quand il est appliqué aux choses nécessaires, il ne luy peut estre justement assorti : ains vaut autant que *Nécessaire*, quoy qu'improprement : comme en cete énonciation : *Il est possible que l'homme soit raisonnable*. Car qui voudroit de là inferer suivant la premiere regle sus-dite : *Il est donc advenant* : c'est à dire, tantost il est raisonnable, tantost non : il tireroit une

*Homonymiot possible.*

consequence captieuse, ce mot *Possible* n'estant plus icy le *Mode* dont nous avons traicté. Voilà quant aux enonciations Modales.

Je sçay bien que les Grecs et Latins ont des enonciations qu'ils appellent *Infinies*, à cause des negations apliquées au sujet ou attribué, ou à tous les deux ensemble : comme, *nul non homme n'est point non animal*. Mais cete maniere de parler estant incognuë aux François, je n'ay que faire d'en rien dire. Il ne reste donc que nous acquiter de ce que nous avons promis ci-dessus\* : de discourir legerement sur les enonciations hypothetiques.

*en ce liv. ch.4.*

chapitre 15

**des Enonciations  
hypothetiques.**

Toutes enonciations multipliées sont apellées *hypothetiques et conditionnelles* : non pas pourtant que toutes le soient vrayement : mais parce que celles-ci sont les plus ordinaires et communes, toutes les autres ont pris leur denomination d'icelles. Car (comme disent les Philosophes) la denomination se fait de la plus grande partie. Il y en a toutefois trois especes particulieres.

La premiere de celles qui sont vrayement conditionnelles (que les Grecs appellent *Hypothetiques*, c'est à dire *Suppositives*) qui commencent par cete conjonction hypothetique *Si* : comme, *s'il est jour, le Soleil luit en nostre hemisphere : s'il est homme, il est animal*. Car de ce qu'on suppose qu'il est jour, on tire de là consequence qu'il faut de necessité que le Soleil luise en nostre hemisphere. Et pareillement avec ceste hypothese, condition, ou supposition, *Que c'est un homme*, on infere que *c'est un animal*.

La seconde espece est de celles qu'on nomme *Conjointes* : par ce qu'elles sont conjointes et liées par une conjonction copulative, comme *Et*, ou *Avec*. Par exemple : *Alexandre est vaillant, et sçavant, Les loix avec les armes sont l'appuy de l'estat*. Car cette liaison *Et*, ou bien *Avec*, fait que deux enonciations ne sont prises que pour une, qui à cete cause est

*Enonciations  
hypothetiques  
de trois sortes.*

## de la Logique

---

*Enonciations  
disjointes.*

*Distinction.*

appelée *Conjointe*. La troisieme espece est des dis-jointes, c'est à dire, qui sont conjointes par une conjonction dis-jonctive. En quoy il semble avoir de la repugnance : parce que conjoindre et disjoindre sont contraires : et partant que nulle dis-jonction ne peut estre conjonction. Mais pour oster ce scrupule il faut remarquer que la conjonction dis-jonctive est ainsi appelée par ce qu'elle dis-joint et separe les choses, quoy qu'elle lie et conjoigne les mots d'une mesme oraison ou enonciation, comme sont *ou, ou bien*. Par exemple, *Ou il est jour, ou il est nuict : Ou il est animal raisonnable, ou bien irraisonnable*. Car cete conjonction dis-jonctive *ou* conjoint bien les mots et les deux parties de l'enonciation, toutefois elle ne conjoint point les choses signifiées, mais au contraire les dis-joint.

Pour le regard de la forme et consequence de ces enonciations hypothetiques, elle est assez notoire sans precepte : Et n'y a celuy qui cognoissant la matiere, ne juge facilement de la verité ou faulseté de telles enonciations.

Jusques icy c'est assez parlé des enonciations. Passons maintenant aux argumentations, commençant à la plus parfaite, qui est le syllogisme.

LE CINQUIESME LIVRE DE LA  
LOGIQUE, OU Art de discourir et  
raisonner.  
Du Syllogisme.

*chapitre 1*

Des Enonciations ou propositions disposées  
suyvant les loix et preceptes de Logique, resultent  
les argumentations. Car l'argumentation n'est autre  
chose qu'une oraison, par laquelle on conclud et  
collige quelque chose d'une ou plusieurs propositions  
disposées suivant les reigles et preceptes de Logique.  
Je dy d'une ou plusieurs propositions parce qu'il y a  
des argumentations qui concluent avec une seule  
proposition, comme *l'Enthymeme* : d'autres avec  
deux, comme le *Syllogisme* : d'autres avec plusieurs,  
et quelquefois sans certain nombre, comme *l'Induc-  
tion*, et *l'Exemple*.

Des argumentations les une sont parfaites,  
les autres imparfaites. Des imparfaites sera parlé  
ci-apres à la fin de ce livre, à sçavoir de *l'Enthymeme* :  
*de l'Induction*, *de l'Exemple* et *du Sorites*. Des  
parfaites il n'y en a qu'une seule espece, que les  
Greco appellent *Syllogisme*, les Latins *Ratiocination*,  
comme qui diroit, *computation* ou *calcul* : d'autant  
que comme en calculant on collige une somme de  
plusieurs autres : de mesme par le syllogisme de  
plusieurs choses proposées on en collige et conclud  
un autre. Et se definit ainsi : Syllogisme est une  
argumentation en laquelle deux propositions estant

*Qu'est-ce  
qu'argumen-  
tation.*

*Division des  
argumen-  
tations.*

*Qu'est-ce que  
Syllogisme ?*

bien disposées, il s'ensuit necessairement d'icelles quelque chose autre que ce qui a esté proposé. Or tout le syllogisme resulte de la disposition de trois voix, qu'on appelle termes, ou extremités : l'une est *le sujet*, l'autre *l'attribué*, la troisieme celle que les Latins appellent *medium*, c'est à dire, *moien*, *metoien*, ou *entre-deux*.

*Les termes ou  
extremités du  
Syllogisme.*

Le sujet est le terme auquel un autre est attribué en la conclusion. L'attribué est le terme qui est attribué au sujet en la conclusion. Le *medium*, *moyen*, *moitoyen* ou *entre deux* est celuy lequel entremeslé avec le sujet et avec l'attribué aux deux propositions, fait qu'en la conclusion l'attribué est neuëment accommodé au sujet. Et, pour le dire en un mot, le *medium* n'est autre chose que la raison par laquelle on conclud l'attribué du sujet. Par exemple quand ie veux conclurre que l'homme est animal : *l'homme* est le sujet, *estre animal*, l'attribué, que je veux conclurre dudit sujet : et pour ce faire je prens pour *medium* *estre corps sensible* : lequel estant disposé en l'une proposition avec l'attribué, et en l'autre avec le sujet fait naistre le Syllogisme qui s'ensuit,

*Tout corps sensible est animal,  
Tout homme est corps sensible,  
Tout homme donc est animal.*

Et par ainsi ce terme de *Medium*, *moyen*, *moitoyen*, et *entre-deux* est fort proprement accommodé à cete piece du milieu, laquelle lie et conjoint les autres deux en la conclusion du Syllogisme, apres avoir servi à l'une et à l'autre es deux propositions : ne plus ne moins que les murailles que les Jurisconsultes appellent *moitoyennes* (*intergerinos*) servant a deux diverses maisons voisines les joignent l'une à l'autre.

Aristote a denoté ces trois termes *Subjet*, *Attribué*, et *Medium* par les trois premieres lettres Grecques A, B, G : et suyvant les trois sortes de figure, il y en a traicté amplement. Toutefois ses interpretes Latins ont inventé certains mots desquels tant les voyelles que les consonnes (j'appelle voyelles

livre V, chapitre 1

---

A, E, I, O, U, Y, et consonantes toutes les autres lettres) signifient la qualité et quantité des propositions et conclusion du syllogisme, et plusieurs autres remarques qui seront deduites en leur lieu, suivant la methode receüe de long-temps entre tous ceux qui ont traicté cete matiere.



chapitre 2

***des figures, de leurs modes, et  
des mots par lesquels elles sont  
signifiées.***

Figure en ce lieu n'est autre chose qu'une certaine disposition du medium avec le sujet et attribué, qui se fait en trois sortes : chacune desquelles contient certain nombre de modes, c'est à dire diverses dispositions du medium en quantité et qualité ; comme il se verra cy-apres. Et pour remarquer lesdits modes, servent beaucoup les mots que nous avons dit avoir esté inventés à ces fins par les commentateurs d'Aristote : lesquels sont compris en ces quatre vers Latins :

*Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipon,  
Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisesomorum.  
Cesare, Camestres, Festino, Baroco, Darapti,  
Felapton, Disamis, Datisi, Bocardo, Ferison.*

Esquels mots toutes les voyelles signifient quelque chose et les consonnes aussi : Mais de la signification des consonnes sera traicté cy-apres\*. Maintenant disons que signifient les voyelles. Il y a donc en chacun diceux mots trois syllabes à considerer (car la quatriesme, et la cinquiesme en *Baralipon*, et *Frisesomorum* n'est que pour l'accomplissement du vers Latin) desquelles syllabes la premiere respond à la proposition : la seconde à la reprise : la troisieme à la conclusion. Et en ces trois syllabes ne se trouve jamais que l'une de ces quatre voyelles, A, E, I,

*Qu'est-ce que  
figure ?*

*ch. 6. de ce lieu.*

O, par lesquelles la quantité et qualité desdites propositions et conclusion est denoté. *A*, est la marque de l'universelle affirmante : *E*, de l'universelle négante : *I*, de la particulière ou singulière affirmante : *O*, de la particulière ou singulière négante. Car ici la particulière et singulière sont prises pour une mesme. Pour l'indefinie elle se prend tantost pour universelle, tantost pour particulière à la volonté du propositant mais ordinairement elle est prise pour universelle. D'ailleurs il faut remarquer en passant que la conclusion n'est point proposition ni partie du syllogisme : mais la suite, et comme l'effet des propositions bien disposées au syllogisme. Pour le regard de la première proposition qu'aucuns appellent *majeur* il faut seulement appeller *Proposition* simplement. Le seconde, qu'ils appellent aussi *mineur*, se doit appeller *Reprise*, à l'imitation des Latins, qui la nomment *Assomption* : parce qu'en icelle on reprend tousjours le medium avec le sujet. Car de les appeller *majeur* ou *mineur*, cela est sot, et grossier, l'une n'estant ni plus grande, ni moindre que l'autre : attendu qu'en la proposition n'y a que l'attribué et le *medium*, en la reprise le sujet et le *medium*. Venons donc à la première figure.

chapitre 3

*de la premiere figure.*

La premiere figure a quatre modes parfaits à sçavoir, *Barbara, Celarent, Darii, Ferio* : et cinq imparfaits, *Baralipon, Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisesomorum*. Mais des imparfaits sera traicté ci-apres\*. Maintenant il faut discourir des parfaits.

*ch. 8. de ce lieu.*

Le syllogisme est en la premiere figure quand le medium est sujet en la proposition, et attribué en la reprise. Par exemple, s'il est question de prouver que *toute vertu est qualité* : on pourra prendre pour medium, *Habitude*, qui doit estre sujet en la proposition, en cete façon :

*Toute habitude est qualité :*

Et en la reprise doit estre attribué ainsi,

*Toute vertu est habitude,*

dont s'ensuivra le syllogisme au premier mode de la premiere figure.

Bar- *Toute habitude est qualité,*  
ba- *Toute vertu est habitude,*  
ra *Toute vertu donc est qualité.*

L'exemple du second mode se pourra former sur cete these. *Nul avare n'est content*, prenant pour medium, *Passionné* :

Ce- *Nul passionné n'est content,*  
la- *Tout avare est passionné,*  
rent *Doncques nul avare n'est content.*

de la Logique

---

Pour le troisieme mode prenons à prouver  
cete proposition, *Diogenes est miserable*, et pour le  
medium, *Esclave* :

Da- *Tout esclave est miserable,*  
ri- *Diogenes est esclave,*  
i *Diogenes donc est miserable.*

Cette question, à sçavoir, si *Socrates est  
continent*, servira d'exemple pour le quatrieme  
*mode*, prenant, *Homme ayant deux femmes* pour  
medium à prouver la negative :

Fe- *Nul homme ayant deux femmes n'est  
continent,*  
ri- *Socrates a deux femmes,*  
o *Socrates donc n'est point continent.*

chapitre 4

*de la seconde figure.*

La seconde figure contient aussi quatre modes. En laquelle la disposition du medium est telle qu'il doit estre attribué tant en la Proposition qu'en la Reprise, comme il est aisé à veoir és exemples suivans. Pour le premier mode, prenons à prouver que *nul tyran n'est aimé* : à quoy, *Craint*, servira de medium :

Ce-        *Nul n'est aimé qui est craint,*  
sa-        *Tout tyran est craint,*  
re         *Nul tyran donc n'est aimé.*

Pour l'exemple du second mode prouvons que *nulle chose deshonneste n'est utile*, prenant pour medium, *Fondée sur la vertu* :

Cam-      *Toute chose utile est fondée sur la vertu,*  
es-        *Nulle chose deshonneste n'est fondée sur*  
            *la vertu,*  
tres       *Par ainsi nulle chose deshonneste n'est*  
            *utile.*

L'exemple du troisieme sera bien formé sur cete these, *Quelque volupté n'est point licite* le medium estant, *vicieuse* :

Fes-       *Nulle chose licite n'est vicieuse,*  
ti-        *Quelque volupté est vicieuse,*  
no        *Partant quelque volupté n'est point licite.*

de la Logique

---

Sur cete Enonciation, *Herodote n'est point historien*, prenant *Veritable* pour medium se peut former l'exemple du quatriesme mode :

Ba-        *Tout historien est veritable,*  
ro-        *Herodote n'est point veritable,*  
co         *Herodote donc n'est point historien.*

chapitre 5

*de la troisieme figure.*

La troisieme figure contient six modes :  
esquels la disposition du medium est telle qu'il faut  
que tant en la proposition qu'en la reprise il soit  
sujet. Par exemple s'il faut prouver que *quelque  
habitude est louable* prenant *Vertu* pour medium,  
le syllogisme en resultera ainsi :

Da-        *Toute vertu est louable,*  
rap-       *Toute vertu est habitude,*  
ti         *Partant quelque habitude est louable.*

Et le contraire se pourra conclurre au second  
mode prenant *Vice* pour medium :

Fe-        *Nul vice n'est loüable,*  
lap-       *Tout vice est habitude,*  
ton        *Par ainsi quelque habitude n'est point  
loüable.*

Pour l'exemple du troisieme mode, on peut  
prouver *que des gens iniques sont admis aux offices  
de Judicature*, prenant, *ignorant*, pour medium :

Dis-       *Des ignorans sont admis aux judicatures,*  
am-       *Tout ignorant est inique,*  
is         *Par ainsi des iniques sont admis aux  
judicatures.*

de la Logique

---

*Je sçay bien que  
la matiere de ce  
Syllogisme est  
controversee.*

Pour l'exemple du quatriesme mode prou-  
vons que *quelque animal vit dans le feu*, prenant  
pour medium, *Salamandre\**.

Da- *Toute Salamandre vit dans le feu,*  
tis- *Quelque Salamandre est animal,*  
i *Partant quelque animal vit dans le feu.*

L'exemple du cinquiesme mode sera aisé à  
former sur ce sujet, *Quelque volonté n'est point  
dereglee*, prenant *desir* pour medium :

Boc- *Quelque desir n'est point dereglee,*  
ar- *Tout desir est volonté,*  
do *Quelque volonté donc n'est point  
dereglee.*

Cete these *Quelque vice n'est point puny*,  
prenant pour medium *usure à raison de l'ordonnance*,  
servira d'exemple pour le sixiesme mode.

Fe- *Nulle usure à raison de l'ordonnance n'est  
punie,*  
ris- *Quelque usure mesme à raison de l'ordon-  
nance est vice,*  
on *Et partant quelque vice n'est point puni.*

chapitre 6

*de la reduction de tous autres  
syllogismes à ceux de la premiere  
figure.*

C'est une chose tres-certaine que les cinq modes imparfaits de la premiere figure, et ceux de la II et III concluent et procedent aussi legitimement que les quatre parfaits de la I. figure, et que la forme d'iceux est aussi bien admise par ceux qui sçavent que c'est d'un syllogisme bien formé que s'ils estoient en un desdits modes parfaicts de la I. figure : toute-fois parce qu'ils ne concluent pas si evidemment, ils sont appellés imparfaits, non qu'ils le soient vraiment, mais parce qu'ils le semblent estre : mesmement à ceux qui ignorent les loix de syllogiser. Et à cete cause si quelque lourdaut estoit si hardi d'en reprouver la forme, c'est à dire, d'en nier la conclusion ou consequence, apres avoir admis et concedé la proposition et la reprise : le Philosophe nous enseigne le moyen de le ranger en le reduisant à un des quatre modes parfaits de la premiere figure, et comme le reformant sur le patron et modele d'iceux. Or il y a deux sortes de reduction. L'une que les Latins appellent *Ostentive*, que nous pouvons dire en François *Demonstrative*, parce qu'elle monstre que la forme du syllogisme mal à propos reprouvée et niée, estoit parfaite, le remettant et ramenant à un des modes parfaits de la I. figure. L'autre est nommée *Reduction à l'absurde ou impossible* : de

au ch.II. de ce  
livre.

Dont nous  
traicterons au  
ch.XI. de ce liv.

laquelle il sera traicté ci-apres\* : Venons maintenant à l'ostensive ou demonstrative : pour laquelle plus facilement entendre il faut observer deux choses. La premiere qu'est-ce que denotent quelques consonnes des quatre vers qui comprennent tous les modes des trois figures : l'autre qu'est-ce que conversion des propositions. Pour le regard de la premiere il faut remarquer que les quatre premieres consonnes de chaque mode imparfait (qui sont B, C, D, F) denotent auquel des modes parfait de la premiere figure la reduction se doit faire : comme B, en *Baralip-ton*, *Baroco*, *Bocardo* denote qu'il faut reduire ces trois modes à un des quatre parfaits de la premiere figure, qui commence semblablement par B, à sçavoir, à *Barbara*. C, en *Celantes*, *Cesare*, *Camestres*, à *Celarent*. D, en *Dabitis*, *Darapti*, *Disamis*, *Datisi*, à *Darii*. F, en *Fapesmo*, *Frisesomorum*, *Festino*, *Felap-ton*, *Ferison*, à *Ferio*. De toutes les autres consonnes il n'y en a que quatre qui signifient quelque chose, à sçavoir C, M, P, S. C, signifie contreposition, ou reduction à l'absurde\*. M, transposition des propositions, c'est à dire, qu'il faudra transposer la Proposition du syllogisme qui est à reduire en Reprise : et la Reprise en la Proposition, pour faire la reduction à un mode parfait. P, signifie conversion des propositions, par accident. S, conversion simple des propositions : desquelles conversions il nous faut traicter à ce propos avant que monstret la susdite reduction.

chapitre 7

**de la Conversion et  
correspondence des  
Propositions.**

Conversion des propositions, n'est autre chose qu'un changement, renversement, et translation du subject en son attribué, et de l'attribué en son subject, la verité et qualité de la proposition demeurant une mesme. Ce qui se fait en deux manieres : dont l'une est appellée *Conversion simple et par soy-mesme*, parce qu'en icelle on ne faict que changer simplement le subject en son attribué, et l'attribué en son sujet, la verité et qualité de la proposition convertie ne demeurant pas seulement une mesme, mais aussi la quantité d'icelle. Et en cete façon se convertissent et correspondent deux sortes de propositions, à sçavoir l'universelle negante, et la particuliere affirmante. Par exemple cete proposition,

*Conversion simple.*

*Nul animal n'est insensible,*  
se doibt ainsi convertir et tourner,  
*Nulle chose insensible n'est animal.*

Et celle-cy,  
*Quelqu'homme est juste,*  
se convertit ainsi,

*Quelque juste est homme.*  
L'autre espece est appellée *conversion par accident*, en laquelle il y a plus de changement qu'en la premiere, en tant que la quantité est alterée. et

*Conversion par accident.*

en cete maniere la seule proposition universelle affirmante se peut convertir : comme celle-cy,

*Tout homme est animal,*

se tourne ainsi :

*Quelque animal est homme.*

Pour le regard de la particuliere negante, elle ne peut recevoir certaine regle de conversion. Quant à l'universelle negante pouvant estre convertie simplement, elle le peut estre aussi par accident : d'autant que si elle est vraye, la particuliere negante le sera aussi. Mais c'est une regle generale qu'en toutes conversions il faut diligemment observer que tout l'attribué soit changé en subject, et non pas seulement quelque partie d'iceluy : car autrement d'extremes absurdités s'en ensuivroient. Ainsi cete enonciation,

*Le chat chasse la souris :*

ne se doit pas tourner et convertir en celle-cy :

*La souris chasse le rat,*

Mais en celle qui s'ensuit :

*Ce qui chasse la souris est le chat :*

D'autant qu'en la proposition convertie *la souris* seulement n'estoit pas l'attribué, mais bien *chasse la souris* : Et partant il faut que tout cela soit subject en la conversion. Pareillement cete enonciation,

*Priam est dans le Pergame* (qui estoit la forteresse de Troye),

ne se peut ainsi convertir et tourner,

*Le Pergame est dans Priam,*

mais bien ainsi :

*Celui qui est dans le Pergame, c'est Priam.*

Parce que *le Pergame* n'estoit pas seulement l'attribué, mais tout cecy : *est dans le Pergame*. Ce qu'estant ainsi bien retenu et entendu, il sera bien aisé à comprendre les reductions des modes imparfaits selon les preceptes qui s'ensuyvent : et par mesme moyen juger si en discourant et raisonnant on infere et conclud bien par telles conversions. Car qui

livre V, chapitre 7

---

voudroit convertir *simplement* une proposition universelle affirmante, ou bien par *accident* une particulière négante, se tromperoit lourdement le plus souvent.



chapitre 8

***comment il faut reduire les cinq  
modes imparfaits de la premiere  
figure aux quatre parfaits.***

Les cinq modes imparfaits de la premiere figure sont *Baralipton, Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisesomorum*. Qui sont appellés imparfaits, parce que (comme j'ay dit ailleurs) ils ne concluent pas si evidemment que les quatre parfaits. Ce qui provient de ce que combien que la disposition du medium soit une mesme aux uns et aux autres : toutesfois aux parfaits l'attribué de la question est pris en la proposition : et le subject d'icelle question, en la reprise : et aux modes imparfaits tout au rebours : Car le subject est pris en la proposition, et l'attribué en la reprise. Pour les rendre donc parfaits et accomplis, reduisons-les aux quatre modes parfaits de la premiere figure : commençant par *Baralipton* : auquel (comme il a esté dit ailleurs) il ne faut considerer que les trois premieres syllabes : la derniere estant adjoustée seulement pour parfaire le vers Latin.

Ba- *Quiconque est exempt de vice est libre,*  
ra- *Tout Philosophe est exempt de vice,*  
lipton *Quelqu'homme libre donc est Philoso-  
phe.*

*Pourquoy en la  
premiere figure  
il y a des modes  
imparfaits.*

Auquel syllogisme imparfait B, monstre premierement que pour le parfaire, il le faut reduire et reformer en *Barbara* : P, aussi en la troisieme syllabe

signifie qu'il faut user de la conversion par accident en la conclusion, ainsi que s'ensuit :

Bar- *Quiconque est exempt de vice est libre,*  
 ba- *Tout Philosophe est exempt de vice,*  
 ra *Tout Philosophe donc est libre.*

Par cete reduction et reformation celuy qui avoit admis les deux propositions de *Baralipton*, et mal-à propos nié la conclusion, est maintenant contraint de l'approuver. Car s'il est vray que *Tout Philosophe est libre* (comme il se prouve en *Barbara*) il n'oseroit nier que *quelque homme libre ne soit Philosophe*. Et c'est ainsi qu'il se faut servir de ces reductions. Et pour le monstrier plus evidemment nous proposerons un exemple de chaque mode, sur le modele duquel les apprentis s'en formeront et forgeront d'autres.

Ce- *Nul esclave de ses desirs n'est libre,*  
 lan- *Tout avare est esclave de ses desirs,*  
 tes. *Nul homme libre donc n'est avare.*

C, denote la reduction à *Celarent*, et S, en la troisieme syllabe, la conversion simple de la conclusion en cete maniere :

Ce- *Nul esclave de ses desirs n'est libre,*  
 la- *Tout avare est esclave de ses desirs,*  
 rent. *Nul avare donc n'est libre.*

Celuy qui auroit imprudemment nié la conclusion en *Celantes* est contraint de la confesser par l'evidence du syllogisme en *Celarent*. Car s'il est vray que *nul avare n'est libre* : aussi est-il que *nul libre n'est avare* : d'autant que la conversion simple de l'universelle negante est bonne et infallible.

Da- *Quiconque est courageux mesprise la fortune,*  
 bi- *Quelque philosophe est courageux,*  
 tis. *Quelqu'un donc mesprisant la fortune est Philosophe.*

*D*, remarque la reduction à *Darii* : *S*, en la troisieme syllabe la conversion de la conclusion, en cete forme :

Da- *Quiconque est courageux mesprise la fortune,*  
 ri- *Quelque Philosophe est courageux,*  
 i. *Quelque Philosophe mesprise donc la fortune.*

Si la conclusion en *Darii* est bonne, aussi le doit elle estre en *Dabitis* : d'autant que la conversion simple de la particuliere affirmation est tousjours bonne.

Fap- *Tout element est corps simple,*  
 es- *Nul Ciel n'est element,*  
 mo. *Quelque corps simple donc n'est point Ciel.*

Il est notoire que *F* est indice de la reduction qui se doit faire à *Ferio*. Mais outre ce il y a trois choses à remarquer. La premiere qu'il faut convertir par accident la proposition, comme *P*, le demonstre en la premiere syllabe. La seconde qu'il faut convertir et tourner simplement la reprise, comme *S*, le signifie en la seconde syllabe. La troisieme, qu'il faut apres tout cela transporter les propositions mettant en la reduction la proposition au lieu de la reprise, et la reprise au lieu de proposition, comme *M*, la monstre en la troisieme syllabe ainsi que s'ensuit :

Fe- *Nul Element n'est Ciel,*  
 ri- *Quelque corps simple est Element,*  
 o. *Quelque corps simple donc n'est pas Ciel.*

Ce syllogisme parfait ne conclud autre chose que l'imparfait : non plus qu'en l'exemple subsequent.

Fris- *Quelque beste est providente,*  
 es- *Nul animal raisonnable n'est beste,*  
 omo- *Quelque chose providente donc n'est*

rum.      *pas raisonnable.*

*F*, denote aussi qu'il faut reduire ce syllogisme à *Ferio*. *S*, tant en la premiere que seconde syllabe, monstre qu'il faut faire simple conversion de la proposition, et reprise : et puis *M*, qu'il les faut transposer, et traduire l'une en la place de l'autre. Quant à la quatriesme syllabe non plus qu'en *Baralipton*, elle n'est adjoustée que pour remplir le vers Latin.

Transformons donc ainsi ce syllogisme de *Frisosomorum* en *Ferio* :

Fe-      *Nulle beste n'est animal raisonnable,*  
ri-      *Quelque chose providente est beste,*  
o.      *Quelque chose providente donc n'est pas*  
         *animal raisonnable.*

Voilà quant aux modes imparfaits de la premiere figure. Venons maintenant à la reduction de ceux de la seconde.

chapitre 9

*comment il faut reduire les  
modes de la seconde figure aux  
parfaits de la premiere.*

Celui qui aura diligemment observé la maniere de reduire les modes imparfaits de la premiere figure à leurs parfaits, reduira facilement aussi ceux de cete figure ainsi que s'ensuit.

Ces- *Nul element n'a besoin de nourriture,*  
a- *Tout feu materiel a besoin de nourriture,*  
re. *Nul feu materiel n'est donc element.*

Il est aisé de le reduire à *Celarent*, par la simple conversion de la proposition, comme S le monstre.

Ce- *Ce qui a besoin de nourriture n'est point element.*

la- *Tout feu materiel a besoin de nourriture.*  
rent. *Nul feu materiel donc n'est element.*

Cam- *Tout corps simple se maintient sans nourriture,*

es- *Nul feu materiel ne se maintient sans nourriture,*

tres. *Nul feu materiel donc n'est corps simple.*

Il faut faire aussi la reduction à *Celarent* transposant les propositions, ainsi que *M*, le signifie : et faisant conversion simple de la reprise et de la

de la Logique

---

conclusion, comme le remarque *S* en la seconde et troisieme syllabe : en cete façon :

Ce-      *Ce qui se maintient sans nourriture n'est*  
          *point feu materiel,*  
la-      *Tout corps simple se maintient sans nour-*  
          *riture,*  
rent.     *Partant nul corps simple n'est feu mate-*  
          *riel.*

Fes-      *Nul grand Capitaine n'est yvroigne,*  
ti-      *Alexandre estoit yvroigne,*  
no.      *Alexandre donc n'estoit point grand Capi-*  
          *taine.*

Par la conversion simple de la seule proposi-  
tion, il se reduira ainsi à *Ferio*.

Fe-      *Nul yvroigne n'est grand Capitaine,*  
ri-      *Alexandre estoit yvroigne,*  
o.      *Alexandre donc n'estoit point grand Capi-*  
          *taine.*

*au ch. II de ce*  
*livre.*

Pour le regard de *Baroco* il se reduit avec  
*Bocardo* en la façon qu'il sera dit en suite\* apres  
avoir traité de la reduction des modes de la troisieme  
figure.

chapitre 10

***comment il faut reduire les  
modes de la troisieme figure  
aux parfaits de la premiere.***

En la reduction des modes de la troisieme figure aux parfaits de la premiere il faut observer les memes preceptes que dessus : comme il appert és exemples suyvens. *Darapti* donc qui est le premier mode de la troisieme figure se reduit à *Darii*, convertissant par accident la reprise, ainsi que le denote *P*, en la seconde syllabe :

Da-      *Tout homme est raisonnable,*  
rap-      *Tout homme est animal,*  
ti.        *Partant quelque animal est raisonnable.*

Da-      *Tout homme est raisonnable,*  
ri-      *Quelque animal est homme,*  
i.        *Partant quelque animal est raisonnable.*

*Felapton* aussi se reduit à *Ferio*, convertissant la reprise par accident, ainsi que *P*, en la seconde syllabe le demonstre :

Fe-      *Nul Ange n'est corruptible,*  
lap-      *Tout Ange est incorporel,*  
ton.      *Quelque chose incorporelle n'est donc  
point corruptible.*

Fe-      *Nul Ange n'est corruptible,*  
ri-      *Quelque chose incorporelle est Ange,*

- o. *Quelque chose incorporelle n'est donc point corruptible.*

Pour reduire *Disamis* à *Darii* il y a un peu plus de façon ; Car la proposition, et la conclusion doivent estre converties simplement, comme *S*, le signifie en la premiere et troisieme syllabe : et puis *M*, remarque la transposition des propositions, en cete matiere.

- Dis- *Quelques traditions Ecclesiastiques sont non-escrites,*  
am- *Toutes traditions Ecclesiastiques sont doctrine Chrestienne,*  
is. *Par ainsi quelque doctrine Chrestienne est non escrite.*

- Da- *Toutes traditions Ecclesiastiques sont doctrine Chrestienne,*  
ri- *Quelques choses non-escrites sont traditions Ecclesiastiques,*  
i. *Par ainsi quelques choses non-escrites sont doctrine Chrestienne.*

*Datisi* est aisé à reduire aussi à *Darii* par la conversion simple de la reprise, comme *S*, en la seconde syllabe le signifie.

- Da- *Toute science est louable,*  
tis- *Quelque science est incognue,*  
i. *Partant quelque chose incognue est louable.*

- Da- *Toute science est louable,*  
ri- *Quelque chose incognue est science,*  
i. *Partant quelque chose incognue est louable.*

*Bocardo* se reduit de mesme façon que *Baroco*, comme il sera dit au chap. suivant. *Ferison* peut estre facilement reduit à *Ferio* par la conversion

simple de la seule reprise : comme S le denote en la seconde syllabe.

Fe- *Nulles richesses ne sont rejetées,*  
ris- *Quelques richesses sont dommageables,*  
on. *Partant il y a des choses dommageables*  
*qui ne sont point rejetées.*

Fe- *Nulles richesses ne sont rejetées,*  
ri- *Il y a des choses dommageables qui sont*  
*richesses,*  
o. *Partant il y a des choses dommageables*  
*qui ne sont point rejetées.*

Voilà pour le regard de la reduction Ostensive, ou Demonstrative. Passons maintenant à l'autre espece.



chapitre 11

***de la reduction à l'impossible  
ou absurde.***

La reduction à l'absurde ou impossible est ainsi appellée, parce que celui qui mal-à propos aura nié la conclusion de quelque syllogisme de modes imparfaits de la premiere, ou de la seconde, ou troisieme figure, est contraint de confesser et approuver honteusement une absurdité et (s'il faut ainsi dire) impossibilité, par l'objection qui luy est faite de la contradictoire de la conclusion niée et reprouvée. Et en cete seule maniere se peuvent reduire *Baroco*, et *Bocardo*. Mais tous les autres modes des imparfaits tant de la premiere que seconde et troisieme figure outre la reduction ostentive admettent aussi celle-cy. Formons donc ainsi le syllogisme de *Baroco*,

Ba-     *Toute chose ayant sentiment est animal,*  
ro-     *Quelque corps n'est point animal,*  
co.     *Quelque corps donc n'a point de senti-*  
          *ment.*

Si quelqu'un me nie cete conclusion, il faut de necessité qu'il m'accorde que sa contradictoire est vraye, à sçavoir que *tout corps a sentiment* : parce que c'est un axiome et maxime receuë en toutes disciplines, que *de 2 contradictoires l'une ou l'autre est toujours vraye*. Retenant donc la proposition de *Baroco*, parce qu'elle respond bien à *Barbara*, je me

serviray de cete contradictoire en la Reprise, et le syllogisme en resultera ainsi en *Barbara* :

Bar- *Toute chose ayant sentiment est animal,*  
ba- *Tout corps a sentiment,*  
ra. *Tout corps donc est animal.*

Ce qui est absurde : d'autant qu'il s'en-suivroit que les arbres, les fleurs, les herbes, les pierres, les metaux estant corps, seroient aussi animaux. Toutefois celuy qui avoit osé nier la conclusion precedente en *Baroco* est ramené et reduit à confesser cete absurdité. De mesme façon faut-il reduire *Bocardo* aussi à *Barbara*, si ce n'est qu'il faudra retenir la reprise en la reduction, et au lieu de la proposition colloquer la contradictoire de la conclusion niée en *Bocardo*, ainsi qu'il s'ensuit.

Bo- *Quelque science n'est pas cogneuë,*  
car- *Toute science est vraye,*  
do. *Partant quelque chose vraye n'est pas cogneuë.*

Celuy qui niera cete conclusion sera ainsi reduit à l'absurde par ce syllogisme,

Bar- *Toute chose vraye est cognue,*  
ba- *Toute science est vraye,*  
ra. *Toute science donc est cognue.*

Laquelle conclusion est notoirement faulse d'autant qu'il y a une infinité de choses desquelles nous ne sçavons pas la cause, et partant la science n'en est pas cogneuë. Possible quelque curieux se mettra en peine de rechercher pourquoy *Baroco* ni *Bocardo* ne peuvent estre reduits ostensivement à la façon des autres modes imparfaits : mais il le remarquera facilement s'il s'advise que la reduction se devant faire à *Barbara* (comme *B* le denote) par aucune conversion de propositions il ne sçauroit remettre deux negations particulieres, qui sont en ces deux modes là, en deux affirmations universelles qui au lieu d'icelles se trouvent en *Barbara*. Ce qui ne

livre V, chapitre 11

---

se peut faire en autre maniere que par ce que les Logiciens appellent *Contreposition* : c'est à dire, collocation d'une proposition contradictoire : comme il appert par les exemples precedents.



chapitre 12

***comment il faut reduire à  
l'absurde les modes imparfaits  
de la premiere, seconde et  
troisiesme figure.***

Or d'autant que j'ay dit cy-dessus que tous les autres modes imparfaits de la premiere, seconde, et troisiesme figure se peuvent reformer par le moien de cete reduction à l'impossible, sans raporter beaucoup d'exemples pour n'estre long, je monstreray simplement ausquels modes parfaits de la premiere figure il les faudra reduire, et laquelle des propositions il faudra à ces fins garder du syllogisme imparfait. Ce qu'estant tres mal-aisé à retenir, les Logiciens Latins ont inventé quatre mots, qui le nous remettront tousjours en la memoire, à sçavoir, *Nesciebatis, Odiēbam, Letaré, Romanis* : au lieu desquels j'ay rencontré ces autres mots François *Medités assis, Considerant, De planter, rosmarin*.

*Quatre mots  
pour retenir  
cete réduction.*

Or en ces mots il n'y a rien à remarquer que les voyelles. *A, E, I, O* : chacune desquelles signifie la quantité de la conclusion du mode parfait en la premiere figure, auquel la reduction de l'imparfait se doit faire : *A*, (comme cy-devant) une conclusion affirmante universellement : *E*, negante universellement : *I*, affirmante particulierement ou singulierement : *O*, negante particulierement ou singulierement. Par exemple, en ces deux mots *Medité-rassis*, il y a cinq syllabes respondantes aux cinq

modes imparfaits de la premiere figure. *E*, donc en la premiere syllabe signifie qu'il faut reduire *Baralip-ton* (qui est le premier d'iceux modes) à celui de la premiere figure qui a la conclusion universelle negante, à sçavoir, *Celarent. I*, en la seconde syllabe que le second mode *Celantes*, doit estre reduit à *Darii. E*, en la troisieme que le troisieme mode de *Dabitis*, le doit estre à *Celarent. A*, en la quatrieme que le quatrieme mode *Fapesmo* le doit estre à *Barbara. I*, en la derniere syllabe que le dernier mode *Frisosomorum* doit estre reduit à *Darii*.

De mesme façon les quatre syllabes de ce mot *Considerant* correspondent aux quatre modes de la seconde figure : et partant *O*, monstre qu'il faut reduire *Cesare* à *Ferio. I*, qu'il faut raporter *Camestres* à *Darii. E*, qu'il faut ramener *Festino* à *Celarent. A*, qu'il faut refaire *Baroco* en *Barbara*. Pour abreger, selon que les voyelles de ces trois mots *De planter rosmarin*, nous guident, il faut aussi reduire les six modes de la troisieme figure, *Darapti* à *Celarent* : *Felapton* à *Barbara* : *Disamis* à *Celarent* : *Datisi* à *Ferio* : *Bocardo* à *Barbara* : *Ferison* à *Darii*. J'en proposeray seulement un exemple en chasque figure. Voicy donc un syllogisme en *Baralipton*.

Ba-           *Toute chose louable est utile,*  
ra-           *Toute vertu est louable,*  
lipton.       *Quelque chose utile est donc vertu.*

Celui qui niera cete conclusion doit accorder sa contradictoire qui est *Nulle chose utile n'est vertu*. Or nous avons desja monstre qu'il faut reduire *Baralipton* à *Celarent* : prenant donc cete contredisante-là pour la proposition de *Celarent*, et retenant la proposition de *Baralipton* pour reprise en *Celarent*, en renaistra ce syllogisme :

Ce-           *Nulle chose utile n'est vertu,*  
la-           *Toute chose louable est utile,*  
rent.        *Nulle chose louable n'est donc vertu.*

Qui est une consequence tres-absurde, à

laquelle a esté reduit celuy qui a osé nier la conclusion de *Baralipon*. Et en cete façon se reduisent les autres modes imparfaits de la premiere figure excepte *Celantes*, duquel il faut retenir la reprise pour servir de proposition au syllogisme qui se doit refaire en *Darii*.

Exemple pour la seconde figure.

Ces-     *Nul menteur n'est honneste,*  
a-         *Tout vertueux est honneste,*  
re.        *Nul vertueux n'est donc menteur.*

La contradictoire de cete conclusion est *quelque vertueux est menteur* : laquelle doibt servir de reprise au syllogisme qu'il faut refaire en *Ferio*, reservant la proposition du mesme *Cesare* pour servir aussi en *Ferio*, en cete sorte :

Fe-       *Nul menteur n'est honneste,*  
ri-        *Quelque vertueux est menteur,*  
o.         *Quelque vertueux n'est donc pas honneste.*

Ainsi faut-il reduire tous les autres modes de la seconde figure. Exemple pour ceux de la troisieme.

Da-        *Tout arbre est animé,*  
rap-        *Tout arbre est insensible,*  
ti.         *Quelque chose insensible est donc animée.*

La contradictoire de cete conclusion est, *Nulle chose insensible n'est animée* : qui servira de proposition en *Celarent*, où se doibt faire la reduction retenant la reprise du mesme *Darapti*, pour servir aussi en *Celarent* de reprise, ainsi que s'ensuit.

Ce-        *Nulle chose insensible n'est animée,*  
la-        *Tout arbre est insensible,*  
rent.      *Nul arbre donc n'est animé.*

Tous les autres modes de la troisieme figure se reduisent de mesme que celuy-là.

Maintenant le lecteur doit considerer que

## de la Logique

---

cete reduction est un bel instrument pour ramener à la raison par la force de la raison les plus opiniastres. Car s'ils nient une conclusion, il faut de nécessité qu'ils accordent sa contradictoire, laquelle estant subtilement disposé (ainsi qu'il a esté montré) les menera à des consequences impossibles, ridicules et absurdes.

chapitre 13

*regles generales et particulieres  
sur les trois figures.*

Cete discipline est admirable, divine, et vraiment digne de l'homme capable de raison, lequel apprend par icelle à raisonner si à propos qu'il ne peut rien conclurre qui ne s'ensuyve bien à ce qu'il a proposé. Mais sur tout elle est digne d'admiration en ce que par l'entre lassung du medium, moyen ou terme metoyen avec le subject et attribué en la proposition et reprise, il s'en ensuit de necessité une consequence, laquelle toutes personnes usant de raison admettent pour parfaite raison. Si bien que tous les discours humains se doivent raporter à cete breve disposition, qui est contenuë es trois figures dont nous avons traité ci-devant : ou autrement ne conclüent rien qui soit necessairement veritable. Et par ainsi ceux qui ne sont pas instruits à cet instrument de toutes disciplines sont comme aveugles en tous leurs discours, et remarquës incontinent errans, et mal-assurés à lier leurs propos et raisons et en tirer des consequences. Or d'autant qu'il seroit mal-aisé, mesmement aux apprentifs, de juger tout promptement et sur le champ en quel mode des trois figures est formé ce syllogisme : et par ainsi pourroient estre surpris par quelque consequence mal tirée : il faut remarquer certaines regles generales et particulieres sur toutes les figures, qui serviront comme de

pierre de touche pour juger soudain si l'argumentation procede legitivement.

*Regles  
communes à  
toutes les  
figures.*

Regle I. Il est commun à toutes les figures que le medium ne se trouve point en la conclusion. Car d'autant qu'il faut tousjours conclurre ce qui est proposé à prouver, le medium n'estant point de la question proposée à prouver, ne se doit point aussi trouver en la conclusion. C'est pourquoy il faut bien adviser si celuy qui discourt, conclud entierement et simplement ce qui luy est nié, ou laissé à prouver.

Regle II. La conclusion suit toujours la pire des propositions : c'est à dire, si au syllogisme l'une des propositions est negante, il faut de necessité pour bien raisonner que la conclusion soit negante. Et pareillement si l'une des propositions est particuliere, la conclusion le sera aussi : comme on le peut voir és modes de toutes les figures.

Or nous apellons pire la negation que l'affirmation, et la particularité que l'universalité : parce que l'affirmation signifie estre, et la negation non estre : et la particularité est inferieure à l'universalité.

Regle III. De la proposition et reprise ensemblement negantes ne s'ensuit rien necessairement veritable, mais ordinairement captieux : car il n'y a aucun mode en aucune figure dont les deux propositions seroient negantes. Par exemple, ce syllogisme ne vaut rien, quoy que la disposition du medium soit bonne,

*Nul arbre n'est animal,  
Nul homme n'est arbre,  
Nul homme donc n'est animal.*

Regle IV. De la proposition et reprise ensemblement particulieres, ne s'ensuit rien necessairement veritable, mais ordinairement captieux ; pour la mesme raison qu'en la regle precedente. Car encore que d'ailleurs la disposition du medium soit bonne, si est-ce qu'il n'y a aucune mode d'aucune figure auquel les deux propositions soient particuliers : comme par exemple ce paralogisme.

*Quelque Ange est bon,*

*Lucifer est Ange,  
Lucifer est donc bon.*

Que si aucunesfois de deux propositions negantes, ou particulieres s'infere quelque conclusion ou consequence vraye, cela vient de la matiere, mais cependant la forme n'en vaut rien et est toujours suspecte.

Mais cela est propre à la seconde figure seule qu'elle n'admet aucune conclusion provenant de deux propositions affirmantes : parce qu'en icelle la conclusion est toujours negante, et partant il faut que ce soit en consequence d'une proposition negante. Autrement le syllogisme n'en vaut rien comme celui-cy :

*Tout homme est animal,  
Tout asne est animal,  
Tout asne donc est homme.*

La troisieme figure a cela de propre que la conclusion est toujours particuliere : tellement qu'en icelle un syllogisme concludant universellement ne vaut rien soit en affirmant, comme celui-ci :

*Toute vertu est bonne,  
Toute vertu est habitude,  
Toute habitude donc est bonne.*

soit en niant comme cét autre :

*Nul vice n'est louable,  
Tout vice est habitude,  
Nul habitude donc n'est louable.*

Toutefois si on concludoit en la troisieme figure une chose reciproque à un autre, la conclusion se trouveroit vraye quoy qu'elle fust universelle, comme en ce syllogisme.

*Tout homme est animal,  
Tout homme est raisonnable,  
Tout raisonnable donc est animal.*

Mais d'autant que les preceptes des sciences doivent estre tres-certains et sans exception, telle forme d'argumenter en la troisieme figure estant incertaine, n'est point aussi receuë.

Par ces preceptes on peut juger facilement,

*Regle pour la  
3. figure.*

*Double erreur  
auquel les  
ignorans  
iombent.*

que ceux qui en sont ignorans tombent ordinairement en double erreur : L'une en ce qu'ils peuvent estre pris et surpris és lacqs des syllogismes captieux sans sçavoir le moyen de s'en delacer et descharpir. L'autre qu'eux mesmes formant quelque argument captieux et contre les preceptes de Logique, pensent avoir bien rencontré, et lors qu'ils croyent serrer le plus leur adversaire, c'est lors qu'il leur eschappe esquivant subtilement et legerement. Que s'ils s'ahurtent opiniastrement à soustenir que leur raison et ratiocination est bonne, comme font ordinairement tous ignorans, ne les pouvant combattre par le precepte de l'art, il les faut battre de pareils exemples qui concluent evidemment absurdité.

Or d'autant que tout syllogisme est nul et captieux ou à cause de la forme et disposition d'iceluy qui n'est point suivant les preceptes de Logique : ou à cause de la matiere qui est faulse : et que jusques ici nous avons traicté comment est-ce qu'il faut juger de la forme des syllogismes, laquelle en un mot ne vaut rien quand les propositions sont vrayes, et la conclusion se trouve faulse : il faut aussi monstrier comment on pourra juger de la verité ou faulseté de la matiere : ce qui se recognoit au medium. C'est pourquoy il faut traiter de la recherche du medium qui nous servira aussi à former plus promptement et asseurément les syllogismes en quelque mode et quelque figure que ce soit.

chapitre 14

*de la recherche du medium.*

Avant que venir à la recherche du medium, il faut sçavoir qu'est-ce qu'*Antecedent*, *Consequent*, *Commun*, et *Repugnant*. On appelle donc *Antecedent* ce qui est vrayement sujet à un autre par affirmation : comme *l'homme* est Antecedent à *animal*, parce qu'il luy est vrayement sujet en cete enonciation affirmative, *Tout homme est animal*. *Consequent* est ce qu'on attribue vrayement par affirmation à un autre : ainsi *animal* est consequent à *l'homme*, parce qu'à *estre homme* s'ensuit incontinent *estre animal*. *Commun* est ce qui peut estre indifferemment antecedent ou consequent, c'est à dire, qui peut estre reciproquement sujet ou attribué à un autre : comme *homme et raisonnable* : aussi vray est-il de dire *Tout homme est raisonnable*, que *Tout ce qui est raisonnable est homme*. *Repugnant* est ce qui se nie vrayement, et jamais ne peut affirmer de ce à quoy il repugne reciproquement, comme *animal et arbre*. Car nul animal n'est arbre, ni nul arbre animal. Cicy estant bien entendu qu'il faut remarquer quatre regles pour la recherche du medium suivant les quatre sortes de conclusion qui peuvent estre en quelque figure que ce soit. Car il faut que toute conclusion soit ou universelle affirmante, ou universelle negante : ou particuliere affirmante, ou particuliere negante, comprenant (comme nous avons dit ailleurs) les singulieres soubz les particulieres.

*Antecedent.*

*Consequent.*

*Commun.*

*Repugnant.*

Regle I.

La premiere regle donc sera pour conclurre une universelle affirmante, et faudra prendre un medium antecedent à l'attribué et consequent au subject. Ce qui se fait toujours en *Barbara* : comme s'il faut prouver que *toute vertu est qualité* il sera expedient de prendre *Habitude* pour medium : car *Habitude* est Antecedent à *Qualité*, qui est l'attribué, et Consequent à *Vertu* qui est le subject : Et par ainsi le syllogisme procedera legitiment en *Barbara*,

Bar- *Toute habitude est qualité,*  
 ba- *Toute vertu est habitude,*  
 ra. *Toute vertu donc est qualité.*

On peut bien aussi conclurre en *Barbara* prenant un medium reciproque au subject de la proposition qu'il faut conclurre : et à l'attribué ensemble s'il eschoit : comme s'il faut prouver que toute chose risible est raisonnable, je prendray *Homme* pour medium, et argumenteray ainsi,

Bar- *Tout homme est raisonnable,*  
 ba- *Toute chose risible est homme,*  
 ra. *Toute chose risible donc est raisonnable.*

La seconde regle, qui sert à conclurre une affirmation particuliere, a trois branches : l'une s'estend à la premiere figure, pour *Darii* : l'autre aux modes imparfaits de la premiere figure *Baralipton* et *Dabitis* : la troisieme à la troisieme figure, pour *Darapti*, *Disamis*, et *Datisi*. Or pour conclurre en *Darii*, il est fort aisé : d'autant que la recherche du medium peut estre telle que nous avons dit en *Barbara*, ou telle que nous disons un peu apres en *Darapti*, *Disamis*, *Datisi*. Mais pour conclurre en *Baralipton*, et *Dabitis*, il faut un medium antecedent au sujet et consequent à l'attribué : comme s'il faut conclurre que *quelque chose louable est vaillance* : *vertu* estant le medium, on raisonnera ainsi en *Baralipton*,

Ba- *Toute vertu est louable,*  
 ra- *Toute vaillance est vertu,*

lipton. *Par consequent quelque chose loüable est vaillance.*

Pour conclurre en *Darapti*, *Disamis*, et *Datisi*, il faut que le medium soit antecedent tant au subject, qu'à l'attribué : comme s'il falloit prouver qu'il y a quelque substance incorporelle, *Esprit* servira de medium au syllogisme qui s'ensuit en *Darapti*,

Da- *Tout esprit est incorporel,*  
ra- *Tout esprit est substance,*  
pti. *Quelque substance donc est incorporelle.*

La troisieme regle sert à conclurre l'universelle negante, à quoy suffit un medium repugnant au subject ou à l'attribué, et consequent à l'une ou à l'autre, en sorte que repugnant à l'un, il s'ensuive bien à l'autre. S'il est donc repugnant à l'attribué, et consequent au subject, le syllogisme se pourra seulement former en *Celarent*, ou en *Cesare* : comme s'il falloit prouver que *nul homme n'est plante, animal* seroit propre pour le medium, en cete sorte,

Ce- *Nul animal n'est plante,*  
la- *Tout homme est animal,*  
rent. *Nul homme donc n'est plante.*

ou bien en *Cesare* tournant la proposition par conversion simple. *Nulle plante n'est animal, etc.* Mais quand le medium est repugnant au subject et consequent à l'attribué, c'est pour conclurre en *Celantes* et *Camestres*, comme s'il estoit question de monstter que *nul arbre n'est inanimé*, on pourra choisir *Mort* pour medium, et raisonner ainsi :

Ce- *Nulle chose morte n'est arbre,*  
lan- *Toute chose inanimée est morte,*  
tes. *Partant nul arbre n'est inanimé.*

ou bien ainsi en *Camestres*.

Cam- *Toute chose inanimée est morte,*  
es- *Nul arbre n'est mort,*

tres. *Nul arbre donc n'est inanimé.*

Regle 4.

La quatriesme regle sert à conclurre la negation particuliere, ou singuliere, à quoy la recherche du medium est uniforme pour le regard des modes imparfaits de la premiere figure, et ceux de la troisieme, qui commencent tous par *F*, sçavoir *Fapesmo*, *Frisesorum*, *Felapton*, *Ferison* : car pour conclurre en iceux, il faut trouver un medium antecedent au subject, et repugnant à l'attribué, comme s'il faut prouver qu'il y a quelque habitude qui n'est pas louable, *vice*, servira proprement de medium pour raisonner ainsi en *Fapesmo*,

Fap- *Tout vice est habitude,*  
 es- *Nulle chose loüable n'est vice,*  
 mo. *Il y a donc quelque habitude non loüable.*

ou bien ainsi en *Felapton* :

Fe- *Nul vice n'est louable,*  
 lap- *Tout vice est habitude,*  
 ton. *Quelque habitude donc n'est pas louable.*

Mais pour les modes de la premiere et seconde figure, *Ferio*, et *Festino*, on peut rechercher ou un tel medium, que dessus, ou bien consequent au subject, et repugnant à l'attribué comme és autres. Par exemple, si je veux monstret qu'*Alexandre n'est pas Dieu*, *Mortel*, sera le medium pour syllogiser ainsi en *Ferio* :

Fe- *Nul mortel n'est Dieu,*  
 ri- *Alexandre est mortel,*  
 o. *Alexandre donc n'est pas Dieu.*

ou bien en *Festino* tournant la proposition par conversion simple, *Nul Dieu n'est mortel*, etc.

Or ces quatre regles sont si certaines que si le medium est autre qu'il n'est porté par icelles en tout syllogisme Categorique, il faut certainement dire que l'une des propositions est faulse. Je confesse bien qu'elles sembleront difficiles à retenir aux apprentis,

mais s'ils les apprennent et comprennent avec jugement, elles demourront facilement engravées en la memoire : pour à laquelle aider les interpretes Latins ont inventé ces mots barbares *Fecana, Cageti, Dafen, Hebare, Gedaco, Gebali, Febas, Hecas, et Hedas* : lesquels estant si horribles à ouïr seulement, et plus difficiles à retenir et mesmes à interpreter que ses susdites regles, j'aime mieux les laisser que donner double peine à ceux qui sans cela se trouveront assés empechés, ou arrester ceux qui pourront passer outre. Le meilleur est de s'imprimer le precepte en se formant plusieurs et divers exemples sur le modele de ceux que nous proposons. Et d'autant qu'aucuns font mention d'une quatriesme figure inventée par Galien, il en faut dire quelque chose.



chapitre 15

*de la quatriesme figure inventée  
par Galien.*

Galien tres-grand Medecin et Philosophe ensemble s'estant advisé que aux trois figures desquelles nous venons de traiter, on en pouvoit adjoüster une quatriesme par le moyen d'une quatriesme disposition du medium ou terme metoyen avec le subject et l'attribué, differences de ces trois-là, s'a voulu donner la loüange de l'invention d'icelle, ainsi que remarque Averroës. Car le medium peut estre disposé en sorte qu'il est attribué en l'une et l'autre proposition, et de là resulte la seconde figure : ou peut estre employé pour sujet en icelle, et de telle disposition naist la troisieme figure : ou bien il peut estre mis pour sujet en la proposition et attribué en la reprise, suyvant la forme que nous avons prescrite pour la premiere figure : ou bien encore (selon Galien) le medium peut estre attribué en la proposition, et mis pour sujet en la reprise pour en faire naistre une quatriesme figure autant syllogistique et legitime que les autres precedentes : comme par exemple s'il falloit prouver cete enonciation *quelque chose vivante n'est pas plante* prenant *animal* pour medium, le syllogisme se formera ainsi en la figure de Galien :

*Nulle plante n'est animal,  
Tout animal est vivant,  
Quelque chose vivante n'est donc pas plante.*

ou bien encore cete autre. *Quelque chose impunie n'est pas louable*, une pareille ratiocination en resultera en cete forme, y accommodant *usure* pour medium.

*Nulle chose louable n'est usure,  
Quelque usure est impunie,  
Quelque chose impunie n'est donc pas louable.*

Mais si nous nous resouvenons bien de la disposition du medium gardée es trois figures precedentes tant es modes directes qu'es indirectes de la premiere il sera aisé à voir que cete figure de Galien respond tout à fait à la premiere d'icelles trois figures, non pas pourtant aux modes parfaits et directes, ains aux imparfaits et indirectes differant d'iceux par la seule transposition des propositions. Et tout ainsi qu'il y a cinq modes imparfaits ou indirectes de la premiere figure : pareillement les Galienistes en etablissent cinq en leur quatriesme figure.

Or il est certain que la difference des figures ne procede point de la seule transposition des propositions, veu qu'en discourant et raisonnant nous les transposons ordinairement sans reproche. Et par ainsi cete nouvelle disposition du medium n'estant en effect qu'une transposition des propositions es cinq modes imparfaits ou indirectes de la premiere figure Aristotelique, elle ne merite point de tenir rang de figure distincte d'icelle. Et pour le faire veoir plus clairement il ne faut que reduire les deux syllogismes cy-dessus proposés pour exemple, l'un à *Fapesmo*, l'autre à *Frisesomorum*, en transposant seulement les deux propositions sans y rien changer d'ailleurs :

Fap- *Tout animal est vivant,*  
es- *Nulle plante n'est animal,*  
mo. *Quelque chose vivante n'est donc pas plante.*

Fris- *Quelque usure est impunie,*

es-            *Nulle chose louable n'est usure,*  
omo-          *Quelque chose impunie n'est donc pas*  
rum.          *louable.*

Voilà comment il n'y a pas grand'finesse à cete nouvelle invention, puis qu'elle ne differe pas plus des modes imparfaits de la premiere figure que (comme l'on dit communément) blanc bonnet de bonnet blanc. Or jusques icy nous avons discouru de la Ratiocination ou syllogisme qui est la plus parfaite sorte d'argumentation : maintenant il reste à traiter de celles qui sont moins parfaites. Commençons donc par l'induction, comme estant la plus noble des autres en ce qu'elle conclud toujours par un ramas et collection universelle ou totale.



chapitre 16

*des argumentations  
imparfaites. Et premierement de  
l'Induction.*

Les quatre especes d'argumentation dont nous traiterons jusques à la fin de ce livre sont appellées imparfaites ou moins parfaites au respect du syllogisme, non pas quant à la matiere (car aussi bien y peut elle estre vraye comme au syllogisme) mais quant à la forme seulement : car la forme du syllogisme estant plus exacte, mieux réglée, et disposée apporte aussi beaucoup de persuasion pour peu que la matiere ait d'apparence : en sorte que pour fortifier, valider et parfaire ces quatre especes d'argumentation il faut les reduire, former, et comme refondre au moule du syllogisme, ainsi qu'enseigne Aristote\*. Toutefois nous en estendrons plus clairement les preceptes au commun usage, commençant par l'Induction.

*c. pen. et ult.  
lib. 2. prior.  
analyt.*

Induction donc est une collection, illation, ou conclusion d'une chose plus commune, plus universelle, ou plus grande par le denombrement des singulieres, moins universelles, ou moindres, comprises sous icelle ou en icelle : *sous icelle* dy-je ; comme les individus sous leur espece, les especes sous leur genre : *en icelle*, comme les parties en leur tout.

Exemple pour colliger l'espece par le denombrement de ses individus : *Jean est mortel, Pierre*

*D'où vient ce  
mot  
d'induction.*

*mortel, Alexandre mortel, et ainsi des autres hommes, partant tout homme est mortel.* Exemple de la collection du genre par le denombrement de ses especes : *tout homme a sentiment, le cheval, l'oyseau, le serpent, le poisson, et ainsi des autres animaux, partant tout animal a sentiment.* Exemple de la collection du tout par le denombrement de ses parties : *les fondemens de cete maison sont sapés, les murailles esbranlées, les planchers entrouvers, les poutres crevassées et pourries, le toit decouvert, par consequent toute la maison est ruineuse.* Desquels exemples il est aisé à entendre qu'Induction a esté ainsi apellée, parce qu'elle nous induit ou conduit par le denombrement de plusieurs petites pieces à une collection ou ramas d'un *Tout*. C'est ici une espece d'argumentation, à laquelle Socrates se plaisoit beaucoup : et qui est fort practiquée par les orateurs, et de necessité est en commun usage entre toute sorte de gens. Et à cete cause j'en veux encore rapporter deux exemples. Le premier pris de l'oraison pour Milon dans Ciceron, là où pour monstrier que Milon estoit personnage agreable à tout le peuple Romain, il argumente ainsi, *Milon est fort aimé du Senat, fort cheri des chevaliers, il l'est aussi du commun populaire : par consequent il est agreable entierement à tout le peuple romain, qui est composé de ces trois ordres.* L'autre je le veux vendre comme je l'ay achapté. C'est que Socrates discourant un jour avec la femme de Xenophon grand capitaine et Philosophe ensemble, soustenoit que nous convoitons ordinairement ce qui est de mieux en nostre voisin que chez nous, le monstrier par cete induction : *si vostre voisine (disoit-il) avoit une plus belle maison que vous, ne l'aimeriez vous pas mieux ?* Ouy respondit-elle. *Si elle avoit une bague plus precieuse ?* Ouy. *Si elle avoit un plus riche carquan ?* aussi. Et apres plusieurs telles interrogations, adjousta celle-cy : *Si elle avoit un plus beau, accord, gaillard et robuste mari, ne l'aimeriez vos pas mieux ?* Là elle se teut et rougit, confessant par son morne silence possible ce

que l'honnesteté, la pudeur et respect marital ne luy permettoit de dire ouvertement. Or d'autant qu'il peut advenir que le nombre des choses par le ramas desquelles nous pretendons colliger l'espece, le genre, ou le tout, est trop grand et comme infini, on a accoustumé d'ajouter cete clause, *et ainsi des autres* : de laquelle depend la verité ou la faulseté de la conclusion. Car si des choses nombrées, ou comprises tacitement sous cete clause-là, il y en a une qui soit autrement qu'il n'a esté proposée des autres, celle-là seule rend faulse la conclusion : comme si je disois ainsi : *Ni les Ecclesiastiques ne sont contens de leur sort, condition ou fortune, ni les officiers de la Justice non plus, ni les gens d'armes, ni les medecins, ni les nautonniers, ni les laboureurs, ni les artisans, et ainsi des autres : partant nul n'est content de son sort, condition ou fortune.* Il ne s'ensuit pas. Car il s'est trouvé de tout temps et se trouve encore plusieurs personnes qui n'aspirent à rien de plus haut en ce monde que ce qu'ils sont voire qui s'humilient plus bas que ne portoit leur fortune.



chapitre 17

*de l'Exemple.*

Quintilian\* dit que l'Exemple est un recit de quelque chose faite ou feinte, propre à prouver ce qu'on a proposé. Par les choses faites il faut entendre ce qui est vraiment advenu, comme sont les histoires : par les choses feintes, raportées neantmoins comme si elles avoient esté faictes, il faut entendre les fables. Et par ces mots *propre à prouver se qu'on a proposé*, Quintilian monstre que l'Exemple est la preuve de quelque proposition precedente et non encore prouvée et confirmée. Ce que le Philosophe dit aussi\* en termes de l'ar, definissant l'Exemple par lequel on preuve l'attribué du medium, comme si j'argumentois ainsi :

*cap. 4. lib. 2.  
Institu. orator.*

*Toute guerre civile est pernicieuse,  
La guerre de France est civile,  
Partant la guerre de France est pernicieuse.*

*cap. 4. lib. 2.  
prio. Analyt.*

Si on me nie la proposition de ce syllogisme, auquel *guerre civile* est le medium et *pernicieuse* l'attribué : ce seroit à moy de monstre que *pernicieux* se dit de *guerre civile*, c'est à dire, que la guerre civile est pernicieuse. Ce que je pourray faire par l'exemple des Grecs, des Romains, et de la France mesme. Voilà pour l'exemple des choses faictes. Des choses non faictes, mais feintes j'en raporteray deux exemples : dont l'un a sauvé la republique d'Athenes, l'autre celle de Romme. Commençons par la Grecque comme plus ancienne. Philippe Roy de Macedoine

ne pouvant par guerre ouverte empieter et subjuguier les Atheniens, se delibera de les avoir par ruse : car, comme dit Virgile,

*AEnei*

*Qui sera celuy-là qui fera conscience  
De vaincre l'ennemi par ruse ou par vail-  
lance ?*

Il demanda donc la paix, à la charge que les Atheniens luy remissent entre ses mains non pas leur ville, non pas leurs moiens, non pas leurs bons habitans : mais (disoit-il) trois ou quatre des harangueurs ou orateurs qu'il nommeroit, lesquels par leurs discours esmouvoient le peuple à la guerre et estoient les seuls perturbateurs du repos public. A quoy le peuple volage prestant l'oreille, Demosthene comme estant le plus eloquent et le plus odieux au Roy ennemi, ayant obtenu audience, parla ainsi sur ce subject : *Seigneurs Atheniens, les loups ne pouvant surprendre les brebis à cause de la garde des mastins, les rechercherent d'accord, et fut faite et publiée paix perpetuelle entre les deux parties, à la charge que les brebis remettroient les mastins à la discretion des loups : ce qu'ayant esté fait, bien tost apres sans aucune difficulté les brebis destituées de tout secours furent la proye des loups. L'accord proposé par le Roy Macedonien est fondé sur mesme ruse, car il s'asseure que nous, qui sommes comme vos mastins gardiens abayans contre vos ennemis, luy estant livrés il aura bon marché de vous.* Et avec son eloquence s'estendant là dessus conserva la vie à soy et à ses compagnons, et le salut à son pais.

L'exemple Romain est tel : Le peuple s'estant armé et saisi d'une colline forte d'assiete contre le Senat, pretendant que la pauvreté, à laquelle il estoit réduit, procedoit de l'avarice des nobles qui possedoient presque tout, il y avoit danger qu'une telle dissension ne renversast l'Estat de fonds en comble : Et n'y aiant moien de ranger au devoir cete populace affamée du sang de leurs superieurs, que la rassasiant de paroles, Agrippa fut deputed pour l'aller haranguer et prescher en cete sorte. Il *advint*

*un jour, Seigneurs Romains que les bras, les pieds, et les autres membres du corps se rebellerent contre le ventre, disant que c'estoient eux qui seuls travailloient, et que le ventre seul engloutissoit tout leur travail : tellement que luy ayant denié pendant quelques jours la nourriture accoustumée ils commencerent tous à se ramollir, allanguir, attenuer, et debilater. Le Senat, Messieurs, est comme le ventre de la republique, qui à la verité engloutit le plus beau de vos biens, mais aussi est-ce luy qui soustient tous les membres de l'estat, et si vous pensez luy retrancher ses alimens, tous vous autres en serez debilités, attenués, et languides. Et là dessus quelques petites promesses adjoustées, cete populasse furibonde se rapaisa. Voilà que c'est exemple des choses faites et feintes.*



chapitre 18

*de l'Enthymeme.*

Le Philosophe dit\* que l'Enthymeme est un syllogisme imparfait composé de choses vray semblables, et de signes ou marques Or vray semblable, probable, ou croiable n'est autre chose, selon Ciceron, que ce que sans aucun tesmoignage l'auditeur se persuade, c'est à dire, ce qu'un autre croit de nous sans qu'il soit besoin d'autre preuve : Dont il y a trois sortes, comme l'enseigne Quintilian\*. La premiere quand la chose est si croiable que personne ne la revoque en doute comme que les peres et meres cherissent leurs enfans. La seconde quand une chose est plus croiable en l'une part qu'en l'autre : comme qu'un jeune homme bien sain et gaillard vivra plus qu'un vieillard decrepité. La troisieme est des choses non repugnantes, c'est à dire, de toutes choses possibles, desquelles nous jugeons par quelque conjecture. Mais d'ailleurs il faut remarquer que tout ce qui est vray-semblable, possible, probable, ou croyable differe du signe, indice, argument, note, ou marque : parce que nous apprehendons les choses vraisemblables par le jugement : et les marques par quelqu'un des cinq sens extérieurs, à sçavoir la veue, l'ouïe, l'odorat, le goust, l'attouchement. Or des marques les unes sont necessaires, les autres contingentes ou advenantes.

La marque necessaire est celle qui depend si necessairement de certaine cause, qu'il faut qu'elle

*cap. 27. li. 2.  
prio. Analyt.  
Qu'est-ce que  
probable ou  
vrai-semblable.*

*cap. 10. lib. 5.  
Inst. orator.  
Trois sortes de  
probable.*

*Difference des  
choses  
probables et des  
marques.*

*Division des  
marques.*

*Subdivision des  
marques.*

la suive toujours. Ainsi celuy qui void une femme ayant laict aux mammelles, peut assurer que certainement elle a touché au masle : que si le Soleil luict, il est jour : que s'il y a de la fumée, il y a du feu. La marque advenante est celle par laquelle nous colligeons et inferons ce qui est noté et remarqué par icelle, non toutefois necessairement. Et des marques advenantes les unes sont naturelles, les autres non. Les naturelles, comme que celui là est addonné à paillardise qui a la chair blanche, qui est fort velu, mesmement au ventre et pres les temples, qui a les cheveux droits et grossiers, les yeux gros, noirs, et lascifs.

*Marques de  
paillardise.*

*Marque de  
Couardise.*

De mesme que celui-là est effeminé et couïard qui a les membres, et les muscles petits, menus et fresles, qui a petits yeux, petit visage, et les yeux fort mols. Toutefois il faut en ceci observer deux choses. La premiere qu'une, deux ou aucunes de marques ne sont pas toujours suffisantes pour tirer une consequence certaine : mais lors seulement qu'elles se trouvent toutes ensemble concurrentes en un subject. L'autre que quand bien elles se trouveront toutes ensemble concurrentes en un subject, il ne faut pourtant jamais conclurre ou inferer, Ergo il est tel : mais seulement, qu'il est tel de son naturel. Car les semences des vertus et des vices qui sont naturellement en nous, produisent des fruicts suivant qu'elles sont cultivées, ou arrachées. Ainsi ce grand Physiognome qui jugea Socrates à son seul aspect luxurieux et voluptueux, jugea tres-bien : mais il conclud tres-mal, soustenant qu'il estoit tel. Car Socrates se confessa estre tel de son naturel, mais dit l'avoir corrigé par les preceptes de la Philosophie. Martial dit mieux en l'epigramme contre Zoïlus.

*La teste rouge, en barbe noirs cheveux,  
Boiteux d'un pied, et lousche d'un des yeux,  
Ainsi marqué, c'est merveille, Zoïle,  
Si tu es bon, voire seul entre mille.*

Les marques non naturelles sont celles qui surviennent par quelque perturbation, passion, ou

affection, et de celles-là l'argument ne se peut tirer ni certain, ni nécessaire : comme dire *Socrates est pasle, ou cete fille-là a les pasles couleurs, par consequent celle-ci est amoureuse, celui-là a peur.* Car il n'y a rien d'asseuré en telle consequence, la pasleur pouvant venir d'ailleurs, comme de quelque indisposition ou relais de maladie. Toutefois quand on peut entasser plusieurs tels signes, marques ou indices ensemble tendans à une mesme preuve, ils servent beaucoup à persuader : comme pour convaincre un homme d'homicide, verifier qu'il avoit menacé le meurtri de le tuer, qu'il a esté trouvé pres du corps l'espée au poing nuë et sanglante, qu'il s'en est fui, qu'estant apprehendé et interrogé sur ce fait, il a chancelé, et changé de couleur, etc.

Jusques ici nous avons parlé de l'Enthymeme plus en orateurs qu'en Logiciens : disons en maintenant quelque chose en termes de l'art que nous traitons. Enthymeme en Grec ne signifie autre chose que pensée : car tout ainsi que la pensée est la chose la plus prompte du monde (car à un moment elle va d'un pole à l'autre) aussi l'enthymeme est un syllogisme prompt ou (pour mieux dire) tronqué, raccourci et retranché : d'autant qu'en iceluy n'y a jamais qu'une proposition avec la conclusion : non pas que pour cela l'argumentation en vaille moins : mais parce que la proposition defaillante est assez notoire d'elle-mesme sans qu'il soit besoing de l'exprimer. Par exemple c'est icy un Enthymeme,

*Que signifie  
enthymeme ?*

*Promethée est larron,*

*Partant il doit estre puni.*

Si on y adjouste la proposition ce sera un parfait syllogisme en *Darii*.

*Tout larron doit estre puni,*

*Promethée est un larron,*

*Partant il doit estre puni.*

Mais qu'est-il besoing de proposition, puisque nul ne doubtte qu'un larron ne doive estre puny ?

De mesme, si à cét Enthymeme,

de la Logique

---

*Tout animal a sentiment,*  
*Partant tout homme a sentiment :*  
J'ajoute la reprise notoire et evidente, *Tout*  
*homme est animal*, il en resultera ce syllogisme en  
*Barbara* :  
*Tout animal a sentiment,*  
*Tout homme est animal,*  
*Tout homme donc a sentiment.*  
C'est assez parlé de l'Enthymeme.

chapitre 19

*Du Sorites.*

Sorites est une espece d'argument ainsi appellée du mot Grec *Soros*\*, c'est à dire un ramas, un tas, parce qu'en icelle on ramasse un tas de propositions sans aucun medium et puis on vient conclurre la premiere et la dernieré sautant d'un bout à l'autre sans autre forme ny disposition : en sorte que le plus souvent on y est surpris captieusement et absurdement. C'est pourquoy un Jurisconsulte\* definit Sorites, une espece de cavillation, laquelle procedant par des choses notoirement vrayes, conduit apres par des petits retours à d'autres notoirement faulses : comme qui argumenteroit ainsi,

σωρος

*Julianus in l.65.  
D. de reg.ju.*

*La fièvre continuë fait tenir le lict,  
Le lict est un lieu de repos,  
Le repos est utile à l'homme,  
Par consequent la fièvre continuë est utile à l'homme.*

J'en veux rapporter un autre exemple assez commun,  
*La viande fort salée fait bien boire,  
Le bien boire assouvit la soif,  
Par consequent la viande fort salée assouvit la soif.*

Or la verité ou faulseté de telles argumentations depend de l'examen d'une regle que nous avons expliquée au livre 3. chap. 4. qui porte, *Que tout ce qui se dict de l'attribué, se dict aussi du subject* : laquelle il faut aller revoir à ce propos.

*Contre le Sorites.*

Toutefois je diray en passant que si ces sujets et attribués ramassés ne conviennent essentiellement les uns aux autres, la conclusion en sera ordinairement mal-assurée et captieuse. Ainsi donc au premier exemple il est aisé à voir que *fièvre* ne fait pas mettre au lit essentiellement, mais accidentairement et par contrainte, et que moins elle convient au repos. Et au second exemple, que la saleure n'engendre point le boire essentiellement, mais que la froideur et humidité naturelle dessechée par icelle, comme par son contraire, se repare et fortifie par le boire, l'appetit duquel nature excite à ces fins. Car soif n'est autre chose que desir ou appetit du froid et de l'humide, comme la faim desir ou appetit du chaud et du sec.

Or tout ainsi que nous avons cy-devant donné des regles pour recognoistre particulièrement si le syllogisme estoit legitime et bien concluant : maintenant aussi je veux donner deux regles qui serviront d'espreuve à toute sorte d'argumentation.

chapitre 20

***des deux regles, Se dire de tout,  
et Se dire de nul.***

Les regles que nous avons cy-devant données sur les trois figures et touchant la recherche du medium, servent particulièrement pour descouvrir la verité ou faulseté du syllogisme : mais d'ailleurs il y a deux regles qui servent comme de pierre de touche pour esprouver et recoignoistre la verité ou faulseté de toute proposition ou enonciation universelle soit affirmante ou negante. Ces deux regles sont signifiées par ces mots *se dire de tout, et se dire de nul*. Se dire de tout est la remarque de l'enonciation universellement affirmante : se dire de nul, respond à l'universelle negante : de maniere qu'en l'une l'attribué doit avoir liaison et connexité si estroite avec son sujet qu'il s'estende à tout iceluy, c'est à dire à tout ce qui est contenu sous iceluy : et en l'autre il y doit avoir une telle repugnance que jamais l'attribué ne puisse convenir au sujet ny à chose contenuë sous iceluy.

Cela ainsi retenu et entendu il sera aisé à descouvrir et recognoistre si une proposition universellement affirmante est vraie ou faulse en examinant si l'attribué se dit de tout son sujet et de tout ce qui est contenu sous iceluy. Car s'il y a une seule chose contenuë sous iceluy, de laquelle l'attribué ne se puisse vraiment dire, sans doute l'enonciation est faulse, et comme elle doit estre niée, comme si

je soustiens que tout arbre porte fruit, et qu'on me monstre que certaine espece d'arbre ne porte point de fruit, mon enonciation est faulse, et renversée par cete seule objection.

Pareillement si à l'ennonciation universellement negante on peut vrayement opposer une seule chose contenuë soubs le subject, de laquelle l'attribué se puisse dire, telle enonciation est indubitablement faulse : comme si quelqu'un vouloit soustenir que nul homme n'a jamais esté ravi aux cieux, en luy objectant que S. Pol y a esté vrayement ravy, par cete seule opposition son enonciation est entierement destruite.

Or ayant cy-devant discouru du Syllogisme, et mesmes des autres especes d'argumentation, selon la forme seulement : il en faut traiter en suyte selon la matiere : commençant par la plus excellente et noble espece du Syllogisme, qui est la Demonstration.

LE SIXIESME LIVRE DE LA  
LOGIQUE, OU Art de discourir et  
raisonner.

*chapitre 1*

*du subject de ce Livre.*

Combien que nostre ame, qui est toute divine de son extraction, soit comme prisonniere dans le pourpris de cete matiere grossiere et carcasse humaine, par les organes de laquelle, comme par des treillis, elle apprehende aucunement les objects des sens exterieurs : si est-ce que pourtant elle ne perd point la memoire de son origine : ains se recognoissant fille de la Sapience divine, à laquelle il n'y a rien de plus contraire que l'ignorance, elle nous poinçonne d'un desir naturel de sçavoir avec une avidité si insatiable, qu'elle ne peut non plus estre assouvie que l'inextinguible soif des hydropiques. *Nous desirons tous naturellement sçavoir et apprendre* (disoit Ciceron) *et estimons chose mauvaise, mes-seante et deshonneste de faillir et se laisser decevoir à faute de suffisance.* Mais d'autant que la vraye science consiste à cognoistre les choses par leur propre cause, laquelle nous estant ordinairement cachée et incognuë, la recherche en est difficile : et que la pluspart de ce que nous disons sçavoir gist plustost en une opinion et persuasion indifferente et bien souvent trompeuse, laquelle nous prenons de

s'évaporer : ou si le bois est verd l'air et l'eau se meslangeans, une espece d'escume sortira par les pores : le terrestre se resoudra en cendre. Et par cete resolution on jugera que ce bois estoit composé des quatre elemens. De mesme en la partie Analytique on void par la resolution de trois pieces dont le syllogisme est composé, qu'on appelle *subject*, *attribué*, et *metoyen ou medium*, toute la structure et composition d'iceluy.

Or le Philosophe a subdivisé la partie Analytique en deux. En la premiere il traite de l'argumentation et principalement du syllogisme, qui est le genre de la Demonstration : et en la seconde de la Demonstration mesme : car aussi le genre comme estant plus universel doit preceder son espece.

Retournons maintenant à ce que nous avons proposé.

chapitre 2

*qu'est-ce qu'Analysis et  
Analytique.*

La Matière dont les syllogismes sont composés estant nécessaire, ou probable, ou captieuse et trompeuse : fait aussi naître trois diverses espèces de syllogisme, le Demonstratif, le Dialectique, et Sophistique : desquels il nous reste à discourir és trois livres suivans, commençant en celui-cy par le plus digne et plus excellent qui est la Demonstration, ou syllogisme demonstratif, comme estant seul basti de principes nécessaires, qui nous monstrent cete parfaite cognoissance des choses par leur propre cause, que nous appellons *Science*. Tellement que c'est ici la plus riche piece et comme le chef d'œuvre de la partie de Logique, qu'à l'imitation d'Aristote nous avons appelée Analytique sur la fin du premier livre : où nous avons remis d'expliquer ici ce mot là. Avant donc qu'entrer au precepte de la Demonstration, acquitons nous de nostre promesse.

Analytique (comme qui diroit *Resolutive* en François) est un mot Grec derivé d'*Analysis*, c'est à dire *Resolution* : qui n'est autre chose qu'un regrés ou retour d'une chose en ses principes : et (pour parler plus clairement) une dissolution des pieces dont quelque chose est composée : tellement que c'est le contraire de la composition. Par exemple, jettez dans le feu une busche : ce qui sera en elle de feu se tournera en feu : l'air s'exhallerá : l'eau

divers accidens, qu'en certaine cognoissance des choses par leur propre et prochaine cause : de là viennent tant de controverses, disputes, heresies, et sectes toutes contraires introduites par divers hommes sur un mesme sujet. C'est pourquoy Socrates, qui estoit estimé le plus sage de son temps, souloit dire qu'il sçavoit bien une chose, c'est qu'il ne sçavoit rien : non pas qu'il fust ignorant comme le vulgaire (car au contraire il estoit des plus sçavans) mais par là il vouloit dire que les hommes ne peuvent qu'à grand'peine acquérir la parfaite cognoissance de quelque chose que ce soit : et que ce que d'ordinaire nous disons sçavoir consiste plustost (comme je viens de dire) en opinion, qu'en une vraye sçience. Car la science est des choses necessaires, lesquelles ne se peuvent trouver autrement que comme elles sont sçeuës et cogneuës. Or le moyen de parvenir à cete science, parfaite et infallible cognoissance, c'est la demonstration laquelle demonstre descouvre et fait toucher au doigt non seulement l'estre de la chose, mais aussi la cause de son estre et de là elle est appelée par les Philosophes *l'instrument de notifier* : ce qui est le seul sujet de ce sixiesme livre.

chapitre 3

*des deux avant-cognoissances  
ou prenotions.*

Platon en un sien dialogue intitulé Menon, suivant l'opinion de plusieurs autres de son temps, s'est lourdement abusé estimant que nous sçavons ou ignorons du tout toutes choses sans admettre aucun entre-deux. Car il est certain que les seuls sçavans ont la vraye cognoissance des choses par leur cause, qui s'appelle *science* : et neantmoins les ignorans en peuvent avoir quelque cognoissance confuse, ou par les accidens, ou par quelque remarque. Par exemple un homme docte sçait bien que l'Eclipse de la Lune advient par l'intervention de la terre entre elle et le Soleil, qui cause (comme nous avons dit ailleurs) que la Lune qui est un corps opaque et sombre ne pouvant recevoir les rais du Soleil, de nécessité s'obscurcit : Et un ignorant jugera ce défaut ou Eclipse de Lune parce qu'il ne la verra point luire selon sa coustume.

Or pour acquérir cete science, vraye, certaine, et parfaite cognoissance, il faut preallablement avoir deux avant-cognoissances, que les Latins appellent *prenotions*, dont l'une consiste en l'estre de la chose, que les Logiciens disent, *Que la chose est* : l'autre qui regarde l'essence et l'appellent, *Qu'est-ce que la chose*. Je veux parler plus clairement : Avant que nous puissions dire, que nous sçavons quelque chose, ou que nous la cognoissons par sa cause, il faut

*Deux sortes de  
prenotion ou  
avant-  
cognoissance.*

## de la Logique

---

sçavoir, qu'elle est, qu'elle n'est point chose feinte : et d'ailleurs aussi qu'est-ce qu'elle est par sa définition. L'avant-cognoissance *que la chose est* se divise en deux : en celle par laquelle nous entendons que la chose est simplement, comme que l'homme est, que l'arbre est : et celle par laquelle nous entendons que la chose est telle, comme que l'homme est raisonnable, docile, à deux pieds, etc., que l'arbre est insensible, animé, branchu, etc. L'avant-cognoissance *Qu'est-ce que la chose*, est aussi double : l'une regarde la seule interpretation ou etymologie du mot : l'autre la vraie essence et définition de la chose : dont nous traiterons au chap. 3 du livre suivant. Et laissant icy un tas de questions inutiles que d'autres y rapportent, passons au vray precepte de l'art, et voyons qu'est-ce que science : la recherche de laquelle par la demonstration est l'argument et subject de ce livre.

chapitre 4

*qu'est-que Science ?*

La Science est ou universelle, ou singuliere : celle-cy est appellée Actuelle, celle-là Habituelle : Actuelle est celle, qui est acquise par une seule demonstration. Habituelle est celle, qui est composée d'un grand nombre de Sciences Actuelles, tendantes à mesmes sujet ainsi qu'une habitude de plusieurs et frequentes actions : comme la Physique, Metaphysique, et Mathematique, en chascune desquelles y a comme un nombre infiny de demonstrations, et par consequent Sciences Actuelles, dont nous avons discouru au chap. X du livre I. icy nous ne traictons point de l'habituelle, ains seulement de l'actuelle, qui est une certaine cognoissance de la chose par sa cause : comme de cognoistre qu'il est jour, parce que le Soleil luict en nostre hemisphere, c'est sçavoir, c'est une science actuelle et singuliere : non pas qu'elle soit des choses singulieres : mais parce qu'elle est d'un seul sujet, d'une seule chose, toutefois universelle, eternelle, et necessaire. Car la science estant une certaine et infallible cognoissance, elle ne peut estre des choses singulieres, lesquelles roulent et coulent toujours par une vicissitude incertaine et muable et en leur estre et en leurs accidens. Et pour entendre qu'est-ce que necessaire, il faut revoir le troisieme chapitre du premier livre. Pour entendre aussi que c'est universel, il faut repeter le dernier chapitre du livre second. Or tout universel est eternel,

*Definition et  
division de  
Science.*

## de la Logique

---

du syllogisme captieux il ne produit que faulseté, et erreur, chose toute contraire à la science. Apres avoir entendu en gros qu'est-ce que demonstration voyons analytiquement et par le menu de quelles pieces elle est composée et bastie.

chapitre 5

*qu'est-ce que demonstration ?*

Après avoir montré qu'est-ce que Science laquelle se collige conclud et apprend par la demonstration, il faut aussi dire qu'est-ce que Demonstration. Le Philosophe\* dit que la Demonstration est un syllogisme *Scientifique*, c'est à dire, faisant et produisant science. Aussi a merité cete seule espece de syllogisme le nom de Demonstration parce que seule elle montre non pas seulement l'estre de la chose, mais aussi d'où et à cause de quoy elle est : qu'elle montre dy-je l'effect par sa cause, qui est induire ou produire science : laquelle difference distingue la Demonstration des autres deux especes de syllogismes, qui sont *probable et captieux*, par deux raisons. La premiere parce que la demonstration est composée de principes necessaires, eternels, et universels, comme il a esté dit : et le syllogisme probable est des choses seulement vray semblables, changeantes, et bien souvent indifferentes : et le captieux resulte de principes frauduleux, captieux et ordinairement impossibles. L'autre, parce que la Demonstration produit science, laquelle est tousjours certaine et infallible : et le syllogisme probable ne produit qu'opinion, laquelle est inconstante et vague : comme il appert en ce que nous disons sçavoir ce que nous ne revoquons aucunement en doute : et opiner, avoir opinion, penser, estimer, cuider, ce dont nous faisons doute. Pour le regard

*cap. 2. li. I. post  
Analyt.*

*Difference de la  
demonstration  
avec les autres  
especes de  
syllogisme.*

## de la Logique

---

se perpetuant et eternisant en la succession des individus et choses singulieres.

Pour l'entiere et parfaite intelligence de la susdite definition, il faut aussi remarquer que nous avons dit que Science est la cognoissance de quelque chose par sa cause, non pas par les causes : d'autant qu'il y peut eschoir plusieurs causes d'un mesme effet, comme l'efficiente, la matiere, la forme, et la fin, dont nous traicterons cy-apres au chap. 15 du livre suivant : mais l'une seule est toujours la vraye, propre, et prochaine cause de son effect. Par exemple on peut rendre plusieurs causes de la pluye, comme l'efficiente qui est le Soleil, lequel attire en la moyenne region de l'air plusieurs vapeurs humides et froides : en outre la cause materielle, qui sont ces vapeurs-là d'ailleurs la forme, qui est la propre cause et celle qui produit la science de cecy, sçavoir l'effusion et dissolution de la nuée en eau qui se descharge en bas, et choit à terre.

*cause de la  
pluye.*

chapitre 6

***quelles doivent estre les  
conditions des principes dont la  
Demonstration est composée.***

Ainsi que les artisans lors qu'ils veulent forger un instrument propre ou à sier, ou à couper des choses dures, ou à raplanir les raboteuses, ou colorer un corps, ont acoustumé de juger des qualités et conditions requises à la matiere par l'usage d'iceluy : Par exemple, ils jugent que la matiere d'un marteau doit estre dure, parce qu'il en faut battre le fer, et rompre les pierres : et qu'un pinceau au contraire doit estre fait de matiere molle et flexible, parce qu'il n'en faut que peindre et teindre la seule surface d'un corps. De mesme par l'usage de la Demonstration qui est de produire science, il faut faire provision de principes (qui sont la matiere d'icelle) *vrais, prochains et immediats, premiers, plus cogneus, et causes de la conclusion* : sans lesquelles conditions et qualités la Demonstration seroit manquée et imparfaite. Aristote à ce propos a rapporté les susdites conditions des principes demonstratifs en mesmes termes que je fay à son imitation : lesquels il a fort subtilement couchés : car les deux premieres conditions, sçavoir que les principes doivent estre *vrais, prochains ou immediats*, ne se rapportent qu'à leur matiere : mais les autres trois dernieres qui sont, que ces mesmes principes doivent estre, *Premiers, plus cogneus, et causes de la conclusion*, se rapportent

*Conditions des  
principes  
demonstratifs.*

## de la Logique

---

tant à la matiere, qu'à la conclusion : aussi sont-ils réduits en termes de comparaison et relation : d'autant que premier se refere à ce qui luy est posterieur, plus cognu au moins cognu, et la cause à son effet : en sorte que tels principes doivent estre premiers, plus cognus, et la cause de ce qui est conclud par la demonstration. Encore faut-il expliquer plus clairement et particulierement les conditions susdictes.

chapitre 7

***quels principes sont vrais,  
prochains ou immediats,  
premiers, plus cognus et causes  
de la conclusion.***

Par les principes vrais il faut icy entendre ce qui est vraiment en la nature : car de ce qui n'est point, il n'y a point de science. Par les prochains et immediats il faut entendre les choses qui donnent estre immediatement à l'effect, desquelles l'effect depend prochainement et sans moyen ny entre-deux. Ce que je rendray aisé par une distinction esclarcie d'un ou deux exemples. Il y a deux sortes de Demonstration, l'une appellée *Parce que la chose est*, d'autant que par icelle nous apprenons que certainement la chose est, quoy que ce ne soit point par sa propre et prochaine cause. L'autre est appellée, *à cause dequoy la chose est*, d'autant que par icelle nous n'entendons pas seulement l'estre de la chose, mais aussi dont elle prend son estre. Par exemple, si quelqu'un dit que les arbres ne respirent point, par ce qu'ils n'ont point de sentiment, il en raporte bien une cause, toutefois esloignée et immediate ; mais s'il dit que c'est d'autant qu'ils n'ont point de poulmon, c'est en dire et sçavoir la prochaine, immediate, et propre cause. Encore un autre exemple. Si quelqu'un dit qu'il sçait que l'homme est mortel, d'autant qu'il est animal, il en raporte bien une cause telle quelle, et par trop esloignée : mais s'il

*Principes vrais.*

*Prochains et  
immediats.*

*Deux sortes de  
Demonstration.*

## de la Logique

---

disoit, parce qu'il est un corps mixte et composé des quatre elemens, il en monstrera la vraye, propre, prochaine, et immediate cause, argumentant ainsi,

*Tout corps mixte est mortel et corruptible,*

*Tout homme est corps mixte,*

*Tout homme donc est mortel et corruptible.*

Pour le regard des autres trois conditions elles coulent par une mesme interpretation. Car qui sçaura que les principes d'une demonstration sont cause de la conclusion, sçaura par mesme moyen qu'ils sont premiers, et plus cognus : estant certain que la cause est tousjours premiere et precedente son effect, et par mesme moyen plus cognüe, si non par les sens extérieurs, pour le moins par nature, et par l'intellect comme il nous faut monstrier en suite : et par mesme moien nous rechercherons encores avant cela quelles choses sont les plus cognues les universelles ou les singulieres.

chapitre 8

***quelles choses sont les plus  
cognuës les universelles ou les  
singulieres : et la cause ou  
l'effect.***

Les interpretes et commentateurs d'Aristote ont embarrassé la question proposée de tant de difficultés et couverte du nuage de tant d'argumens les uns contre les autres, qu'au lieu de la nous esclaircir, ils la nous obscurcissent davantage : et au lieu de nous faire discerner quelles choses sont les plus cognuës ils les nous rendent toutes incognuës.

*in ca. 5. lib. I.  
Physic.*

Pour resoudre donc brefvement et clairement cete question il faut sçavoir que les choses sont dites estre plus cognuës les unes que les autres selon la nature ou selon nous. Il est certain que selon la nature les choses universelles et plus communes sont les plus cognuës, c'est à dire les premieres en l'ordre de la nature : parce que (comme nous avons dit ailleurs) elles ne reçoivent point une conversion reciproque avec les singulieres. Ainsi tout homme est animal, mais tout animal n'est pas homme : Si c'est Alexandre il s'ensuit que c'est un homme : mais si c'est un homme, il ne s'ensuit pas que ce soit Alexandre.

*au cha. 13. du  
livr. 3.*

Selon nous ou à nostre respect les choses nous sont plus cognuës ou par le moyen de nostre intellect, ou par le moyen de nos sens exterieurs.

L'intellect a pour object les choses universelles, et les sens extérieurs les singulieres. Car lors que nous ne pouvons pas discerner d'abord les objects de nos sens extérieurs, nostre intellect a recours a une cognoissance confuse des choses universelles. Par exemple, si j'apperçoy Alexandre de fort loing sans pouvoir juger que c'est, je diray ou m'imagineray premierement que c'est un corps : et à mesure qu'il s'approchera de moy, le voyant mouvoir je jugeray que c'est un animal : et puis approchant de plus pres, que c'est un homme, et en fin l'envisageant que c'est Alexandre. Et cét ordre de cognoissance semble estre inné et naturel en nous. Car les petits enfans par une cognoissance naturelle et confuse apellent *pere* toute sorte de gens indifferemment commençans à begayer et ne pouvant encore distinguer leur pere des autres hommes : je dy leur pere naturel ou presomptif : car (comme dit Telemachus dans Homere) à grand'peine personne sçait-il qui est vraiment son pere. Que cela soit dit sans blasmer les femmes.

Quant à la cause et l'effect il y a pour ce regard presque mesme difference qu'entre les choses universelles et singulieres. Car d'ordinaire les effects nous sont plus cognus par le moien des sens extérieurs, et les causes precedent selon l'ordre de nature et par le discours de nostre entendement, Et quoy qu'aucunes fois ils semblent marcher ensemble en sorte qu'il est mal-aisé aux ignorans de discerner lequel va devant : si est-ce que sans doubtte la cause precede tousjours en l'ordre naturel son effect. Par exemple, aussi tost que le Soleil monte sur nostre hemisphere, il est jour : et mesme le jour, qui est l'effect de la presence du Soleil, semble devancer le Soleil à nos yeux : mais naturellement le Soleil le precede comme sa cause. Que si nous avons de la clarté un peu avant le lever du Soleil et un peu apres son coucher, si est-ce qu'elle vient tousjours du Soleil : parce que sa splendeur devance la presence de son corps : ainsi que lors qu'on nous porte de la

livre VI, chapitre 8

---

chandelle allumée dans la chambre le long d'un degré, ou qu'on la retire, nous avons de la clarté quelque peu de temps avant que voir la chandelle mesme, et apres qu'on l'a retirée. Et voila comment les principes de la demonstration sont dit estre plus cagnus.



chapitre 9

*de l'excellence de la  
Demonstration.*

Tout ainsi que nous prisons beaucoup un médicament lors que non seulement il est composé d'excellens et précieux ingrediens : mais principalement encores lors qu'il produit des bons et rares effects pour la santé du corps humain. De mesme nous pouvons juger de l'excellence de la Demonstration en ce que non seulement elle est bastie de principes rares et exquis : mais aussi en ce qu'elle guarit tout à fait la plus dangereuse et sale maladie de nostre ame, apres le peché, à sçavoir l'ignorance. Car au lieu que les autres especes de syllogismes ne nous apportans qu'une simple opinion et legere impression ou vray- semblance nous laissent tousjours quelque doute et indifference, et mesme bien souvent erreur : la demonstration seule produisant une certaine et infallible cognoissance de la chose par sa propre cause, que nous appellons science, nous rend entierement contens et satisfaits par une ferme croyance que nous y adjoustons. C'est elle qui laisse un merveilleux contentement en l'ame des hommes doctes, et les fait distinguer d'avec les ignorans et des bestes ensemble. Car les ignorans sont en cela presque semblables aux bestes brutes qu'ils voyent bien (disoit sagement le Philosophe Jamblicus) qu'il est jour, qu'il fait froid, qu'il fait chaud, que la Lune estant eclysée n'esclaire point, que l'hyver

## de la Logique

---

l'eau puisée des lieux profonds est chaude, et l'esté fresche : et mille autres choses qui sont l'object ordinaire de nos sens extérieurs : mais ils ne sçavent pas pourquoy ces choses-là arrivent ainsi non plus que les bestes, ou pour le moins il n'en sçavent pas le plus souvent les vrayes et prochaines causes. Or la Demonstration estant ainsi la plus parfaite et excellente espece du Syllogisme ou ratiocination à cause de sa matiere, il faut tascher aussi de luy donner la plus parfaite forme de raisonner.

chapitre 10

*que les Demonstrations  
affirmantes sont plus excellentes  
que les negantes, et en quelle  
figure il faut Demonstrer.*

Les Demonstrations sont affirmantes ou negantes : les affirmantes sont celles qui enseignent la chose par sa propre et vraye cause : les negantes sont celles qui monstrent que certaine cause n'est pas la vraye et propre cause de certain effect. Or les demonstrations estant des choses universelles il est aisé à voir qu'elles doivent conclurre universellement : et par consequent qu'on ne peut demonstrer en la troisieme figure, parce qu'en icelle il n'y a pas un seul mode dont la conclusion soit universelle ny par affirmation ny par negation.

Et quoy que la demonstration negante soit fort utile, par ce qu'en destruisant une faulse et impropre cause elle nous fait ouverture à la cognoissance de celle qui est vraye et propre : si est-ce qu'elle n'est pas pourtant si parfaite que l'affirmante, laquelle d'abord nous instruit d'une science certaine et parfaite cognoissance, et ce faisant destruit aussi toutes les faulses, impropres ou esloignées causes. Joint que l'affirmation est plus excellente que la negation, tant parce qu'elle dit l'estre de quelque chose, et la negation le non-estre : que parce aussi que l'affirmation se passe bien de la negation, et la negation ne scauroit se passer de l'affirmation.

Car nous pouvons conclurre affirmativement sans qu'il soit besoing d'aucune proposition negante, laquelle au contraire gasteroit tout : et ne scaurions conclurre une negation en pas une figure ny mode parfait ou imparfait sans l'intervention d'une proposition affirmante : comme chacun peut juger en parcourant tous les modes des trois figures.

Ainsi donc les demonstrations affirmantes estant plus excellentes et parfaites que les negantes, il est certain que le premier mode de la premiere figure *Barbara*, est la forme des plus excellentes et parfaites demonstrations, parce que seul de tous les modes il conclud l'universelle affirmante : comme si je voulois demonstrier que l'homme est sensible, je resonneray ainsi.

Bar-        *Tout animal est sensible,*  
ba-        *Tout homme est animal,*  
ra.        *Tout homme donc est sensible.*

Pour le regard des demonstrations negantes le second mode parfait de la premiere figure *Celarent*, est aussi plus propre que *Celantes*, qui est imparfait, ny *Cesare* ou *Camestres* en la seconde figure, parce que bien qu'ils concluent universellement ce n'est pas pourtant avec telle evidence qu'en la premiere figure, ainsi que j'ay dit en son lieu.

Or d'autant que cy-devant nous avons souvent fait mention de ce mot *principe*, lequel est homonyme, il en faut distinguer les plus notables significations.

chapitre 11

***qu'est-ce que Principe et en  
combien de façons il se prend.***

Jusques icy dans ce livre nous avons souvent usé de ce mot Principe le prenant pour les propositions dont est composé le syllogisme demonstratif, ausquelles sont requises toutes les cinq conditions cy-dessus expliquées. Mais encore en faut-il discourir plus particulièrement. Il est donc ainsi que ce mot Principe se prend improprement et largement pour toute proposition certaine, mais proprement pour celle-la seulement qui entre en la demonstration, et en ce sens est appelé par le Philosophe *proposition immediate* : parce qu'il n'est pas principe (en François *Commencement*) s'il y avoit quelque autre cause premiere qu'iceluy. Or des principes les uns sont appellés *Axiomes*, les autres *Positions*, que les Grecs appellent *Theses*. Axiome en Grec c'est à dire Dignité, lequel nom a esté attribué à cete sorte de Principes, parce qu'ils sont dignes qu'on y adjouste foy sans autre preuve. Et se subdivisent en ceux qui sont propres à chasque discipline, et ceux qui sont communs à tous arts et sciences, comme nous avons dit au chapitre 6 du livre 4.

Les Theses ou positions se subdivisent aussi en deux, sçavoir en Hypotheses ou Suppositions, et Definitions.

Les Hypotheses ou Suppositions sont (en tant que Principes des propositions) raportées et

## de la Logique

---

accordées comme estant vrayes sans absurdité, quoy qu'elles ne soient point en effect : et sont fort frequentes et practiquées en Mathematiques : comme quand on demande qu'il soit permis de tirer une ligne d'un point à un autre point, du ciel à la terre, du pole arctique à l'antarctique : ou en la Logique, voire en toutes disciplines, que de deux contradictions, il faut accorder pour vraye l'une ou l'autre. Car en telles suppositions nous ne proposons ni n'accordons rien d'absurde, ny d'impertinent. Quant aux Definitions nous en parlerons plus commodément au chap. 3 du livre suivant : et nous suffira de rechercher icy brevement si par la demonstration nous pouvons acquerir une parfaite cognoissance et Science.

chapitre 12

*si par la definition on peut  
demonstrer, et en quoy elle est  
differente de la Demonstration.*

Le Philosophe employant presque tout son second livre de la 2. Resolution à rechercher si la definition essentielle de la chose peut estre demonstrée, c'est à dire, concluë en Demonstration, et si elle est un moyen et instrument de sçavoir, c'est à dire, de produire science demonstrative, et si elle differe de la demonstration, a donné occasion à ses interpretes, qui estoient trop à loisir, de disputer ces questions-là avec tant d'altercation et contention presque inutile, qu'à la lecture on verroit plus de bruit que de fruit : veu mesme que le tout a esté subtilement et elegamment resolu par le mesme Philosophe au chap.9 du livre preallegué. Toutefois parce que les mots en sont trop obscurs aux apprentifs, j'ayme mieux leur en donner l'intelligence d'un autre biais gardant le sens non les termes. Il faut donc sçavoir que la definition des substances et celle des Accidens est toute differente. Car la definition des Substances contient leur forme, qui n'est autre chose que leur propre essence, laquelle est jointe à la matiere par soy-mesme non par autre cause quelconque, parce qu'elle est cause de soy-mesme, estant par soy-mesme. Ainsi disons nous qu'*animal raisonnable* est la definition, et l'essence, et la forme de l'homme, et sa cause propre, et toutefois c'est l'homme mesme : car

il est homme, parce qu'il est animal raisonnable. Pour le dire donc en un mot, les substances sont elles mesmes causes de leur estre, estant par soy-mesme, et ne procedant d'autre cause qu'elconque. Quant aux essences des Accidens, elles ne sont point causes de leur estre, mais dependent de diverses causes, par lesquelles iceux accidens sont apliqués à quelque sujet. Ainsi l'ombre n'est point de soy-mesme, mais par l'intervention de quelque corps opaque qui empesche la lumiere. Estant donc certain que Science n'est autre chose que la cognoissance de la chose par sa cause : les definitions ou essence des Accidens ayant seules une propre cause de leur estre, et non les substances : Il s'ensuit aussi que les definitions ou essences des seuls Accidens, non des substances peuvent estre démontrées, estant prises pour medium és principes ou propositions de la Demonstration. Ce que le Philosophe conclud en un mot, disant que par mesme moyen nous sçavons qu'est-ce qu'Accident, et à cause dequoy il est : Ainsi sçavons nous en mesme temps qu'est-ce que le tonnerre, et sa cause : sçavoir, un bruit esclatant en la nuée. Au contraire, la definition ou essence des substances ne se peut colliger ou conclurre par Demonstration, attendu qu'elle n'a autre cause de son estre que soymesme : ny par mesme moyen aussi les substances ne peuvent estre démontrées, ains seulement leurs accidens et propriétés, Ainsi je ne puis pas dire la cause de l'homme, mais bien la cause de sa rougeur, de sa cholere, etc. Quant à la difference qui est entre la Definition et la Demonstration, elle est double. L'une que la Demonstration se fait avec discours, car c'est un syllogisme : et la Definition n'est qu'une simple oraison, ou enonciation. L'autre que la Demonstration enseigne la cause de la chose : et la Definition qu'est-ce que la chose.

Il m'a semblé que ce livret estoit suffisant pour cognoistre qu'est-ce que Demonstration, et qu'un plus grand discours pourroit apporter plus de difficulté que d'utilité estant certain que celuy qui

livre VI, chapitre 12

---

aura eu la patience d'entendre tout ce petit œuvre, fera assés de commentaires, et forgera assés de questions de soy-mesme. Soit donc assés discouru de la partie Analytique.



livre VII

---

LE SEPTIESME LIVRE DE LA  
LOGIQUE, OU Art de discourir et  
raisonner.

*chapitre 1*

Après avoir parcouru la première partie de la Logique, qui est appelée Analytique, Résolutive ou Judicielle : il faut discourir sur l'autre partie laquelle a trois noms. Car premièrement elle est appelée *Dialectique*, de l'ethymologie duquel mot nous avons parlé au chap. 2 du livre I. Après elle est appelée *Topique*, c'est à dire, locale, du mot Grec, *topos\**, qui signifie Lieu, parce qu'elle enseigne à tirer et puiser des preuves et des argumens de certains preceptes et lieux communs comme des fontaines. Elle est aussi appelée *Invention*, parce qu'elle montre à inventer et trouver des preuves et argumens non pas nécessaires, comme la Demonstration, mais bien probables et vray-semblables : tellement qu'en dignité et en certitude, le syllogisme Topique est bien inférieur au Demonstratif : mais en usage il est beaucoup plus commun. Car la Demonstration ne sert que pour les sciences : et le syllogisme Topique sert non seulement à toutes disciplines, mais aussi pour le discours et entretien familier, ainsi que le Philosophe mesme le tesmoigne au chap. 2 du 1. livre des Topiques. C'est pourquoy il y a plusieurs grands personnages qui après luy ont écrit particulièrement de cete partie : comme Ciceron, Quintilian, Rodolphus Agricola, et autres, des œuvres desquels,

*cete partie de  
Logique a trois  
divers noms.*

*L'usage  
frequent de la  
Topique.*

## de la Logique

---

comme de beaux, feconds et foisonnans jardins nous  
recueillerons les plus gentiles fleurs, commençant par  
la definition et division du Lieu et Argument.

chapitre 2

*qu'est-ce que Lieu, et  
Argument, et de leur division.*

Tout ainsi qu'il est aisé de trouver les choses abstruses et cachées quand on sçait le lieu où elles sont encloses : ainsi avant que nous pouvoir frayer le chemin à la recherche des preuves et argumens il faut sçavoir le lieu où ils sont comme cachés. C'est pourquoy Ciceron\* a tres-bien dit que le Lieu n'est autre chose que le siege de l'argument : et l'Argument la raison d'une chose douteuse pour persuader. Or est-il qu'Argument se prend en trois manieres : la premiere pour le sujet et l'abregé d'un discours, qu'on dit autrement *le theme*. La seconde, pour le terme metoyen, ou medium de l'argumentation : et differe beaucoup de l'argumentation : car l'Argumentation consiste en discours comme le syllogisme, l'Exemple, l'Induction, l'Enthymeme : et l'Argument pris proprement, n'est que le terme metoyen par lequel on conclud l'attribué de son subject. En III lieu il se prend generalement pour toute sorte de preuve : et vient du mot Latin *Arguere*, c'est à dire, monstret, prouver\*. Or parce que les argumens ont tous leurs lieux propres, dont ils sont extraits, la division des lieux et des arguments est une mesme, sçavoir que les uns sont artificiels et dependant des preceptes de l'art : les autres hors de l'art. Les artificiels sont subdivisés en ceux qui sont propres à chaque discipline, comme à la Physique, à

*in Partition.  
Qu'est-ce que  
Lieu, et  
Argument.*

*Difference de  
l'argument et  
argumentation.*

*Virgil.  
Degeneres  
animos timor  
arguit.*

*Division des  
lieux et des  
argumens.*

## de la Logique

---

la Metaphysique etc. dont nous n'avons icy que faire : les autres sont communs egalemēt à tous arts et sciences, lesquels il nous faut icy expliquer par ordre. Ces lieux et argumens communs se subdivisent derechef en ceux qui touchent et concernent entiere-ment l'affaire dont est question, et sont trois seule-ment, *la Definition, le Denombrement des parties d'un tout, et l'Etymologie, source ou derivation du mot* : et en ceux qui regardent aucunement la question proposée, qui sont treze selon Ciceron, *celui des Conjugués, du Genre, de l'Espece, de la Similitude, de la Dissimilitude, du Contraire, des Adjointes, des Antecedens, des Consequens, des Repu- gnans, des Causes, des Effects, de la Comparaison des plus grands, des pairs ou egaux, et des moindres.* De tous lesquels nous traicterons par ordre.

chapitre 3

*du lieu de la Definition.*

La Definition tient à bon droict le premier rang entre les lieux qui concernent toute la question proposée, attendu qu'elle explique entierement toute l'essence de la chose definie. Or la definition regarde ou le seul mot, la voix, le nom, le vocable, la diction, qui n'est autre chose que l'ethymologie, comme quand on dit que le triangle est ainsi appelé, parce qu'il a trois angles, dont nous parlerons ci-aprés. Ou bien elle regarde toute l'essence de la chose definie : et celle-ci encore se subdivise en celle qui est parfaite, et celle qui est imparfaite. La definition parfaite est composée de deux pieces, sçavoir du genre et difference tres-propre : comme celle-ci, *L'homme est un animal raisonnable*. L'imparfaite est celle qui à faute de difference tres-propre est composée avec le genre de propriétés et accidens : et d'autant que l'autre est plus riche et accomplie, celle-ci est plus ordinaire : à cause que le jugement humain recognoit peu de differences tres-propres. Et s'appelle plustost description que definition, parce qu'elle depeint, colore et décrit plustot l'essence de la chose, qu'elle ne la definit pas. Toutefois l'argument tiré de la description à la chose descrite est aussi assuré, que celui qui est pris de la vraye et parfaite definition. Les axiomes donc desquels il faut en ce lieu puiser les argumens sont deux, et iceux contraires pour servir à contraires sujets. Le premier, *A tout ce*

*Deux sortes de definition.*

*au cha.5. de ce livre.*

*Subdivision de la definition essentielle.*

*Axiomes de ce Lieu.*

*que la Definition convient, convient aussi la chose definie : et reciproquement, A tout ce que la chose definie convient, convient aussi la definition.*  
L'autre : *A tout ce que la definition ne peut convenir, la chose definie ne peut aussi convenir : et reciproquement, A tout ce que la chose definie ne peut convenir, la definition ne peut aussi convenir.*  
Par exemple quand je definis l'homme, *ce qui est animal raisonnable* : Homme c'est la chose definie, *estre animal raisonnable* la definition. Il est certain que tout ce à quoy convient *estre homme* convient aussi *estre animal raisonnable*, et reciproquement, à tout ce à quoy convient *estre animal raisonnable*, convient aussi *estre homme* : Et au contraire, A ce à quoy *estre homme* ne peut convenir, ne convient non plus *estre animal raisonnable* : et reciproquement, A ce à quoy *estre animal raisonnable* ne convient pas, ne convient non plus *estre homme*. Toute la raison desquels axiomes et maximes est fondée sur la conversion, reciprocation et correspondance de la definition et chose definie, qui ne s'estendent aucunement l'une plus que l'autre. Tellement que d'icy nous pouvons aprendre une pareille maxime entre l'espece, sa difference tres-propre, et sa propriété en la quatriesme maniere, qui sont choses si reciproques que ce qui convient à l'un convient aussi à l'autre, et au contraire ce qui ne peut convenir à l'un ne convient pas à l'autre.

chapitre 4

*du lieu du denombrement des parties.*

Après le lieu de la définition, s'ensuit tres-bien celui qui regarde le denombrement des parties : car il se raporte aussi à toute la question proposée, attendu la reciproque connexité qu'il y a entre les parties et leur tout. De ce lieu il faut tirer quatre axiomes. Le premier *Que le tout posé, toutes parties sont aussi posées*, comme si le corps humain est, il faut qu'il y ait teste, bras, jambes, ventre, etc. Le second, *Que si toutes les parties jointes sont, il faut aussi que le tout composé d'icelles soit* : comme s'il y a teste, bras, jambes, ventre et toutes les autres parties du corps humain, il s'ensuit qu'il y a un corps humain. J'ay dit toutes les parties jointes, parce qu'une ou plusieurs, si toutes ensemble n'y sont, ne peuvent composer le tout. Le troisieme axiome est, *Que si le tout est osté, les parties (pour le moins aucunes d'icelles) sont ostées* : comme s'il n'y a point de maison, ou toutes les parties d'icelle ou quelques unes defaillent. Le quattiesme : *Que si toutes les parties, voire une seule est ostée, le tout n'est plus* : comme s'il n'y a point de toict, ou muraille ny paroit, ou fondement, il ne se peut conclurre qu'il y ait maison.

Je veux encore dire ce-dessus en termes de l'art plus propres. Du tout aux parties l'argument est bon affirmant, soit à une, ou à plusieurs, ou à

toutes. Car si la maison est, il y a par consequent et fondement, et murailles ou parois, et toit etc. Mais en niant, l'argument ne vaut rien à toutes les parties, ains à une, ou aucunes seulement : car pour dire que la maison n'est pas, il ne s'ensuit pas que le fondement ne puisse estre. Au contraire d'une, plusieurs, ou toutes les parties au tout, l'argument est bon en niant : comme le fondement n'est pas, ou le toit etc. Par consequent la maison n'est pas. Mais affirmant l'argument ne vaut rien des parties au tout, que par le denombrement de toutes icelles, comme le fondement est, et par consequent la maison, c'est mal conclud. Mais par le denombrement de toutes les parties de la maison, on colligera bien que la maison est.

D'ailleurs, il faut icy prendre garde qu'il y a des parties integrantes, desquelles le tout est composé et ramassé et sans lesquelles le tout ne peut subsister, comme le corps humain sans teste, ou la maison sans fondement : et d'autres qui ne sont que parcelles, sans lesquelles le tout ne laisse pas d'estre quoy qu'il en soit moins parfait, comme est au corps humain une oreille, un doigt : ou en une maison une tref ou solive.

chapitre 5

*du lieu de l'Etymologie.*

Tout ainsi que la definition explique toute l'essence de la chose definie : de mesme l'Etymologie explique toute la force du mot. Mais pour entendre ce qui est de ce lieu, il faut sçavoir que tous les mots sont ou Primitifs : ou Derivatifs. Primitifs sont ceux qui ne prennent point leur origine d'un autre mot, ains ont esté inventés par la seule et nuë volonté des hommes tels qu'ils sont, comme, *amour, bien, mal, pierre, oiseau*, etc. Derivatifs sont ceux qui sont extraits d'autres mots, comme *Oiseleur*, d'*oiseau* : *docteur*, de *doctrine*. Or est-il qu'il faut apres tout cela confesser que les argumens tirés de ce lieu n'ont rien qu'apparence, et fort peu d'assurance et fermeté, soit en affirmant ou niant, comme *il est Docteur, par consequent il a de la doctrine : il est soldat, partant il est soldoyé : il n'est pas soldat, par consequent il n'est pas soldoyé*, il ne s'ensuit pas ny en l'une ny en l'autre façon, et n'y a preuve si fresle que celle-cy : si ce n'est pour persuader les ignorans. Voilà quant aux trois lieux qui regardent toute la question proposée.

*Division des  
Primitifs et  
Derivatifs.*

*La preuve de ce  
lieu est fresle.*



chapitre 6

*du lieu des Conjugués.*

C'est icy le premier des lieux qui regardent aucunement la question proposée, et non tout ce dont il s'agit : auquel on apprend de tirer consequence du Concret à l'Abstract, ou de l'Abstract au Concret. Nous appellons Concret (comme qui diroit congelé, attaché, et pris ensemble) certaine forme accidentaire en tant qu'elle est conjointe à son sujet, comme quand je dy *Blanc* je ne signifie pas seulement la blancheur, mais aussi quelque sujet auquel elle est attachée. Abstract (comme qui diroit *retiré* ou *extraict*) n'est autre chose que cete mesme forme accidentaire considerée sans son subject par l'abstraction de nostre entendement, quoy qu'à la verité jamais l'accident ne soit hors de son subject : comme qui considereroit *la Blancheur* sans la chose blanche, *l'humanité* sans avoir egard à l'homme, *la vaillance* sans avoir egard à aucun homme vaillant.

*Qu'est-ce que  
Concret et  
Abstract.*

Or *Conjugué* ne signifie autre chose en Latin que joint à un mesme joug : lequel nom est attribué aux mots qui descendent les uns des autres, et partant semblent estre tous liés ensemble à cause qu'ils sont semblables en tout, excepté en terminaison. En fin les Conjugués sont les mots que nous avons appellés Paronymes, avec le Philosophe, aux Categories\* : tellement qu'icy nous monstrerons seulement la maniere d'argumenter de l'un à l'autre.

*Qu'est-ce que  
conjugué.*

*livre 3. chap.2.*

Il est donc certain que des vrais Conjugués

*Comment les  
argumens sont  
puisés de ce  
Lieu.*

ou Paronymes, c'est à dire, qui sont tels et de nom et de signification, l'argument est bon et en affirmant et en niant : comme *il est vaillant, il a donc en soy de la vaillance : Il est vicieux, il a donc en soy du vice : Il n'y a point en luy de doctrine : il n'est donc pas docte.* J'en veux encore adjouster un autre exemple du Poëte Properce qui conclud que nul amant n'est libre, parce qu'il n'a point de liberté, en semblables mots :

*Puis que tous les amans  
perdent leur liberté,*

*Nul amant ne vit libre, ains en captivité.*

Il faut toutefois prendre garde qu'il y a des Adverbes (que les Logiciens appellent cas des Conjugués) lesquels paronymisent avec les vrais paronymes : d'iceux toutesfois l'argument n'est pas assurément tiré aux autres : comme il ne s'ensuit pas, Caesar a eu ce jourd'huy crainte, par consequent il est craintif et timide : Socrates a fait une folie, partant il est fol. Et ainsi des autres : et la raison c'est qu'une ou peu d'actions ne sont pas l'habitude.

chapitre 7

*des lieux du Genre, et de  
l'Espece.*

Le Genre et son espece ou especes estant relatifs il les faut traicter ensemble : et ce sont brevement d'autant que nous en avons discouru amplement au 2 livre\*, L'argument donc est bien tiré du Genre à l'Espece par negation non par affirmation. Car il s'ensuit bien de dire, *Il n'est pas animal, par consequent il n'est pas homme* : et non pas ainsi, *Il est animal, et par consequent homme* : car il peut estre *chien, loup*, ou autre espece d'animal. Au contraire l'argument est bon de l'espece au genre par affirmation non par negation. Car il s'ensuit bien de dire, *C'est un poirier, et par consequent un arbre* : mais non pas ainsi : *Ce n'est pas un poirier, par consequent ce n'est pas un arbre* : car peut estre ce sera un *prunier, cerisier*, ou autre espece d'arbre. De mesme est-il de l'individu à son espece, que de l'espece à son genre : car l'argument est bon en affirmant non pas en niant : Et au contraire de l'espece à l'individu il est bon en niant non pas en affirmant : comme *c'est Pierre, c'est donc un homme* : non pas ainsi, *ce n'est pas Pierre, ce n'est donc pas un homme*. Il procede bien aussi de dire, *ce n'est pas un homme, c'est donc Pierre* : non pas ainsi, *c'est un homme, c'est donc Pierre*.

*chap.2. et 3.*

*Comment il  
faut tirer les  
argumens de ces  
deux lieux.*



chapitre 8

*du lieu de la Similitude.*

Ce lieu icy n'est pas si propre à fournir des bons et forts argumens qu'à esclarcir les choses douteuses, et instruire les personnes rudes et grossieres : Aussi est-il plus propre aux Poëtes et Orateurs qu'aux Philosophes. La maxime de ce lieu est telle : *Des choses semblables la raison et la forme en est semblable.* Surquoy il faut se resouvenir de ce que nous avons dit sur la fin du ch. de la Qualité au livre 3, sçavoir que les choses ne peuvent estre dites semblables qu'à raison de la qualité : et partant si la similitude est fondée sur autre accident que sur la qualité, elle n'est pas proprement similitude. Toutefois en matiere de discours ordinaires toutes comparaisons, exemples et similitudes se confondent quelquefois. Je n'ay que faire d'en rapporter icy qu'une ou deux : car chascun en sçait assés pour peu de lecture qu'il ait. En voicy donc un exemple :

*Axiome de ce lieu.*

*Ainsi qu'aucunefois un nocher diligent  
Ne sçauroit soustenir la fureur de Neptune :  
De mesme quelquefois l'homme sage et  
prudent  
Ne sçauroit resister à l'adverse fortune.*  
Encore celuy-cy,  
*Ainsi que le Pigeon vient aux tours bien  
blanchies,  
De mesme les flateurs aux maisons enrichies.*  
Or est-il qu'en toute similitude il y a deux

## de la Logique

---

parties : l'une c'est la proposition, qui commence ordinairement par ces mots, *comme, Ainsi que* : l'autre est appelée redition ou retour, et commence par tels mots, *De mesme, Semblablement, Ainsi.*

chapitre 9

*du lieu de la Dissimilitude.*

La Dissimilitude, Dissemblance, ou Différence commune (je dis commune pour la distinguer de la propre et tres-propre\*) ne diffère de la similitude que par la seule négation : car elle a au demeurant les mesmes deux parties, et le mesme fondement. L'axiome de ce lieu diffère aussi du précédent par la seule négation, estant tel : *Des choses dissemblables la raison et forme est dissemblable* ; car *dissemblable* vaut autant à dire que *non semblable*. Par exemple : *Le souper d'un prescheur n'est pas pour contenter tous les auditeurs, comme sa seule voix. Il ne faut point avoir jour certain pour le Conseil comme pour les sacrifices.* Voicy encore un gentil exemple de Catulle,

*Du flamboyant Soleil la lumiere dorée  
Tousjours à tours revit, ne mourant que la  
nuit :*

*Mais nostre courte vie aussi tost ne reluit,  
Qu'à jamais elle encourt la mortelle serée.*

*Dont nous  
avons parlé au  
livre 2. chap. 5.*

*Axiome de ce  
lieu.*



chapitre 10

*du lieu des Contraires.*

Nous avons fort amplement discouru des contraires au ch. 13 du liv. 3 lesquels nous avons appelé généralement *opposés* et iceux distingué en quatre Especes. Et à tant il suffira de raporter icy les axiomes propres à chaque espece pour en tirer des argumens. La premiere espece donc des Opposés ou Contraires, est de ceux qui sont proprement appellés *Adverses*, desquels l'un estant mis, l'autre est osté : ce que les Logiciens expriment autrement par cete maxime : *Les contraires sont consequens aux contraires* : c'est à dire si nous affirmons un contraire adverbe de quelque sujet, nous en nions par mesme moyen l'autre : luy attribuant l'un, nous le dechargeons de l'autre : comme si nous disons que Pyrrhus est vaillant, il s'ensuit donc qu'il n'est pas couïard.

*Axiome 1. de ce Lieu pour les Adverses.*

La seconde espece est des Relatifs, *desquels l'un ne peut jamais estre sans l'autre* : parce que la nature les produisant ensemble (en ce qui concerne la relation) il faut que de necessité ils s'entre-suivent tousjours l'un l'autre : comme pere, et fils, double et simple etc. ce que nous avons monstré clairement aux Categories livre 3.

*Axiome 2. pour les Relatifs.*

La troisieme espece est des Primitifs, *lesquels jamais ne peuvent estre ensemble en un mesme sujet*, pour le moins en mesme temps et en une mesme partie : comme *la veuë et l'aveuglement* ou

*Axiome 3. pour les Primitifs.*

de la Logique

---

*cecité, l'oüie et la surdité* etc. tellement qu'alleguant l'estre de l'un il faut de necessité conclurre et inferer l'absence de l'autre : toutefois diversement, car si l'habitude est en un subject, la privation sans doubt n'y est point : mais si la privation a saisi ce mesme sujet, il s'ensuit que l'habitude n'y est plus, et jamais n'y sera en ce monde : parce que de la Privation à l'habitude n'y a jamais regrés ny retour, comme nous l'avons aussi monstré au lieu preallegué.

*Axiome 4. pour  
les  
contradictaires.*

La quatriesme espece est des contradictoires, *l'un desquels est tousjours vray de quelque sujet qu'il soit dict ou enoncé, et l'autre faux* : comme il est, ou il n'est pas assis : il est jour, ou il ne l'est pas : le redempteur reviendra, ou ne reviendra pas : et ainsi de toutes autres choses, necessaires, possibles, ou impossibles.

chapitre 11

*du lieu des Adjoincts ou  
Conjoincts.*

Ce lieu icy est plus propre aux orateurs et harangueurs qu'aux Philosophes, car il consiste principalement en la preuve qui se tire des circonstances des personnes, des lieux, et du temps. Es personnes on considere le país, l'âge, les predecesseurs, l'education, nourriture, instruction, ou profession, etc. Es lieux, si c'est une Eglise, un Palais Roial, un lieu de respect, une ruë publique, un bois, un lieu couvert, etc. Au temps si c'est pendant que les autres assistent à l'office divin, pendant que l'offensé rend justice en son siege, pendant qu'on jouë, etc. Car telles circonstances aggravent ou allegent le fait. Icy se peuvent aussi raporter les presumptions, soupçons, signes, indices, et argumens, dont nous avons parlé au livre 5, chap. de l'Enthymeme. Car à la verité ces considerations ont peu de force pour servir de preuve à part, mais conjointement elles servent beaucoup à la verification d'une chose, qui d'ailleurs est incertaine. Ainsi disoit Ovide,

*Ces choses-là conjointes donnent coup,  
Ores qu'à part elles n'aident beaucoup.*

Or il faut distinguer tous ces evenements-là, toutes ces considerations et presumptions en trois : les premieres adviennent avant la chose, comme le courroux, les menaces, etc. les secondes, avec la chose, comme le combat, les coups, etc. les troisiemes

*L'usage de ce  
Lieu.*

*Distinction des  
presumptions.*

## de la Logique

---

après la chose, comme la fuite, la crainte, le  
tremblement, le chancellement et peu d'assurance  
qu'on a à répondre. Toutes lesquelles considerations  
servent de preuve à un homicide.

chapitre 12

*du lieu des Antecedens.*

Antecedent ou Precedent selon l'ordre naturel, est ce qui precede et est premier qu'un autre, comme le Genre est premier que l'espece la cause que l'effect : dont il a esté discouru au chap. 14 du livre 3. Encore ce prend ce mot *Antecedent* pour se qui peut estre le sujet d'un autre en quelque proposition, en sorte que luy mis, il s'en ensuit un autre : dont il a esté traité au cha. 13 du liv. 5. Mais en ce lieu *Antecedent* est pris en une signification differente de ces deux-là : à sçavoir pour une chose à laquelle de necessité s'en ensuit une autre, quoy que celle-cy qui s'ensuit soit naturellement precedente. Par exemple, si on dit qu'un champ est prest à estre moissonné, il s'ensuit de necessité qu'il a esté semé, quoy que le semer precede le moissonner. De mesme s'il est vray de dire qu'une femme est enceinte, il s'ensuit tres-bien qu'elle a eu l'accointance du masle : quoy que ceci soit precedent à cela. Or est-il que de l'antecedent au consequent l'argument n'est bon qu'en affirmant, tellement qu'il faut colloquer l'antecedent en la Reprise, pour conclurre le consequent, comme

*S'il y a moisson en ce champ,  
il a esté semé :*

*Or il y a moisson en ce champ,  
Ce champ donc a esté semé.*

Mais par la negation de l'antecedent ne

*Signification 1.  
d'Antecedent.*

*Signification 2.*

*Signification 3.*

*Comment il  
faut  
argumenter de  
ce Lieu.*

## de la Logique

---

s'ensuit pas la negation du consequent. Car on peut  
avoir semé sans moissonner.

chapitre 13

*du lieu des Consequents.*

Celuy qui aura remarqué cy-dessus qu'est-ce qu'Antecedent, jugera facilement que le Consequent icy n'est autre chose que ce qui s'ensuit à tel antecedent, quoy que ce mesme Consequent soit le premier en l'ordre de nature. Et comme l'argument ne vaut rien de l'Antecedent au Consequent, que par affirmation : au contraire il ne vaut rien du Consequent à l'Antecedent que par negation : tellement que pour inferer et conclurre la negation de l'Antecedent, il faut disposer en la reprise la negation du Consequent, en cete sorte,

*Si ce champs n'a pas esté semé,  
il ne se peut pas moissonner :  
Or il n'a pas esté semé,  
Il ne se peut donc moissonner.*

Mais il ne s'ensuit pas de dire, il a esté semé : il y a donc ou aura moisson. Car toute la semence se peut perdre en trop de façons.

En voicy un autre exemple.  
*Si cet homme vit vertueusement,  
il est noble,  
Or il ne vit pas vertueusement,  
Il n'est donc pas noble.*

*Qu'est-ce que  
Consequent en  
ce Lieu.*



*du lieu des Repugnans.*

Il y a autant de difference entre les choses repugnantes et contraires, qu'entre le genre et l'espece. Car tout ce qui est contraire est bien Repugnant, mais tout ce qui est repugnant n'est pas contraire : d'autant qu'à un contraire n'y a qu'un seul contraire, ainsi que nous avons monstré ailleurs\* : mais à une chose quelle qu'elle soit une infinité d'autres, voire toutes les autres de differente espece sont repugnantes : tellement que *Repugnant* est ce qui ne se peut attribuer à ce à quoy il est repugnant : ainsi *l'homme, l'ange, le ciel, le feu, le metal, l'arbre, la pierre, etc.* sont entr'eux repugnans, et un à tous, et tous à un : parce que l'un ne se peut vraiment affirmer de l'autre, ains seulement nier : qui est la maxime fondamentale de ce Lieu. Ainsi Énée dans Virgile reconnoist Venus pour Déesse par les choses qu'il jugeoit en elle repugnantes à l'humanité, quoy qu'elle fust habillée en fille quand il luy dit,

*Ta belle grace et ta voix, ô pucelle,  
Me fait juger que tu n'es pas mortelle.*

*Difference des  
Contraire et  
Repugnans.*

*Liv. I. ch. 13.*

*Qu'est-ce que  
Repugnant.*



chapitre 15

*du lieu des causes.*

D'autant que ce Lieu est comme une vive source, de laquelle ruisselle une infinité d'argumens, il merite aussi que nous nous y arrestions plus qu'aux autres : veu mesme qu'il n'est pas seulement necessaire à toutes les parties de Philosophie, mais aussi qu'il nous rend heureux en ce monde, si nous croions le Poëte Latin\*, quand il dit,

*Heureux est celuy-là, qui ayant cognoissance  
Des choses par leur cause, a la vraye science.*

Or parce qu'il y a plusieurs sortes de cause, j'en raporteray trois divisions principales.

La premiere est que des causes les unes sont premieres, les autres secondes. Les premieres sont la providence de Dieu ou de la Nature, qui operent et agissent par ces causes secondes. Des secondes les unes sont generales et universelles comme le Soleil, la Lune, les astres, les elemens : les autres sont particulieres et propres, comme sont toutes les choses inferieures en tant qu'elles produisent leur semblable, mais c'est toujours avec l'aide des universelles. C'est pourquoy le Philosophe dit que le Soleil et l'homme engendrent l'homme, le Soleil, comme cause universelle qui aide à la generation et procreation de toutes choses : l'homme comme cause propre à engendrer son semblable. Mais encore la Lune plus que nul autre des Planetes, comme estant au plus bas des cieux

2. Georg.

*Premiere  
distinction des  
Causes.*

*Arist. c.2. li.2.  
Phys.*

a aussi plus d'influences et de vertus particulieres sur les choses terrestres.

*Division 2. des causes.*

La seconde division est prise de Platon en son Phedre : où il dit que des causes les unes sont simplement et proprement causes, les autres causes sans lesquelles l'effect ne pourroit estre produit, quoy que celles-cy ne soyent les vrayes causes d'iceluy. Par exemple, la vraye, propre, et simple cause de nostre veuë c'est l'œil : toutefois avec nos yeux nous ne sçaurions voir si l'air n'est éclairé et illuminé ou par le Soleil ou par la Lune, ou par les estoiles, ou du feu, ou quelque autre corps lumineux, diaphane et transparent, qui servent de medium par lequel nous puissions voir les couleurs. C'est pourquoy pendant les nuicts sombres et tenebreuses toutes choses semblent noires, quoy que nous ouvrons les yeux, parce que le rayon de nostre veuë n'a point alors de medium ou entre-deux transparent.

*Medium de la veue.*

*Division 3. cap. 2. li. 2. poster. Analyt.*

La troisieme division est raportée par le Philosophe mesme quand il dit\* que des causes les unes sont de soy-mesme, les autres par accident. Les causes qui sont de soy-mesme se divisent en quatre, en *l'Efficiente, la Matiere, la Forme, et la Fin.*

*Cause efficiente.*

*Subdivision 1. des causes efficientes.*

L'Efficiente est celle qui premiere meut l'effect, qui premiere travaille à produire l'effect : et se subdivise en trois façons. La premiere subdivision est que les unes sont naturelles, les autres volontaires et contingentes. Des naturelles les unes ne peuvent agir sans matiere, comme le feu ne peut brusler sans bois : les autres produisent quant et quant l'effect sans intervention d'aucune matiere, comme le Soleil fait paroistre le jour et chasse les tenebres nocturnes par sa seule presence. Ainsi le vin produit les effects que décrit Horace,

*Le vin fait au beuveur les secrets descouvrir,  
Et sa vaine esperence en esprit reüssir :  
Le pousse courageux desarmé dans les armes :  
Luy delivre l'esprit des soins et des alarmes :  
Luy fait croire qu'il est et sçavant et disert :  
Et en sa pauvreté incurieux le perd.*

Les volontaires et contingentes sont celles, qui mesme ayant la matiere disposée et preste, n'agissent point si bon ne leur semble. Ainsi l'architecte est cause efficiente de la maison, mais volontaire, car il agit si bon luy semble, quoy qu'il ait tous les materiaux requis à un bastiment.

La seconde subdivision des causes efficientes est que les unes sont prochaines et immediates, comme le pere de son fils : d'autres esloignées et mediates, comme les ayeulx, et ancestres.

*Subdivision 2.*

La troisieme est, que les unes sont totales, les autres partiales. Les totales sont celles qui agissent et produisent l'effect de soy-mesme sans l'aide d'aucune autre chose : comme nous avons dit que le Soleil produit le jour. Les partiales sont celles qui seules ne peuvent produire leur effect ains ont besoin de l'assistance de quelque autre cause cooperatrice : ainsi le pere et la mere ensemble produisent les enfants, et non l'un sans l'autre. Soubs cete espece sont aussi comprises les causes motrices, impulsives, irritatrices, qui aident ou hastent pour le moins la production de l'effect. Lesquelles divisions ainsi remarquées, il est aisé à voir que l'axiome ordinaire de ce lieu, *La cause mise, l'effect s'en ensuit*, et au contraire, *La cause ostée, l'effect cesse*, n'est asseuré qu'és vrayes causes efficientes naturelles et totales, et prochaines ou immediates, non és autres dont nous venons de parler, si ce n'est que toutes les choses concurrentes et requises à la production de l'effect, y soient aussi quant et quant prestes et disposées : et encore avec tout cela vous pouvez seulement dire, que l'effect peut estre, ou sera, non pas qu'il soit encore. Par exemple, ayez les architectes et massons, et les materiaux requis à un bastiment, quelque diligence et bonne volonté qu'ils aportent à l'œuvre, il ne s'ensuit pas que la maison, qui est l'effect, soit quant et quant bastie. Toutefois en niant et ostant quelqu'une de ces causes-là, l'argument procede bien à la negation de l'effect. Ainsi disoit Ovide,

*Subdivision 3.  
des causes  
efficientes.*

*Oste l'oysiveté attentif au devoir,*

*L'archer Citheréen n'a sur toy nul pouvoir.*

*Matiere.*

La matiere est la cause de laquelle la chose est faicte, comme du fer, une ferreure : de l'estain, un plat. De cete cause l'argument à l'effet ne vaut rien affirmativement, ains seulement negativement. Car il ne s'ensuit pas que la maison soit, encore que vous ayez tous les materiaux : ni un habit, encore que vous ayez l'estofe : mais il s'ensuit bien que si vous n'avez aucuns materiaux pour bastir, ni estofe pour vous habiller, vous n'avez ni maison ni habits : j'entens de ceux qui sont à faire : car à ceux qui sont desja faits a esté aussi autrefois requise pareillement la matiere.

*Forme.*

La forme est la cause qui donne l'estre à la chose : et se subdivise en *Substantielle*, qui est la forme des substances, laquelle parfait et accomplit la matiere, la faisant autre chose qu'elle n'estoit auparavant et en *Accidentaire*, qui est sans matiere. Car les accidens n'ont jamais aucune matiere, encore qu'ils soyent attachés à la matiere comme à leur sujet.

De la cause formelle à icelle l'argument et la consequence est tousjours bonne et assurée tant affirmativement que negativement suivant cete maxime. *La cause formelle mise, l'effect s'en ensuit quand et quand : et icelle ostée, l'effect cesse par mesme moyen* : comme il s'ensuit tres-bien que si l'ame raisonnable (qui est la forme de l'homme) est au corps humain, que l'homme est vrayement et si l'ame raisonnable n'y est point, que l'homme n'y est non plus, quoy que le corps humain soit encore apres la separation de l'ame : car desja il a pris la forme de charroigne, et par consequent ce n'est pas un homme, mais une charroigne. Ici je veux advertir le lecteur studieux d'un traict de Physique, c'est que la matiere reçoit diverses formes les unes apres les autres : en sorte qu'une forme succede tousjours en icelle par la privation de l'autre. Par exemple, un grain de froment reçoit une nouvelle forme lors qu'il se corrompt quelque temps apres qu'il est

*Comment une  
mesme matiere  
reçoit diverses  
formes.*

semé : et encore une nouvelle lors qu'il germe et verdoie : et puis encore une autre lors qu'il est en l'espi : et successivement une diverse estant converti en farine : d'ailleurs une autre estant changé en pain : en fin une toute differente des autres quand il se tourne en sang, en chair, ou excrement. De mesme la matiere d'un chesne avoit esté autrefois un gland : estant coupée ce n'est plus arbre, mais un tronc : estant jettée dans le feu elle prend la forme de charbon, et successivement de cendre. De la vient que la Privation est appellée un des trois principes naturels, non pas permanent, mais passager : car une nouvelle forme ne peut jamais survenir à la matiere que par la privation de la forme precedente, autrement ne s'engendreroit jamais rien. Si l'œuf n'estoit privé de sa forme, jamais il ne pourroit recevoir la nouvelle forme d'oiseau : dont j'ay discoursu plus amplement en ma Physique. Retournons maintenant à nostre discours.

*au liv. 2.*

La fin est la cause pour laquelle on fait quelque chose : estant la premiere en l'intention, et la derniere en l'execution : comme l'habitation, qui est la fin et le but de celuy qui bastit une maison : et la cognoissance des choses est la fin et le but pour lequel nous estudions aux bonnes lettres. De cete cause on tire les argumens pour verifier les qualités de la cause efficiente. Ainsi pouvons nous dire que celuy-là est impieux et mal-heureux lequel prend les armes contre son país : et au contraire que celuy-là est loüable et vertueux qui s'arme pour la defense de son país : parce que celuy-cy se propose une fin vertueuse et honorable, et celuy-là une meschante et mal-heureuse. Il faut icy encore observer que la matiere et la forme sont causes permanentes en l'effect et qui entrent en la composition d'iceluy, qu'elles sont dy-je, partie de son estre : et que l'efficiente est bien celle qui agit pour la production de l'effect et qui luy apporte sa forme : et que la fin aussi meut la cause efficiente, mais que nulle de ces deux n'entre en la composition ou production de

*Lieu.*

l'effect. Voilà quant aux causes qui sont par soy-mesme.

Pour le regard des causes accidentaires elles sont de deux sortes. Car les unes adviennent outre l'attente ou intention de l'agent, comme si ceux qui labourant la terre trouvent un thresor caché : comme la pesche des Milesiens, qui pescherent un trepié d'or au lieu de poissons. Les autres causes sont celles qui sont bien certaines, mais toutefois sans icelles l'effect ne lairroit point de s'ensuivre par sa propre cause. Ainsi les commandemens de Dieu et sa prescience sont bien une cause accidentaire de nos pechés ; mais la propre et vraye cause c'est nostre mauvaise volonté plus encline au vice qu'à la vertu, laquelle eust produit le peché commis quand bien les commandemens et la prescience de Dieu ne seroient pas considerés. Soit assés dict des causes : venons maintenant aux effects.

chapitre 16

*du lieu des Effects.*

La cause et l'effect estant relatifs, il sera bien aisé d'entendre qu'est-ce qu'Effect à celui qui aura remarqué ce que nous avons discoursu des causes au chap. precedent. Or l'axiome de ce lieu est que *l'effect mis s'en ensuit quand et quand la cause ou pour le moins qu'elle a esté.* Car s'il appert de l'effect, il faut que de nécessité la cause materielle et formelle apparoiſsent aussi, parce qu'elles sont permanentes et entrent en la composition de l'effect, comme il a esté dict au chapitre precedent : mais pour le regard de l'efficiente et finale, il n'est pas nécessaire qu'elles soient encore, ains suffit qu'elles ayent esté, comme l'architecte d'une maison qui est la cause efficiente d'icelle, ne vit pas ordinairement autant que la maison demeure en pied. Toutefois quant c'est une cause naturelle et operante sans moyen, elle s'ensuit reciproquement à son effect : comme s'il est jour, s'ensuit que le Soleil luit en nostre hemisphere : et si la Lune est eclipsée, il s'ensuit que la terre est entre elle et le Soleil. Quant à la finale elle depend ordinairement de nos volontés : c'est pourquoy elle est incertaine. Ce mesme axiome sert aussi negativement à ce Lieu sçavoir, *Que l'effect osté, la cause est aussi ostée : l'effect cessant la cause ne peut estre.* Mais il n'est asseuré qu'en la cause formelle : comme si la Maison est rasée, la cause

*Axiome de ce  
Lieu.*

Utilité de ce  
lieu.

cap. 2. lib. 1.  
Poster. Analyt.

formelle est aussi évanouïe : mais neantmoins l'effi-  
ciente peut estre encore, et la matiere, et la fin.  
Toutefois l'efficiente naturelle et propre qui agit sans  
moyen suit la formelle et se perd tousjours avec  
l'effect : comme s'il n'est pas jour, il s'ensuit aussi  
que le Soleil n'esclaire pas en nostre hemisphere.  
D'ailleurs ce lieu ici est fort utile pour monstrier les  
causes et les qualités d'icelles par leurs effects.  
Comme s'il estoit question de prouver que les  
Espaignols et Anglois sont ennemis, il seroit aisé à le  
monstrier par les effects, comme parce qu'ils se font  
la guerre : car la guerre est un effect de la haine.  
Et qui voudroit monstrier que la guerre civile est  
pernicieuse, le fera facilement par le denombrement  
des effects mal-heureux qu'elle produit. Toute  
laquelle preuve est fondée sur un axiome commun à  
toutes sciences, raporté par le Philosophe\* : en ces  
termes, *La cause par laquelle l'effect est tel, doit  
estre elle mesme encore plus telle* : comme d'autant  
que par le feu quelque chose est chaude, il faut que  
le feu mesme le soit encore d'avantage. Sur lequel  
axiome il faut remarquer trois choses. La premiere,  
qu'il s'entend seulement des qualités comme ce mot  
Tel, le monstre : car il ne s'ensuit pas de dire, par  
le moien du pere le fils est homme, par consequent  
le pere est plus homme que le fils : parce qu'en cet  
exemple il est question de la substance, de laquelle  
le susdit axiome ne se peut entendre. Secondement  
qu'il faut que la cause soit susceptible des mesmes  
qualités que l'effect : car cete consequence ne vaut  
rien : Alexandre est yvre par le moien du vin, partant  
le vin mesme est encore plus yvre : pareillement il  
ne s'ensuit pas de dire, le couteau trenche par le  
moyen de la queux à laquelle il a esté esguisé et  
esmoulu : partant la queux doibt encore trencher  
davantage : car cete propriété et qualité ne luy  
convient pas. C'est pourquoy Horace disoit en son  
art Poëtique :

*Vous enseignant icy l'art de la Poësie,  
Je fay comme la queux unie et bien polie,*

*Qui fait trencher le fer, qui fait trencher  
l'acier, Quoy qu'elle toutefois ne puisse rien trencher.*

En troisiemes lieu il faut noter que la matiere et le subject de telles qualitez quelquefois est cause que cét axiome semble faux. Par exemple, une piece de fer bien eschauffée et rouge encore de la chaleur du feu, sans doute est plus chaude à toucher que le feu mesme qui l'a eschauffée, contre la teneur de notre axiome : ce qui provient de la crassitude, ou solidité du fer qui est plus bruslant et chaud que le feu mesme, mais par accident, non naturellement : car le feu brusle tousjours, et ce fer eschauffé diminuera petit à petit et perdra toute sa chaleur s'il est esloigné du feu.



chapitre 17

*des lieux de la comparaison des  
choses plus grandes, égales, et  
moindres.*

Pour parler proprement *plus grand, pair ou égal, et moindre* signifient quantité : mais en ce lieu *plus grand* signifie plus vraysemblable et probable : *pair* ou *égal*, également vray-semblable, *moindre* ce qui est moins vray-semblable. L'argument qui se tire de ce qui est plus grand ou plus vray-semblable est fondé sur cet axiome. *Si ce qui est plus vray-semblable n'est pas, à plus forte raison, ce qui est moins vray-semblable ne peut estre.* Par exemple. Si dix mille hommes ne peuvent forcer une place, mille ne la forceront pas. Il est vray qu'en cecy et les autres comparaisons, il faut bien prendre garde que toutes les circonstances des personnes, des lieux, et du temps soient égales de toutes parts. Car il se pourroit bien faire que mille bons et aguerris soldats executeroient ce que dix mille tyrons et inexperimentés couards n'oseroient pas entreprendre : et qu'aucunefois une place sera mieux fournie et munie qu'une autre : que les uns aurons un meilleur chef que les autres.

Du pair au pair, de l'égal à l'égal l'argument est bon tant en affirmant qu'en niant avec l'observation des susdites circonstances : comme *si les Rois de France ont autrefois osté le duché de Guienne à l'Anglois pour sa rebellion : le Roy qui regne à present en France en pareil cas pourra faire le mesme.*

*Comment il  
faut puiser les  
argumens de ce  
Lieu.*

*Si Brutus estant Consul a legitiment puni les  
trahistres à la Republique, aussi l'a peu faire Ciceron  
estant Consul, comme luy. Et au contraire, si l'un  
ne l'a peu justement, l'autre ne l'a peu aussi.*

L'argument qui procede du moindre ou moins vraisemblable n'est bon que par affirmation, estant fondé sur cét axiome : *Si ce qui est moins vray-semblable, est neantmoins : à plus forte raison ce qui est plus vray-semblable, est aussi* : comme si le simple homicide doit estre puni, à plus forte raison le parricide. Si celuy qui s'attaque au magistrat merite punition, à plus forte raison celuy qui s'attaque au Roy mesme. Sur ce propos je veux remonstrer au lecteur studieux qu'en toute distribution de recompense, et de supplice, qui se fait par comparaison, il y faut proceder par la formalité de la Justice distributive, dont fait mention le Philosophe au 5. liv. de ses Morales : laquelle requiert qu'on y procede par une proportion non Arithmetique, mais Geometrique : car la proportion Arithmetique distribue également et indifferemment à toutes personnes et les recompenses, et les peines sans avoir egard aux conditions, qualités, merites ou demerites d'icelles : mais la proportion géométrique prend garde à tout cela, et recompense ou punit chascun selon son merite ou demerite. Par exemple, s'il eust esté question apres le sac de Troye de recompenser Thersites, qui estoit homme de peu, Ulysses, prudent capitaine, et Achille le plus vaillant de tous les Grecs presupposant qu'Ulysses meritoit dix fois autant que Thersites : et Achilles dix fois autant qu'Ulysses : il eut fallu donner dix escus à Ulysses quand on en eust donné un à Thersites, et dix à Achilles quand on en eust baillé un à Ulysses.

Jusques icy a esté discouru des lieux Artificiels : Il reste à parler maintenant de ceux qui ne dependent point de l'art, mais empruntent la preuve d'ailleurs.

*Proportion  
Arithmetique  
et  
Geometrique.*

chapitre 18

*des lieux empruntés hors de  
l'art.*

Toutes les preuves qui se prennent hors de l'art, et ne se rapportent à quelqu'un des lieux artificiels se peuvent dire en un mot (avec Cicéron) *Tesmoignage* : lequel est ou Divin, ou Humain. Divin à la façon des payens, comme les oracles, les responses des prebstres et prebstresses, les divinations qui se faisoient par l'aspect des entrailles des bestes sacrifiées, par le gasouillis et trepignement des oyseaux, par le nombre d'iceux volans, par les augures et par les interpretes des songes. Ce que nous convertissons en ce qui est escrit au vieux et nouveau Testament, avec les ordonnances de l'Eglise, soit par escrit, soit par tradition.

*Tesmoignage  
divin et  
humain.*

Le tesmoignage humain soit escript ou de parole est volontaire, ou extorqué par force, comme par la torture et question. Quant à l'autorité des grands personnages il faut la referer à l'art, qu'à un simple tesmoignage. Car en chasque discipline il y a certains personnages signalés, l'autorité desquels sert de precepte asseuré, et est alleguée pour chose indubitable : comme en la Theologie (apres l'ancien et nouveau Testament) nous avons les Conciles et les saincts Peres : en la Philosophie Aristote sur tous, et quelquefois Platon : és Mathematiques, et particulièrement en la Geometrie, Euclide : en la Medecine

*au ch.1. du l.  
des Top.*

*Julianus l.20 et  
21. D. de  
Legibus.*

Hippocrate et Galien : en la Jurisprudence les réponses des anciens Jurisconsultes après les ordonnances et edicts des Empereurs et des Rois. L'auctorité desquels est de tel poids que si elle ne sert de preuve et argument nécessaire, comme celle de Pythagoras entre ses disciples, à tout le moins sert elle comme probable. C'est pourquoy Aristote mesme dit\* qu'une chose probable est celle qui est approuvée par toutes personnes, ou la pluspart, ou pour le moins des hommes sages ; et iceux tous ou la pluspart, ou ceux desquels l'auctorité est la plus remarquable et la plus receüe. Et de la S. Augustin dit que les bonnes disciplines sont fondées sur auctorité et raison : non pas que cete auctorité soit sans raison : mais parce qu'il seroit malaisé (comme dit un ancien Jurisconsulte\*) de rendre raison de tout ce qui a esté ordonné et trouvé bon par les premiers auteurs nos ancestres : à cause dequoy il faut recevoir leur auctorité comme une raison evidente et assurée. C'est tout ce que nous avons à dire du Syllogisme probable, Dialectique ou Topique. Il reste donc à parler seulement du Sophistique non pour decevoir autruy mais pour empescher que nous ne soyons deceus et circonvenus par les captions et ruses Sophistiques. Aussi à la verité la partie contenuë au livre suivant n'est pas proprement de l'art, ains traitée pour monstret combien elle est differente et esloignée des vrais et legitimes preceptes de l'art. Et à cete cause (comme j'ay dit ailleurs) Aristote l'a intitulée *la reprehension ou correction des Sophistes.*

LE HUITIÈSME LIVRE DE LA  
LOGIQUE, OU Art de discourir et  
raisonner.

*chapitre 1*

Tout ainsi que pour combattre sans danger il ne suffit point d'avoir des armes offensives, comme l'épée, la lance, la pistole, la pique : mais aussi des défensives qui nous servent à parer aux coups, comme le poignard, le bouclier, la cuirasse. De mesme pour bien raisonner et discourir il ne suffit pas de sçavoir les preceptes de l'art et la vraie et legitime forme pour convaincre les autres : mais il faut aussi avoir en main les moyens de se defendre contre les surprises, et astuces des Sophistes : lesquelles, il reste à descouvrir pour parfaire nostre œuvre.

Tout syllogisme trompeux et captieux (que les Grecs appellent *Paralogisme*) est erronné ou en la matiere, ou en la forme. Si l'erreur vient de la matiere, il est certain que l'une des propositions, ou toutes les deux sont fausses : et le remede pour s'en despestrer, c'est la seule negation de ce qui nous apert estre faux. Quant à la forme l'erreur peut venir de trois choses. La premiere que le syllogisme n'est point en mode et en forme, c'est à dire, n'est point disposé selon les preceptes que nous en avons baillé traictans des figures\* : comme si on argumentoit avec deux propositions ou negantes, ou particulieres en quelque figure que ce soit : ou bien en la seconde figure avec les deux propositions affirmantes : ou

*Erreur de tout  
paralogisme en  
la matiere, ou  
en la forme.*

*au liv. 5.*

bien en la troisieme concluant universellement : ausquels paralogismes il n'est besoin d'autre res-  
ponse que la negation de la conclusion et conse-  
quence, quoy que les propositions soient vrayes,  
comme nous avons monstré au lieu preallegué.

Le second erreur qui peut se trouver en la  
forme vient des mots mal pris, mal entendus, ou  
proposés captieusement : que les Logiciens appellent  
*Erreur en la diction*. Le troisieme vient des choses  
mesmes, et s'appelle *Erreur hors la diction*. Ayant  
donc ailleurs traité de la premiere : il reste maintenant  
à montrer la maniere de dissoudre les autres deux  
avec la lumiere du precepte, comme le Soleil par la  
clarté dissoud et dissipe les nuages sombres et  
tenebreux.

chapitre 2

***des erreurs et surprises qui sont  
en la diction : et premierement  
en l'homonymie.***

Les surprises ou erreurs qui procedent de la diction, c'est à dire des mots, sont fondées *ou sur l'homonymie, ou sur l'amphibolie, ou sur la conjonction, ou sur la disjonction, ou sur la figure de la diction.* Les Grecs et Latins y adjoustent aussi celle qui provient de l'accent, ou de la quantité des syllabes : laquelle estant incognuë aux François, au lieu d'icelle nous pouvons mettre celle qui vient de la diverse escriture.

La surprise fondée sur l'homonymie provient de ce qu'un mot homonyme, equivoque, et signifiant chose diverse, est pris en l'une proposition d'une façon, et en l'autre d'une autre. Mais telle surprise est bien aisée à éviter : parce qu'il suffit de distinguer de premier abord l'homonymie, disant qu'en tel sens ou signification ceci est vray, et en tel non : comme qui argumenteroit ainsi,

*Tout chien est animal domestique,  
Partant le poisson et l'estoile appellés chien,  
sont animaux domestiques.*

Car en distinguant les diverses significations de ce mot *chien*, on se demesle de cete ambiguité captieuse et Sophistique.



chapitre 3

***de l'erreur ou surprise qui  
provient de l'Amphibolie.***

Amphibolie en Grec signifie *doubte*, qu'aucuns disent mal a propos *Amphibologie* se fondans sur la double etymologie du mot *Amphibolos*, qui signifie *doubteux*, et *logos*, *langage*. En quoy ils se trompent derechef, car selon cete double Etymologie, il faudroit dire *Amphibolologie*. Outre cete raison j'ay aussi l'auctorité du Philosophe, qui traictant de cete matiere à la fin de son Organe, dit tousjours *Amphibolie* : avec lequel nous ne pouvons faillir en cela.

*Il faut dire  
Amphibolie,  
non  
Amphibologie.*

Or l'erreur et surprise vient de l'Amphibolie lors qu'une mesme oraison, un mesme propos se peut entendre en divers voire contraires sens : comme estoient jadis les oracles des faux Dieux, lesquels interrogés des choses futures dont ils n'ont la cognoissance que par indices et conjectures : pour couvrir neantmoins leur ignorance respondoient douteusement. Tel est l'oracle d'Apollon rendu à Cræsus Roy de Lydie, qui s'enqueroit de l'evenement d'une guerre qu'il entreprenoit contre Cyrus Roy de Perse,

*Cræsus passant Halys\* ruinera grand puissance.*

*Nom de fleuve.*

lequel oracle Cræsus interpreta en sa faveur, et neantmoins fut defait et pris en la bataille. Car ces mots *ruinera grand puissance*, se pouvoient aussi bien entendre de la sienne que de celle de son ennemy.

## de la Logique

---

En voyci encore un autre rendu à Pyrrhus consultant le mesme oracle sur la guerre qu'il vouloit faire aux Romains :

*O Pyrrhus, je te dy les Romains pouvoir vaincre.*

Le double sens apert mieux au vers Latin :

*Aio te, AEacida, Romanos vincere posse.*

mais encore le peut on icy voir en ces mots, *Je te dy pouvoir vaincre les Romains*, ou bien *les Romains te pouvoir vaincre*. A tels Aenygmes et Sophismes il faut user de distinction, comme en l'homonymie pour s'en desveloper : et demander en quel sens prend son oraison ou propos celuy qui parle ainsi ambiguëment.

chapitre 4

***de la surprise ou erreur qui  
procede de la Conjonction.***

La surprise est fort trompeuse quand nous colligeons une conjonction faulſe des choses qui ſont ſeparément vraies : comme :

*Cherilus eſt bon,  
Cherilus eſt Poëte,  
Cherilus eſt donc bon Poëte.*

De meſme en cét exemple :

*Annibal eſt mauvais,  
Annibal eſt capitaine,  
Annibal eſt donc mauvais capitaine.*

Car au contraire Cherilus eſtoit un bon homme, mais un fort inepte Poëte : et Annibal un mauvais homme, mais tres-bon capitaine. J'en veux encore propoſer deux exemples. Le premier eſt tel :

*Brutus ſ'eſt tué de ce que tu as entendu,  
Or tu l'as entendu des oreilles,  
C'eſt donc de tes oreilles qu'il ſ'eſt tué.*

En l'autre il y a de l'homonymie.

*Il eſt frere,  
Il eſt mineur,  
Il eſt donc Frere-mineur ou Cordelier.*

Auſquels et ſemblables argumens il faut reſpondre par la negation de la conſequence, parce qu'ils ne ſont point en mode et en forme, et qu'ils colligent une conjonction faulſe des choses

## de la Logique

---

separément vrayes : et plus court, que cela est vray  
separément, non pas conjointement.

chapitre 5

*de l'erreur ou surprise  
provenante de la Disjonction.*

L'erreur provient de la Disjonction ou Division, quand l'argument est composé de principes vrais conjointement et faux séparément. Par exemple,

*Où il y a trois, il y a deux,  
Deux et trois font cinq,  
Partant où il y a trois, il y a cinq.*

Encore un autre

*Trois et quatre font nombre  
pair et impair,  
Trois et quatre font sept,  
Sept donc est nombre pair et impair.*

A tels argumens il faut répondre toujours par la négation de la conséquence, parce qu'ils sont composés de principes (comme nous avons dict) vrais conjointement, non séparément. Car au premier argument il est vrai qu'ou-ce qu'il y a trois il y a deux, mais conjointement non pas séparément : c'est à dire, deux sont bien en trois inclusivement, mais non pas séparés de trois. Pareillement en l'autre exemple il est vrai que trois et quatre sont nombre pair et impair, mais c'est parlant de ces deux nombres ensemble, non pas de chacun à part : car trois à part n'est pas nombre pair et impair, ny quatre non plus. Aux ignorans et grossiers il seroit aisé en matière aisée de voir l'erreur, mais difficile de le dissoudre : et en matière obscure et douteuse il leur seroit

de la Logique

---

impossible de s'en descharpir sans la lumiere de ces  
preceptes.

chapitre 6

**de l'erreur ou surprise  
provenant de la figure de la  
diction.**

La surprise qui vient de la figure de la diction est ainsi appelée, parce qu'en icelle les mots ou dictions sont figurées d'autre façon en la conclusion qu'en l'une des propositions passant d'un genre en un autre : comme en cét exemple :

*Ce que tu as ce jourd'huy achaipté, tu l'as mangé,*

*Tu as achaipté de la chair cruë,*

*Tu as donc mangé de la chair cruë.*

Il est aisé à voir que c'est passer d'un genre à un autre : car en la proposition il n'y a que la seule et simple substance, disant, *Ce que tu as achaipté* : Et en la reprise et conclusion la diction est autrement figurée et façonnée ; la substance estant habillée de sa qualité, en ces mots, *chair cruë* : car pour bien former l'argument il suffisoit de dire simplement *chair*, sans adjoûter *cruë* : d'autant que telles qualités changent facilement et ne demeurent pas continuellement avec leurs substances. Encore un autre exemple,

*Ce que tu as eu et ne l'as plus, tu l'as perdu,*

*Tu as eu une petite teste estant enfant, et tu ne l'as plus,*

*Tu l'as donc perdue.*

## de la Logique

---

C'est icy passer de la seule substance à la quantité : car en la proposition, ces mots *Ce que tu as eu*, signifient un seul genre, comme *substance* : et puis en la reprise ces mots *petite teste*, monstrent et Substance et Quantité ensemble. Car la substance ne s'est point perdue, encore que la petitesse ne soit plus : c'est à dire, la teste demeure tousjours, encore qu'elle ne soit pas petite comme elle a esté. Il faut donc nier la conclusion et consequence comme estant Sophistique, fallacieuse et trompeuse, à cause de la transition et passage d'un genre en un autre.

*de l'erreur ou surprise fondée  
sur la diverse écriture.*

Ceux qui sont versés en la langue Grecque et Latine savent bien que l'Accent et la Quantité des syllabes qui fait les unes longues, les autres briefves, les autres indifferentes, change bien souvent la signification. Mais en la langue Françoisé cela n'advient jamais ou fort rarement : toutefois au lieu de tels accidens, nous avons la diverse écriture qui change le sens : comme qui escriroit *Haler*, pour *Aller*, *Halleter*, pour *Allaicter* : *pois*, pour *poids*, ou *poix* : *matin* pour *mastin*, desquels mots la prolotion est bien peu ou nullement differente, et la signification fort repugnante. Or quand tels mots sont entrelassés en une oraison pour d'autres qui se prononcent de mesme, et s'escrivent diversement, la distinction en dissoud la surprise : comme nous avons dit des homonymes.



chapitre 8

*des erreurs et surprises  
provenantes des choses mesmes,  
non des mots : et premierement  
de l'Accident.*

Après avoir traité des erreurs, surprises et fallaces qui proviennent simplement des mots : il reste à discourir de celles qui viennent des choses mesmes, lesquelles sont sept en nombre, *de l'Accident : De ce qui est dict selon quelque chose et procede à ce qui se dit simplement : De la faute de ne sçavoir reprendre : De la demande de principe ou commencement : Des Consequens : De prendre pour la cause ce qui n'est pas cause : De l'interrogation multipliée.*

La surprise de l'Accident procede en trois sortes : La premiere quand on attribue conjointement deux ou plusieurs accidens à un mesme sujet avec absurdité et faulseté, quoy que separément ils luy conviennent : comme en cét exemple :

*Cête chevre est tienne,  
Cête chevre est mere,  
Elle est donc ta mere.*

Dont on se demesle en niant la conclusion : d'autant que ces accidens-là conviennent bien separément au subject, mais non pas conjointement : et sont conjoint tout autre sens estans separés.

La seconde surprise de l'accident vient de ce

que nous attribuons au subject ce qui convient  
accidentairement à l'attribué, comme en cet exemple,

*Homme n'a que deux syllabes,  
Alexandre est homme,  
Alexandre donc n'a que deux syllabes.*

Et celluy-ci,

*Animal est genre,  
L'homme est animal,  
L'homme donc est genre.*

*lib. 3. chap. 4.*

Pour la solution desquels sophismes il faut  
se souvenir de ce que nous avons dict en une  
regle des predicamens\*, que tout ce qui convient  
essentiellement à l'attribué convient aussi au subject,  
mais s'il ne luy convient qu'accidentairement, il ne  
s'ensuit pas qu'il ne convienne au subject, ainsi qu'il  
est aisé à voir en ces mesmes exemples.

Or comme les Geometres apres avoir descrit  
les Cercles, Triangles, Quadrangles, Rhombes, et  
autres figures chascune en son espece, comprennent  
toutes les autres sous le nom de *Trapezies*, comme  
qui diroit *Tablieres*, se contentans d'en proposer  
quelques exemples, parce qu'il seroit trop mal-aisé  
de les reduire toutes à certaines especes, de mesme  
apres, avoir distingué toutes les surprises fondées sur  
l'accident en trois rangs, et redigé sous les deux  
premiers celles qui s'y peuvent commodément ranger,  
je veux comprendre toutes les autres sous le troisie-  
sme, sans les specifier autrement que par quelques  
exemples : dont le premier est tel :

*Tu ne sçais pas ce que je te veux demander,  
Or je te veux demander ton nom.  
Tu ne sçais donc pas ton nom.*

Il faut nier la consequence : parce qu'encore  
bien qu'il advienne que je ne sçache point determi-  
néement ce que tu me veux demander, avant que tu  
me le demandes : toutefois il se peut faire que je le  
sçay.

Le second :  
*Ce que je suis, tu ne l'es pas,  
Je suis homme,*

*Tu n'es donc pas homme.*

L'erreur vient seulement de l'accident en ce qu'accidentairement je ne suis pas celui que tu es, mais essentiellement je suis ce que tu es, c'est à dire, je suis homme comme toy, mais tu es un individu, un homme à part, et moy un autre : tu es Caesar et moy Antoine, mais tous deux neantmoins hommes.

Le troisieme :

*Ce qui est icy n'est pas à Rome,*

*L'homme est icy,*

*L'homme n'est donc pas à Rome.*

Il faut soudre celui-ci comme le precedent : car il est vray que l'homme en quelque individu, comme Jean, ou Pierre, qui est icy, n'est pas à Rome, mais il ne s'ensuit pas que l'homme ne soit à Rome, en d'autres semblables individus : et (comme nous avons dict à la fin du premier livre) par tout où il y a des individus se trouve quand et quand l'universel.



chapitre 9

***de la surprise qui vient de la  
consequence simple, tirée de ce  
qui a esté dict selon quelque  
chose.***

Cete surprise est appellée des Logiciens en termes racourcis, *Du dire selon quelque chose au dire simplement*, c'est à dire, quand on tire une consequence à l'estre simple de ce qui a esté proposé avec quelque autre chose : et plus clairement, quand il y a plus de mots au subject de l'antecedent qu'au subject du consequent, et plus en la proposition qu'en l'illation ou conclusion : comme en cét exemple,

*Il ne faut point faire des images pour les adorer,*

*Partant il ne faut point faire des images.*

Il ne s'ensuit pas : d'autant qu'en la proposition j'ai adjousté quelque chose apres *Images* qui cause la prohibition d'icelles : et cependant j'inferé et conclus la mesme negation toute simple.

De mesme est celuy-ci,

*Il ne faut point establir les loix pour les esteindre,*

*Partant il ne faut point establir des loix.*

Et celuy-ci encore,

*Il ne faut point aller à l'Eglise pour negocier et monopolier :*

*Il ne faut donc point aller à l'Eglise.*

Les ignorans ordinairement tirent de telles

## de la Logique

---

consequences et pensent argumenter bien subtilement : auxquels il faut répondre par une pareille absurdité leur proposant de pareils exemples : parce qu'ils n'entendroient point la vraie raison de la négation qu'il faut opposer à telles consequences.

chapitre 10

*de la surprise qui vient à faute  
de sçavoir reprendre.*

Ne sçavoir pas reprendre, signifie ici ne sçavoir point reconnoistre qu'on nous propose une ressemblance, apparence et figure de contradiction pour une vraie contradiction ou contrariété, et au lieu de l'arguer et reprendre, la recevoir pour bonne et legitime. Ce qui advient en quatre manieres. La premiere quand cete contradiction ou contrariété ne se raporte pas à une mesme chose, comme

*Cicéron est bien-né, et apte aux lettres,  
Cicéron est mal-né, et innepte aux armes,  
Il est donc bien-né, et mal-né, apte et  
innepte.*

La seconde quand elle n'est point jouxte et suivant une mesme chose, comme

*Ces deux tableaux sont egaux en largeur,  
Et inegaux en longueur,  
Ces deux tableaux sont donc egaux et inegaux.*

La troisieme quand elle n'est point proposée semblablement, ains diversement, comme

*Socrates estant assis ne se promeine pas,  
Socrates enseignant au Licée se promeine,  
Socrates donc se promeine et ne se promeine pas.*

De mesme est cet exemple,  
*Alexandre estant yvre est furibonde,*

de la Logique

---

*Alexandre estant sobre est sage,  
Il est donc et furibonde et sage.*

La quatriesme ressemblance et faulse representation de contradiction vient de la diversité du temps, quand l'une proposition s'entend d'un temps et l'autre d'un autre, comme,

*Polypheme est petit en son enfance,  
Et grand en l'aage viril,  
Polypheme donc est grand et petit.*

Ainsi sera-il aisé de dissoudre ces captions trompeuses en prenant garde si telles contradictions ou contrarietés manquent en quelque'une de ces quatre choses.

chapitre 11

*de la surprise qui vient de la  
demande du principe ou  
commencement.*

Nous sommes deceus par la demande du principe ou commencement quand apres avoir nié quelque chose, le discours et la dispute s'eschauffant et protelant, on nous demande en autres termes si la mesme chose que nous avons desja niée est vraye, et que nous l'accordons pour telle : Comme si j'avois nié cete proposition, *Toute vigne bourgeonne* : et qu'apres j'accordasse celle-ci pour vraye, *Toute plante bourgeonne*, on me convaincroit et contraindroit à accorder pour vraye cete mesme proposition que j'avois niée comme faulse, en cete façon :

*Toute plante bourgeonne,  
Toute vigne est plante,  
Toute vigne donc bourgeonne.*

Tellement que pour éviter une telle surprise qui seroit fort honteuse, il faut bien prendre garde à ne rien accorder sous le voile d'autres mots, de ce qu'au precedent nous aurons nié.



chapitre 12

*de la surprise qui vient des  
Consequens non reciproques.*

Cete surprise n'advient gueres qu'à ceux qui sont fort grossiers, rudes et ignorans quand ils pensent que tout ainsi qu'une chose s'en ensuit à une autre, de mesme celle-cy reciproquement s'en ensuive à celle-là : comme qui argumenteroit ainsi :

*Tout miel est doux :*

*Tout ce qui est doux est donc miel.*

*Tout homme est animal,*

*Tout animal donc est homme.*

Ou bien en cete forme,

*Qui te dit estre animal dit vray :*

*Qui te dit estre asne, te dit estre animal,*

*Qui te dit donc estre asne, dit vray.*

Ce qui est aisé à dissoudre en monstrant qui l'un s'estend plus que l'autre : comme au premier exemple que *doux* convient à d'autres choses qu'au miel : et au second et troisieme qu'*animal* se dit d'autres aussi bien que de l'homme et de l'asne.



chapitre 13

*de la surprise qui vient de ce  
qu'on prend pour cause ce qui  
ne l'est pas.*

Cete surprise se peut rapporter ou aux syllogismes qui concluent absurdité, que nous croyons proceder de la faulseté de l'une des propositions, au lieu qu'elle vient plustot de la forme informe et contraire aux preceptes de Logique : ou bien se peut rapporter aux effects que nous croyons proceder d'ailleurs que de la vraye cause, comme qui concluroit que le vin est mauvais, parce qu'il est cause d'une chose mauvaise, sçavoir de l'yvroignerie, et la cause est semblable à son effect. Ce qui est faux, dautant que ce n'est point le vin qui est la vraye cause de l'yvroignerie, ains le vice de celui qui boit démesurément. On pourvoit à tels erreurs en monstrant et distinguant quelle est la vraye cause, et quelle ne l'est pas. Car comme nous avons dit ailleurs, toutes causes ne sont pas propres pour demonstrier l'effect.



chapitre 14

***de la surprise qui vient de  
plusieurs interrogations.***

Il n'y a celui qui ne reconnoisse bien qu'il est aisé d'estre deceu si à plusieurs et diverses interrogations il fait une mesme response. Ce qui peut advenir en trois manieres. La premiere quand on demande une chose de plusieurs : comme, *Les cieux et les corps mixtes sont-ils composés des quatre élémens ?* La seconde quand on demande plusieurs choses d'une seule : comme *Les cieux sont ils transparents et animés ?* La troisieme quand on demande plusieurs choses de plusieurs autres : comme *les Anges et les hommes sont-ils mortels et raisonnables ?* Pour satisfaire à telles questions, il faut practiquer le dire commun, qu'à double interrogation il faut double response.

A ce propos je veux aussi rapporter une espece de Dileme captieux, que les Grecs apellent *Pseudomenon*, c'est à dire, faux et trompeux : parce que respondes *oüy*, ou *non*, vous tomberez de tous costés en absurdité : comme si on vous demande : *Avez-vous laissé la paillardise ? Continuez-vous à blasfemer ?* Si vous respondes *oüy*, ou *nenney*, quoy que ces deux mots puissent satisfaire à toutes les simples demandes du monde, si serez-vous tousjours pris, et confesserez le vice ou pour le temps passé ou pour le present. Si c'est un ignorant qui face de ces

1.

2.

3.

*Pseudomenon.*

## de la Logique

---

demandes, il suffit de luy dire, que telles interrogations ne meritent point de response : ou bien il luy faut faire une pareille demande. Si c'est quelqu'un qui se paye de raison, il se contentera qu'on luy responde que c'est une demande captieuse et trompeuse, que c'est un Pseudomenon.

Or parce qu'il n'est pas aisé, de se resouvenir à tout propos des responses artificielles à tant de sortes de surprises, paralogismes et Sophismes, pour le moins afin de ne demeurer court, faut-il avoir l'industrie de former promptement d'une matiere plus notoire un pareil argument à celui qu'on nous propose, et par l'absurdité de celui-ci decouvrir et convaincre l'absurdité de l'autre : comme qui pousserait une cheville hors de sa place, y en enfonsant une autre : ou plustost faisant sortir la verité du conflict de deux exemples semblables : ainsi que de l'entreheur de deux cailloux on tire du feu.

C'est assés arresté à la decouverte des ruses et surprises Sophistiques, qui font la derniere piece de cét oeuvre : de laquelle toutefois il se faut servir seulement pour la defense, jamais pour l'offense : ainsi que de l'eloquence pour persuader les choses bonnes et honnestes. Car ces belles et admirables disciplines nous ont esté revelées commes les autres dons de la divinité, pour en user, non pas abuser : et à cete seule fin en ay-je réglé les preceptes.

*Loüé soit Dieu.*

*Extrait du Privilège du Roy.*

Par la grace et Privilège du Roy, il est permis à Laurent Sonnius marchand libraire juré en l'Université de Paris et à Geneviefve Palleux vefve de feu Dominique Salis aussi marchand libraire juré de ladite Université d'imprimer ou faire imprimer par tel Imprimeur que bon leur semblera un livre intitulé *La Logique Françoise par M. Scipion du Pleix Conseiller du Roy, et Advocat pour sa Majesté en la Seneschaussée de Gascoigne et siege Presidial de Condom*. Et sont faites deffences par sa Majesté à tous Libraires et Imprimeurs de ce Royaume et à toutes autres personnes de quelque estat et condition qu'ils soient de n'imprimer ou faire imprimer, vendre ny distribuer lesdits livres si ce n'est du vouloir et consentement desdits Sonnius et de Palleux, pendant le temps et espace de neuf ans finis et accomplis à achever du jour que lesdits livres seront achevés d'imprimer à peine de confiscation desdits livres qui se trouveront d'autre impression que desdits Sonnius et de Palleux, et d'amende arbitraire, et veut sadite Majesté que en mettant un extrait dudit Privilège au commencement ou à la fin desdits livres il soit pour deurement notifié et veu en la cognoissance de tous Libraires, Imprimeurs et autres comme plus amplement est déclaré au Privilège de ce donné à Paris le dixiesme jour d'Octobre 1603.

Signé

DE LAVETZ.

Et scellé à simple queue de cire jaune.

de la Logique

---

**L'AUTEUR A SON LIVRE.**

*Livret, roule par tout, et voy mes envieux,  
Ces Zoïles mordans à qui tu ne peux plaire :  
Prie-les toutefois pour un temps de se taire,  
Se taire jusqu'à tant qu'eux-mesmes facent mieux.*

## TABLE



TABLE\*

Livre I.....	20
Livre II.....	61
Livre III.....	95
Livre IV.....	153
Livre V.....	201
Livre VI.....	267
Livre VII.....	295
Livre VIII.....	337

(\*) Voir table détaillée page 15.



**Impression et façonnage**  
**Mame Société Nouvelle à Tours**



35-38-7246-01  
ISBN 2-213-01469-8  
dépôt légal septembre 1984  
n° d'éditeur : 6939  
imprimé en France



CORPUS des ŒUVRES de PHILOSOPHIE  
en LANGUE FRANÇAISE

Sous la direction de Michel Serres

SCIPION DUBLEIX  
LA LOGIQUE



9 782213 014692

35-7246-8  
84-IX  
98,00 FF TTC

